

Biblioteka
U.M.K.
Toruń

331673

SPRINGER
L.A.S.
1900

331673



Biblioteca
U.M.C.
Toronto

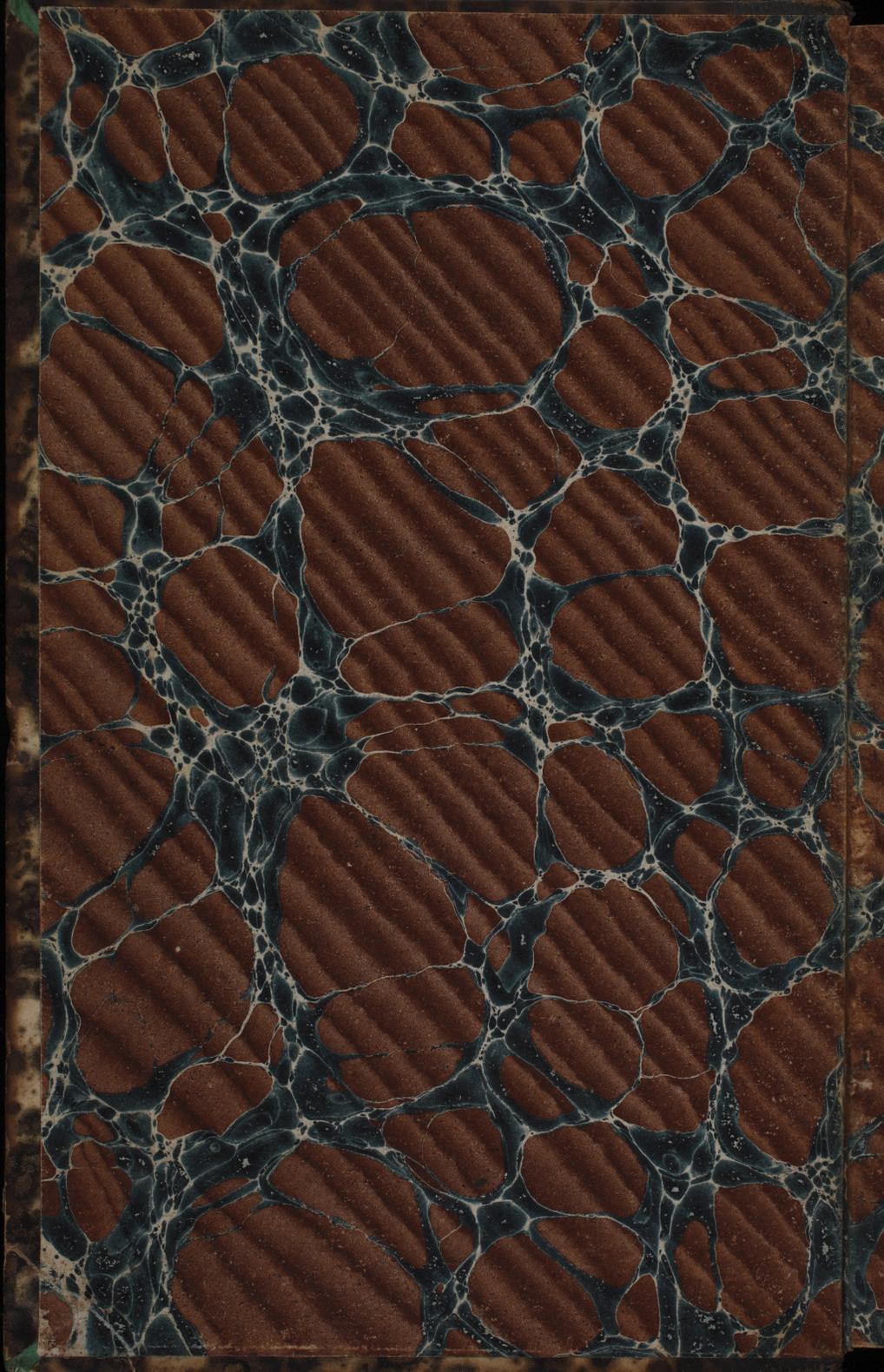
331673

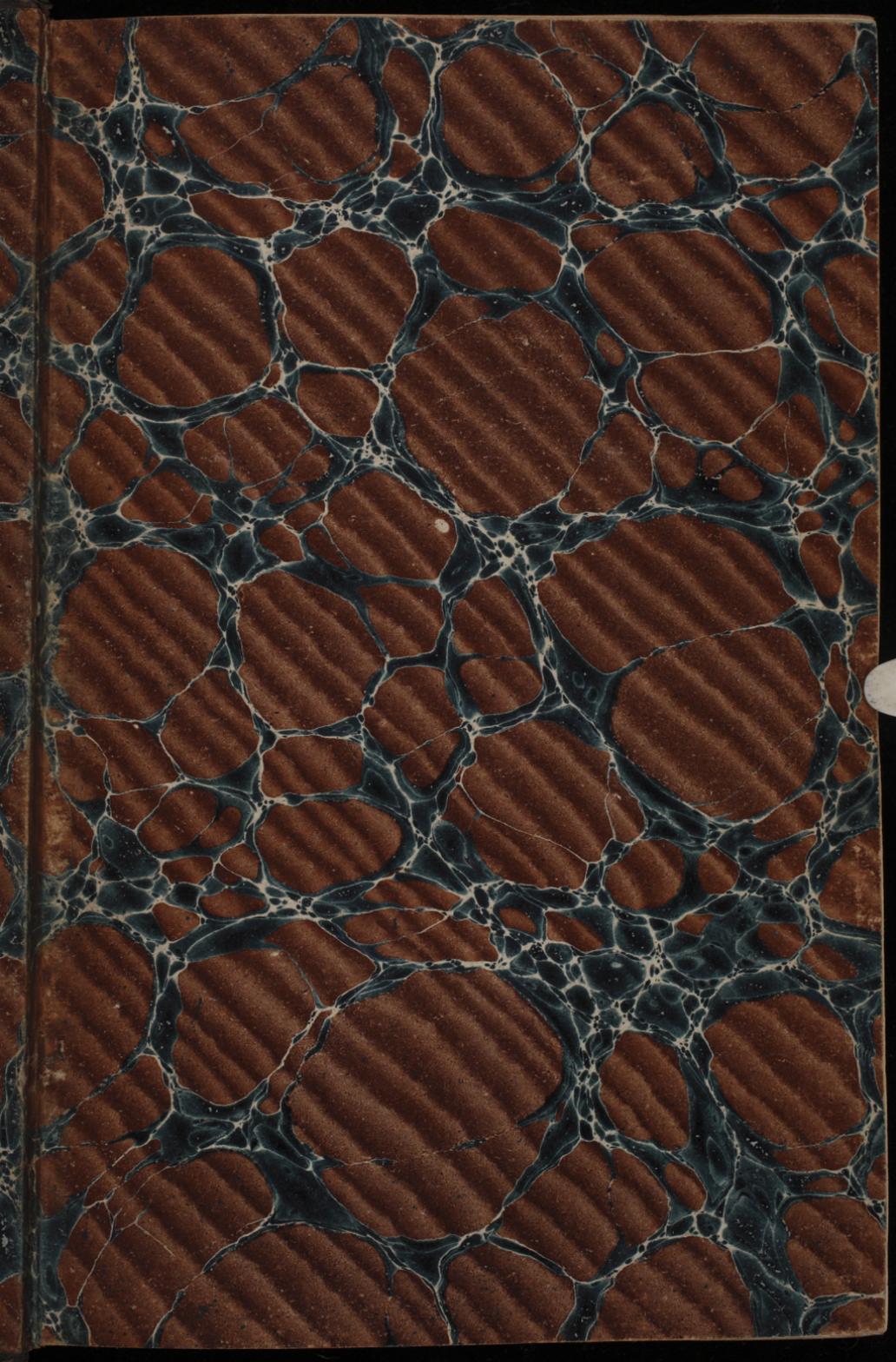


331673

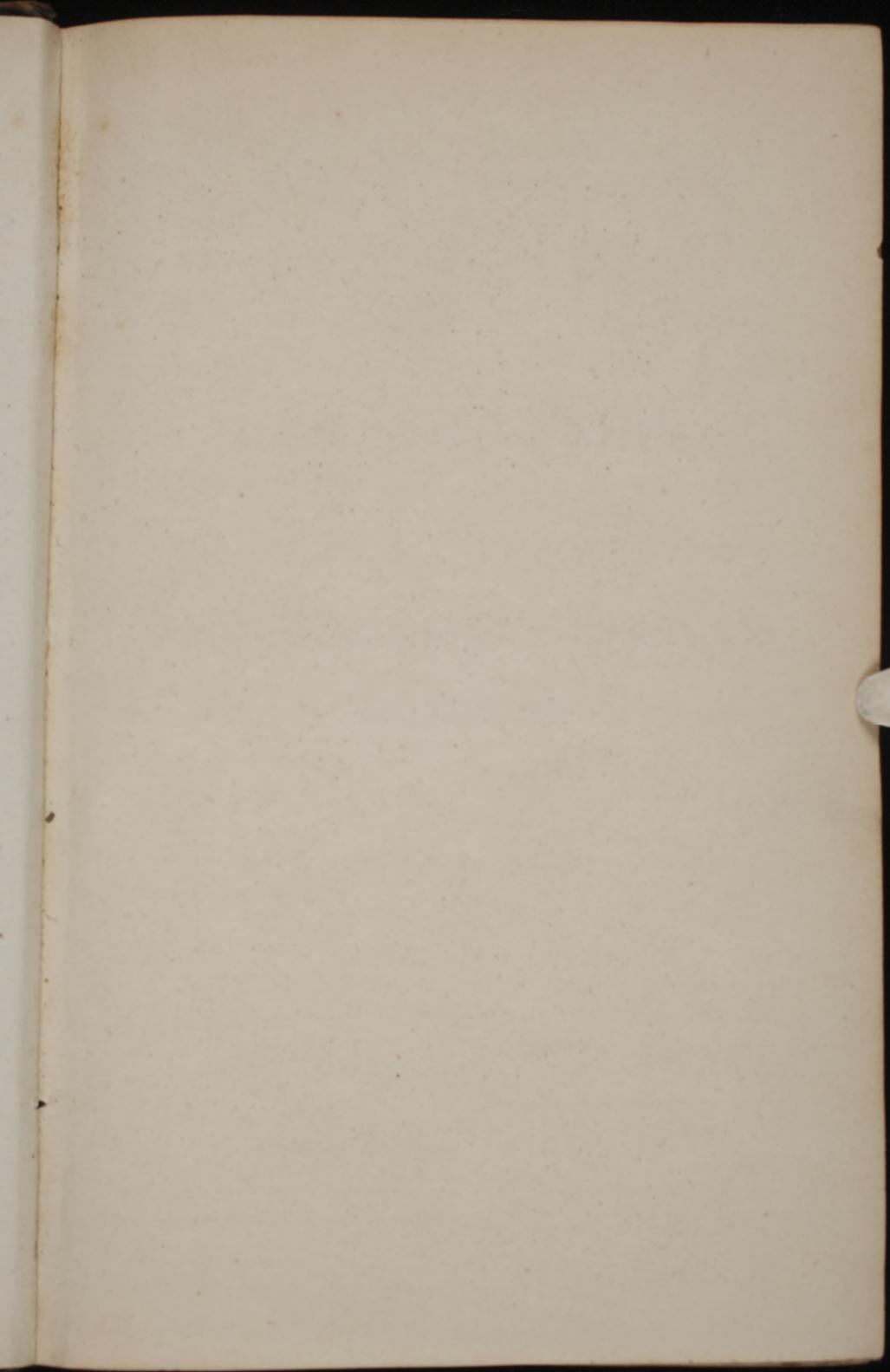
Biblioteca
U.M.K.
Torun

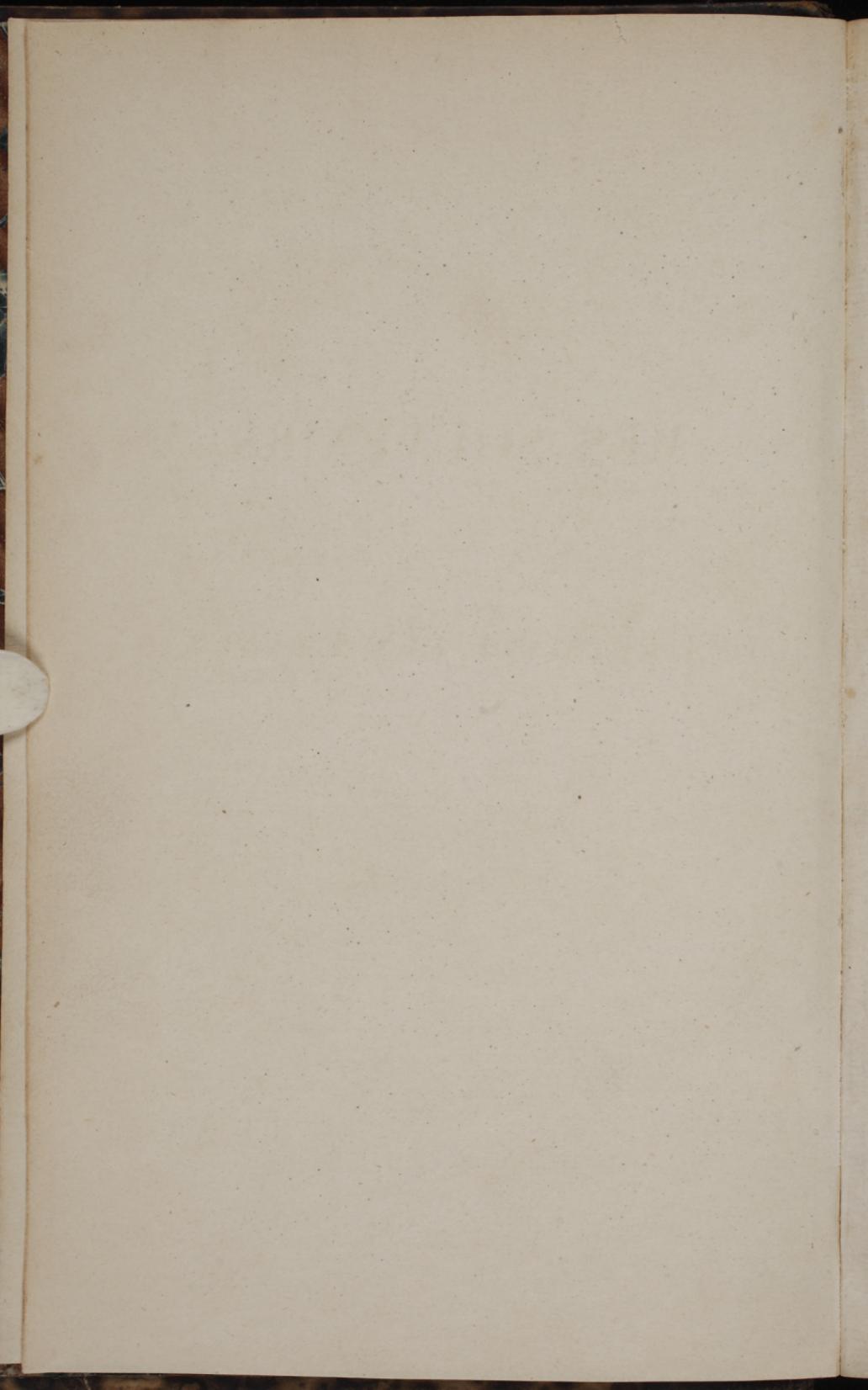
THIRIET
—
MES
SOUVENIRS





284
mg





MES SOUVENIRS,

ou

LES PRISONNIERS FRANÇAIS

EN POLOGNE.

MES SOUVENIRS

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

EN BOLGNE





Lith. de G. Engelmann.

. Lorsque de vils brigands une horde barbare
Que rassemble la nuit et que le jour sépare,
Sur les pâles tombeaux que sa main dessina,
Le surprit avant l'aube... et me l'assassina !!!

MES SOUVENIRS,
OU
LES PRISONNIERS FRANÇAIS
EN POLOGNE,

POÉSIES SUIVIES DE NOTES HISTORIQUES;

PAR J.-B. THIRIET,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, EX-AIDE-DE-CAMP.

Dites surtout aux fils des nouveaux preux
Que j'ai chanté l'infortune et la gloire
Pour consoler mon pays malheureux.

M. P.-J. DE BÉRANGER.



A PARIS,
CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE BOIS, N^o. 243.

M. DCCC XXII.

1822

MES SOUVENIRS

LES PRISONNIERS FRANÇAIS

EN POLOGNE

POUR LES ÉLÈVES DE NOTRE INSTITUTION

PAR J.-B. THIRIET

ÉDITION DE LA LIBRAIRIE PARLAIRES-ROYAL

331673

Une édition des livres de poche
de la collection de la librairie
Parlaires-Royal est en vente
chez les libraires de la ville.



A PARIS

CHEZ DELAUNAY, LIBRAIRE, PARLAIRES-ROYAL,
GALERIE DE FOY, N. 248.

M. DCCC XXII

K.675/63

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

SI des lauriers sacrés dont vos fronts sont couverts
Aux accords de mon luth une feuille s'agite :

Si, méditant mes faibles vers,

Votre cœur doucement palpite :

Dans un ingrat oubli, sous le toit paternel,
Lorsque vous languissez à côté de vos armes,

O mes braves compagnons d'armes,

Si je pouvais tarir les larmes
Qu'arrache de vos yeux un abandon cruel !

Vous dont le sang coula pour l'honneur de la France ;

Des plus nobles travaux vous qu'on ose punir ;

Si je puis vous montrer, en ces temps de souffrance

Dans la gloire passée une gloire à venir....

De mon cœur la tâche est remplie.

Que peut me faire à moi l'espoir d'autres succès?...

Mon dieu c'est ma Patrie !

J'obéis à sa voix en chantant les Français.

*

Alors que des combats elle a peint les orages
Et la foudre des camps,
Ma muse aime à rêver sous de rians ombrages
Ou sur de noirs volcans.

Il lui faut du repos ou de l'inquiétude ;
Une plage brûlante , ou les plus frais abris ;
Les horreurs de la guerre ou la paix de l'étude ;
Un grand nom qui s'élève , ou d'illustres débris.

Mais quel nouvel oracle interrompt ou seconde
De mes vers indiscrets le cours capricieux ,
O douce Liberté ! vierge pure et féconde ,
Je reconnais ta voix , tes chants délicieux !
C'est sur toi seule , hélas ! que mon espoir se fonde ;
Soutiens mon libre essor : l'aigle qui fend les cieux
Moins promptement que moi fera le tour du monde
Si je puis suivre un jour ton vol audacieux.
Déjà ton aile ardente embrasse l'étendue ;
Un horizon immense agrandit tes desseins ;
Poursuis ; la tyrannie , à tes pieds étendue ,
Fait gronder sans succès ses foudres assassins !

Déjà ta voix retentissante
Proclame aux yeux de l'univers

Et la douce paix renaissante

Et le terme de nos revers.

De ton pouvoir sacré j'entends l'arrêt suprême ;

« Peuples ! la fanatisme même

» Aux tyrans s'unirait en vain ;

» Je flétrirai des vœux impies

» Qu'enfante un orgueil inhumain ,

» Et les nations assoupies

» S'affranchiront du joug pour se tendre la main.

» Qui pourrait de l'Europe exiler ma puissance ?

» Qui pourrait m'empêcher d'y fixer mes couleurs ?

» Je règne en Angleterre , en Espagne , et la France

» Me doit ses immortels honneurs.

» Par une sage indépendance ,

» Je fais naître de l'abondance ,

» L'oubli des siècles désastreux :

» Je rends ma puissance éternelle ;

» La terre libre est la plus belle ,

» Et son peuple seul est heureux. »

Elle dit, et contre elle à l'instant tout se ligue.....

Soufflez, vents orageux, ébranlez l'univers :

Comme on ne borne point le cours des flots amers ,

Tel qu'un torrent qui court et sans lit et sans digue,
Muse, répands tes vers.

D'un tour audacieux, fille des Héraclides,
Fais sur leur large base errer les pyramides
Dans la nuit des déserts!

Dieux! l'ithisme de *Suez* gémit, tremble, s'éroule,
De leurs pâles tombeaux les morts sortent en foule
Et tourmentent les airs.

Le soleil teint de sang roule dans les ténèbres :
De glaives, de poignards, et de torches funèbres
Le ciel est sillonné.

Sur l'abîme écumant où le Phlégéon gronde,
Le génie infernal lève son front immonde,
De serpens couronné!

Que veut-il? Ou l'empire ou la chute du monde?
Non, *Kléber* est assassiné!

Quittons les bords souillés par ce forfait horrible,
Des mers affrontant le trident,
Muse, reprends ta course, et superbe, invincible,
Vole aux sources de l'Éridan.

ÉPITRE DÉDICATOIRE.

LV

« Fuyez, téméraires esclaves,
» Mon étoile est l'astre des braves,
» Fuyez, évitez son retour... »
Cris méconnus, gloire flétrie,
Sous les remparts d'Alexandrie
L'Autriche est vaincue en un jour !

Préférant les camps à la cour,
Respirant la gloire et la guerre,
Sous les ailes de l'aigle altièrè,
Du Nord elle embrase les airs;
Du Germain franchit la frontière,
Les monts, les fleuves, les déserts;
Et poursuivant ses destinées,
Pendant dix sanglantes années,
Contre vingt peuples de guerriers,
Bravant la foudre et la tempête,
De l'Europe fait la conquête
Et succombe sous ses lauriers !

Je m'arrête.... Mon sang se glace....

Et j'offre en paix mes vers

Au sexe chéri dont la grâce

D'un charme inexprimable embellit l'univers.

Mais ce n'est point à vous, modernes Euménides,
Qui d'un pied sacrilège, au jour de nos dangers,
Sur nos lauriers épars, de sang français avides,
Courûtes en criant : *Vivent les étrangers!*

Ce n'est point à des âmes viles,
Ce n'est point à des vœux serviles,
Ce n'est point à des cœurs souillés
Par le regret des alliés ;.....

C'est aux belles tendres et sages,
C'est aux vertus de tous les âges,
Doux oracles de mon pays.
Dans nos longs malheurs, c'est à celles
Qui nous furent toujours fidèles,
Quand des dieux nous étions trahis.

O vous, que j'aime et que j'implore,
Source de tous les biens et de tous nos plaisirs,
Amantes de la gloire et des nobles loisirs,
Vous que l'Europe encense et que la France adore,
Femmes, reines du goût, d'un soldat jeune encore
Protégez les vieux *Souvenirs*.

MES SOUVENIRS.

PREMIER SOUVENIR.

LES FORÊTS.

J'AI visité les champs, et la ville, et la cour ;
J'ai connu le bonheur, l'infortune et l'amour ;
Aux bords de la Vistule, aux rives de la Loire,
J'ai vu de nos drapeaux les revers et la gloire ;
J'ai suivi la bannière et du peuple et des rois....
J'ai vu le monde enfin.... je vais chanter les bois ⁽¹⁾.

Salut, vaste forêt ! c'est dans ta solitude
Que je sens le besoin, le charme de l'étude ;
C'est dans ton sein paisible, et loin des envieux,
Que l'esprit du grand monde est petit à mes yeux.
Là, goûtant le bonheur d'être tout à moi-même,
Je n'ai pour compagnons que des livres que j'aime ;
Pour confident, Écho ; pour souverain, les dieux ;
Et pour témoins, les fleurs qui parfument ces lieux.

Je ne crains point qu'un sot, tout bouffi d'arrogance,
M'y vienne fatiguer de sa vaine jactance,
Ni qu'un vieux gentillâtre, armé de parchemins⁽²⁾,
Veuille me démontrer que, suivant nos destins,
Et pour le bien du monde, il faut qu'on tyrannise
Le peuple par les grands, et le roi par l'église.
Ces fléaux, redoutés à la ville, à la cour,
Respectent de nos bois l'indépendant séjour;
L'ombrage hospitalier du hêtre et du platane
De l'orgueil insolent blesserait l'œil profane :
Hommes à privilège évitez leurs berceaux;
Où la liberté règne il n'est point de vassaux.
Y suis-je quelque temps, mon esprit se recueille.
Je médite.... et tandis qu'un vent léger effeuille
Du géant des forêts les rameaux toujours verts,
Je songe à ma patrie.... à ses cruels revers!...
J'adopte en frémissant la maxime du sage,
Qu'impunément jamais on n'affronte l'orage.
Ainsi, ce qu'on ignore aux palais de nos rois,
Au sein de nos cités, on l'apprend dans les bois.
De parler dans le monde on se fait une étude;
Le besoin de penser naît de la solitude.
Ah! s'il n'eût fui des sots et la haine et les cris⁽³⁾,
Nous aurait-il donné ces sublimes écrits,

Chefs-d'œuvres immortels où la vertu respire,
Cet éloquent Rousseau qu'on plaint et qu'on admire?
Pour fronder nos travers, pour animer sa voix,
Il lui fallait des eaux, des rochers et des bois.
Ce fut dans les bosquets de l'antique Étrurie ⁽⁴⁾
Qu'inspiré par son cœur et la nymphe Égérie,
Le vertueux Numa, de ses royales mains,
Traça ce code auguste adoré des Romains.
Le sublime Platon et le Dante superbe,
Fénélon et Montaigne, et Pascal et Malherbe,
A l'ombre des forêts puisant la vérité,
Ont éclairé leur siècle et la postérité.
Les beaux-arts, il est vrai, brillent au sein des villes;
Mais qu'ils ont enfanté de travaux inutiles!
Qu'ils font de leur génie un abus outrageant!
Loin d'adoucir les maux de ce peuple indigent,
On les voit chaque jour, accablant sa misère,
L'offrir en holocauste aux maîtres de la terre.
Ici, l'architecture érige des palais
Qu'avec l'argent du peuple on décore à grands frais;
Là, le superbe airain s'élève avec audace ⁽⁵⁾,
Et d'une onde salubre ose usurper la place;
Partout des monumens, des marbres imposteurs ⁽⁶⁾,
D'un luxe injurieux témoins accusateurs;

Des vers en lettres d'or qui trompent le vulgaire ;
 Des hauts faits usurpés la toile héréditaire ;
 La muse du poète, en ses chants effrontés ⁽⁷⁾,
 Sous les pieds du pouvoir traînant nos libertés,
 Et se prostituant, quand l'intérêt l'éveille,
 Au demi-dieu du jour qu'elle insultait la veille.

Cependant les beaux-arts ont un charme vainqueur ;
 Oui, leur pouvoir divin fait palpiter mon cœur.
 Protecteurs généreux d'une noble industrie,
 Comblez de vos bienfaits leur famille appauvrie ;
 Plaignez-les de ramper sous le joug insolent
 Dont le riche se plaît à flétrir le talent,
 De ne point échapper à cette loi commune
 Qui force le besoin à flatter la fortune.
 Depuis le noble pair jusqu'au vil plébéien,
 Tout mortel porte un joug ou fait porter le sien....
 Je le sais et me tais.... Aussi la main vulgaire
 Peut offrir aux tyrans un encens mercenaire ;
 Je vois son déshonneur sans en être irrité,
 Sa honte n'ira point à la postérité.
 Mais pour les vrais talens, soutiens de notre gloire ⁽⁸⁾,
 Dont les noms, destinés au temple de Mémoire,
 Triomphent de l'oubli, survivent au trépas,
 Le seul bien c'est l'honneur ; ils ne se vendent pas.

Rivaux des Raphaël, des Lebrun, des Racine,
Saisissez leurs pinceaux et la lyre divine;
Immortalisant l'homme utile à son pays,
Sur la toile et l'airain rendez ses traits chéris.
Malgré le temps jaloux, que votre main conserve
Les enfans de Bellone et les fils de Minerve;
Ces auteurs dont la voix réchauffa tous les cœurs;
D'Austerlitz et d'Eylau montrez-nous les vainqueurs;
Sur le front des guerriers de Fleurus et d'Arcole
Posez d'un vert laurier l'immortelle auréole;
Que le génie, enfin, soit toujours transporté
Par l'amour de la gloire et de la liberté.
Nous reverrons un jour, du sein de l'opulence ^(a),
Des Mécènes sourire aux arts dans l'indigence,
Honorer, accueillir de courageux essais,
Et sous leur main féconde enfanter des succès.
Mais, quel que soit des arts le séduisant prestige,
D'un chef-d'œuvre imposteur la vérité s'afflige....
Tandis que les forêts et leurs rians tableaux,
La mobile fraîcheur du zéphyr et des eaux,
Le doux charme des bois, où l'âme s'abandonne,
Plait à l'homme de bien, et n'afflige personne.
Bercé par l'espérance ou les doux souvenirs,
On aime encor des bois les innocens plaisirs;

Mais pour jouir en paix de leur majesté sainte,
Il faut porter un cœur sans reproche et sans crainte.
La solitude au sage est d'un attrait touchant ;
Elle sera toujours importune au méchant.
L'un jouit du repos sous un riant feuillage,
L'autre sent dans son cœur se réveiller l'orage....
Il croit que des oiseaux les chants vont l'accuser,
Les feuilles le trahir, les arbres l'écraser.
Plein de sombres pensers, de sinistres présages,
Il fuit les bois, les fleurs, les ruisseaux, les ombrages ;
Il fuit.... mais le remords, inflexible bourreau,
S'attache à sa victime, et la suit au tombeau.

Le mortel dont l'amour tourmente l'existence
Y vient calmer des maux enfantés par l'absence,
Y dépose du cœur le fardeau douloureux,
Soupire.... et s'il espère un moment plus heureux,
Il réchauffe les bois de sa bouillante ivresse,
Et remplit les déserts du nom de sa maîtresse.
Mais, le cœur oppressé de plus nobles douleurs,
Aux maux de son pays s'il donne quelques pleurs,
Par de noirs souvenirs si son âme est flétrie,
Qu'y vient-il implorer ? L'amour de la patrie !...
Passion des grands cœurs, invincible penchant
Inconnu du transfuge, étranger au méchant ;

Toi qui du Spartiate enflammais le courage,
Qui fis triompher Rome et d'Albe et de Carthage,
Qui formas les Émile et les Cincinnatus,
Scipion, Marc-Aurèle, et Trajan, et Titus;
Qui des faibles Génois servis les premiers doges;
Inspiras les Bayards et la vierge des Vosges;
Toi qui, près de Lutèce et dans les champs d'Ivri,
Rappelais la clémence au cœur du bon Henri,
Patriotique amour, d'un voile salutaire
Couvrant les jours de deuil dont a gémi la terre,
Rends la force au mortel qu'affligent tant d'excès;
Son âme est généreuse, et son cœur est français⁽¹⁰⁾.
Ah! quand les jeux sanglans de la France en délire
Promettaient à vingt rois les débris de l'empire;
Que nos guerriers trahis, au sein de nos remparts
Voyaient de l'étranger flotter les étendards;
Que l'horrible discorde et les guerres civiles
Embrasaient nos hameaux, ensanglantaient nos villes;
Qu'une horde barbare, en nos affreux revers,
Ne nous laissait de choix que la mort ou les fers;
Si ton appui divin, dans ces jours de souffrance,
Au bord du précipice a secouru la France,
De l'un de ses enfans relève la vertu,
Ranime de ta voix son courage abattu....

Le sentiment qui règne en son âme attendrie
Ne méconnaîtra pas l'amour de la patrie.

Tel est sur nous des bois le pouvoir enchanteur :
Le poète y retrouve un calme inspirateur ;
Leur séjour des mortels embellit l'existence,
D'un destin rigoureux fait braver la constance ,
Plait à l'amant trahi dont le cœur tourmenté
Rêve encore à l'objet qui l'avait enchanté ;
C'est l'asile du pauvre et le temple du sage....
Reçois nos vieux guerriers, délicieux ombrage!...

Ah ! que le vétéran, dans ces temps orageux⁽¹¹⁾,
Aime à rentrer au bois qui vit ses premiers jeux !
Là, le contemporain de vingt ans de batailles
De glorieux combats, d'illustres funérailles,
Se rappelle les jours qu'il passa dans les fers,
Les succès qu'il obtint, les maux qu'il a soufferts.
Combattre... il ne peut plus... ; rêver... voilà ses armes ;
Sa grande âme revole aux sanglantes alarmes ,
Passe le Saint-Gothard, l'Adige, l'Éridan ;
Surprend Turin, Florence, et Venise, et Milan.
Les Germains sont vaincus, et des Alpes au Tibre
Tout est en son pouvoir... tout est pris... tout est libre...
« Peuples, ne craignez plus un vainqueur irrité ;
» Je ne vous ai conquis que pour la liberté. »

Mais déjà ses pensers sur la plaine liquide
Lui montrent d'autres faits, et sa voile rapide,
Bravant le dieu des mers, a soumis en passant
Malte, qui fit pâlir les armes du croissant.
L'antique Alexandrie ose en vain se défendre ;
Elle tombe, et reçoit un nouvel Alexandre.
Le sol du fanatisme, ancien berceau des arts,
Voit sur ses minarets flotter nos étendards ⁽¹²⁾.
Sous des cieux enflammés nos bataillons s'assemblent ;
Les eaux du Nil ont fui, les Pyramides tremblent ;
Des fils de Mahomet les cris troublent les airs,
Et l'Arabe étonné voit peupler ses déserts.
Ses déserts !... A ces mots, la mémoire présente
Aux yeux du vieux guerrier la faim, la soif ardente,
L'inclémence et les feux d'un ciel étincelant,
Et les vents déchainés sur un sable brûlant ⁽¹³⁾.
Il revoit, il compare, avec le frais ombrage,
L'âpreté du désert que brava son courage.
« Ah ! dit-il, si la gloire et ses puissans attraits
» M'ont fait quitter mes dieux, mes champs et mes forêts,
» Si cet astre brillant des colonnes d'Hercule
» Me guida sur les bords qu'arrose la Vistule ;
» Si, pour rendre la paix à nos heureux climats,
» J'osai braver les flots, les feux et les frimats ;

» Enfin, si, dans le cours de vingt ans de souffrance,
» J'arrosai de mon sang les lauriers de la France,
» Était-ce donc pour voir, au sein de mon pays,
» Notre gloire outragée, et nos destins trahis ⁽¹⁴⁾? »
Ainsi le roi des airs, qu'une audace imprudente
Emporta loin des bords où gémit son amante,
Après avoir vaincu, détruit ou mutilé
Et le reptile impur et le brigand ailé,
Comme un rapide trait fend la céleste plaine,
Revole à ses forêts, découvre le vieux chêne,
Berceau de ses amours, témoin de son bonheur.
O spectacle terrible! ô surprise! ô douleur!
De ses débris au loin la forêt couvre l'herbe;
L'orage a dispersé sa famille superbe;
Du torrent débordé les flots impétueux
Ont déraciné l'arbre au front majestueux,
Et jeté sur des bords incultes et sauvages
Ses rameaux foudroyés que pleurent nos rivages ⁽¹⁵⁾.
L'aigle indigné s'arrête, et de ses cris perçans
Fait retentir des bois les échos gémissans;
Mais il n'attaque point le sol qui le vit naître.
Au désastre échappés, le platane, le hêtre,
Dont la voûte répand la pâle horreur des nuits,
Sont même respectés dans ses mortels ennuis.

Tel est du vieux guerrier la pénible carrière....
Une larme furtive humecte sa paupière....
« O ma chère patrie , objet de tous mes vœux ,
» Je ne t'accuse point ! un reproche odieux
» N'échappera jamais à mon âme attendrie....
» Tu peux nous oublier, France, ô France chérie !
» Mais si tu dois encor craindre un joug étranger,
» Arme tes vétérans, nous irons te venger ⁽¹⁶⁾ ! »
Il dit, et du zéphyr l'haleine fraîche et pure,
La feuille qui frémit, et l'onde qui murmure,
Le doux calme des bois et l'aspect des hameaux,
Charment tant de chagrins, font trêve à tant de maux.
De son cœur soulagé le sombre ennui s'envole ;
L'étude est de retour, le guerrier se console,
Et répète, oubliant sa gloire et ses hauts faits :
« Il n'est donc de bonheur qu'à l'ombre des forêts ! »
D'aussi rares vertus admirant l'assemblage,
Je veux suivre, enchanté, ce vrai preux au village ;
Mais déjà d'Apollon les coursiers radieux
Se plongent dans les mers ; les chants mélodieux
De l'Amphion des bois seuls dans l'air retentissent ;
Des nuages du soir les forêts s'obscurcissent,
Le pâtre vigilant a rentré ses troupeaux,
Le bûcheron se livre aux douceurs du repos,

La nuit à flots d'ébène étend ses crêpes sombres ,
Tout marque le silence et le règne des ombres.
Célébrant des forêts tous les charmes divers ,
A leur plus frais ombrage offrons ces derniers vers :
Arbre majestueux dont la voûte mobile
Au mystère offre un temple , au malheur un asile ,
Vieil ormeau , couvre-moi ; sous ton feuillage épais
Permits à ton ami de sommeiller en paix.
Et vous, nymphes des bois , venez , chastes amantes ;
Que votre douce haleine et le parfum des plantes
Enivrent tous mes sens ; que l'éclat de vos traits
De ces paisibles lieux augmentent les attraits ;
Sur ce gazon naissant , où ma tête repose ,
Effeuillez l'olivier , et le myrte , et la rose ;
Et vous , songes heureux , charmez ma douce nuit.
Je veux entendre à peine , et le ruisseau qui fuit ,
Et l'aile du zéphyr agitant le feuillage ,
Et l'écho qui répond à l'airain du village.
Demain , dès que l'Aurore , au visage riant ,
Humide de rosée , ouvrira l'Orient
Dans les froides forêts de la Lithuanie ,
Terre qui pleure encor sa liberté ravie ⁽¹⁷⁾ ,
Je me transporterai ; le cœur plein de terreur ,
Je peindrai le carnage et les scènes d'horreur

Dont je fus le témoin , dont je fus la victime.
O ma muse, seconde un courroux légitime ;
Prends tes mâles pinceaux, rembrunis tes couleurs,
Et peins de nos guerriers les tragiques douleurs.

FIN DU PREMIER SOUVENIR.

Il est de la nature, dans le même
O ma main, accorde un court instant
Passe les mille années, passe les siècles
Et peins de nos guerres les tristes dangers

VIN DU FAUCON ROUGE

NOTES

DU PREMIER SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE I.

J'ai vu le monde, enfin... je vais chanter les bois.

Tout le monde connaît le début du charmant poème de Gentil Bernard, *l'Art d'Aimer*. L'auteur le connaissait aussi ; mais un tour poétique n'est pas un plagiat, et ses amis l'ont engagé à conserver son exposition, malgré une ressemblance qui n'existe nullement d'ailleurs sous le rapport des expressions. Voici le début du poème anacréontique ; le lecteur peut en juger :

- « J'ai vu Coigny, Bellone et la victoire,
- » Ma faible voix n'a pu chanter la gloire ;
- » J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps
- » Muet aux pieds des idoles du temps ;
- » J'ai vu Bacchus sans chanter son délire ;
- » Du dieu d'Issé j'ai dédaigné l'empire ;
- » J'ai vu Plutus, j'ai méprisé sa cour ;
- » J'ai vu Daphné, je vais chanter l'amour. »

NOTE DEUXIÈME, PAGE 2.

Ni qu'un vieux gentillâtre, armé de parchemins,
Veuille me démontrer que, suivant nos destins,

Et pour le bien du monde, il faut qu'on tyrannise
Le peuple par les grands, et le roi par l'église.

Pourquoi faut-il que ce portrait trouve tant d'originaux dans cette foule de vieux courtisans qui, toujours inutiles, soit dans leur exil volontaire, soit dans leur vie rampante aux pieds de tous les pouvoirs, se sont imaginé qu'ils étaient quelque chose? Quand leurs titres poudreux les environnaient d'une considération qui n'appartient aujourd'hui qu'au mérite, la France gémissait sous le joug honteux des dîmes, de la glèbe, des corvées, des droits féodaux, que la révolution a pour jamais anéantis. Leurs efforts multipliés pour ramener *ce bon temps*, si doux pour la tyrannie, prouvent assez qu'ils n'ont rien appris, pas même à se dépouiller d'un lâche égoïsme qui ne veut faire aucune concession au bien général. Mais les véritables Français savent que les siècles du despotisme ne reviendront plus; ils ont appris que les lumières ne rétrogradent pas, et que l'ordre constitutionnel les reconnaît tous égaux devant la loi.

NOTE TROISIÈME, PAGE 2.

Ah! s'il n'eût fui des sots et la haine et les cris,
Nous aurait-il donné ces sublimes écrits,
Chefs-d'œuvres immortels où la vertu respire,
Cet éloquent Rousseau qu'on plaint et qu'on admire?

DU PREMIER SOUVENIR.

17

Pour fronder nos travers, pour animer sa voix,
Il lui fallait des eaux, des rochers et des bois.

Je ne sais jusqu'à quel point la jalousie des contemporains peut justifier *Jean-Jacques* de cette sorte de misanthropie qui le portait à fuir la société des hommes ; mais cette habitude de les accuser sans cesse, d'attribuer ses moindres chagrins à l'effort d'une conspiration toujours active, toujours occupée à lui nuire, ne doit-elle pas être considérée plutôt comme une manie que cet écrivain a eue de commune avec d'autres grands hommes, persuadés qu'eux seuls fixent l'attention de l'univers ? tant il est vrai qu'à côté des plus belles facultés du génie, la nature a voulu placer quelques ridicules faiblesses, pour nous rappeler sans doute qu'aucun mortel n'est exempt des misères humaines, dans quelque rang que l'ait placée la naissance ou la supériorité des talens. D'ailleurs, Rousseau a racheté ses défauts par tant de qualités sublimes, qu'on peut aisément lui pardonner des mouvemens d'humeur et un goût affecté pour la retraite, auquel nous devons de si profonds et de si éloquens ouvrages.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 3.

Ce fut dans les bosquets de l'antique Étrurie,
Qu'inspiré par son cœur et la nymphe Égérie,

2



Le vertueux Numa, de ses royales mains,
Traça ce code auguste adoré des Romains.

C'est dans le voisinage de Rome, et non dans le pays des Étrusques qu'était le bois où Numa Pompilius, voulant policer son peuple encore sauvage, s'enfonçait sous prétexte de consulter la nymphe Égérie, pour donner à ses desseins l'autorité de la religion. Cette erreur topographique est bien rachetée par l'idée qu'eut l'auteur en rappelant une ingénieuse fiction qui se rattache si naturellement au sujet du premier Souvenir.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 3.

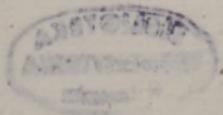
Là, le superbe airain s'élève avec audace,
Et d'une onde salubre ose usurper la place.

L'auteur a voulu signaler dans ces deux vers le monument de Louis XIII sur la place Royale, substitué à une fontaine abondante dont l'utilité était incontestable.

NOTE SIXIÈME, PAGE 3.

Partout des monumens, des marbres imposteurs,
D'un luxe injurieux témoins accusateurs.

Nous sommes loin de blâmer l'érection de ces monumens, élevés par la reconnaissance nationale et



faits pour consacrer de glorieux souvenirs ; mais combien de statues, de trophées, monumens honteux du despotisme et de l'adulation, insultent à la misère des peuples, que les deniers publics, dissipés dans ces folles dépenses, auraient dû soulager !

NOTE SEPTIÈME, PAGE 4.

La muse du poète, en ses chants effrontés,
 Sous les pieds du pouvoir trainant nos libertés,
 Et se prostituant, quand l'intérêt l'éveille,
 Au demi-dieu du jour qu'elle insultait la veille.

Nous nous abstenons de tout commentaire sur ces quatre vers, voulant laisser à nos lecteurs le soin d'en faire l'application.

NOTE HUITIÈME, PAGE 4.

Mais pour les vrais talens, soutiens de notre gloire,
 Dont les noms, destinés au temple de Mémoire,
 Triomphent de l'oubli, survivent au trépas,
 Le seul bien, c'est l'honneur.... ils ne se vendent pas.

Ces sentimens généreux, dignement exprimés, devraient faire rougir de honte les écrivains mercenaires qui vendent leurs hommages aux agens du pouvoir de toutes les époques. D'autres, non moins coupables, tremblent de perdre leurs emplois ou les bonnes grâces d'un protecteur, flattent bassement jusqu'à l'opinion des favoris de la fortune, et, prodiges

d'adulations, sacrifient sans pudeur à un vil intérêt l'espoir de toute gloire littéraire, ou l'éclat d'un nom que le plus beau talent n'exceptera point d'une éternelle flétrissure.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 5.

Nous reverrons un jour, du sein de l'opulence,
Des Mécènes sourire aux arts dans l'indigence,
Honoré, accueillir de courageux essais,
Et sous leur main féconde enfanter des succès.

Jamais la littérature n'eut besoin de plus d'encouragement, jamais en France elle ne fut moins protégée. Il est vrai de dire que les circonstances, depuis nombre d'années, ont singulièrement contribué à déprécier les lettres, surtout la poésie. De plus grands intérêts nous occupent, des révolutions fréquentes nous agitent, et la politique semble tout envahir. Nous avons sans doute des écrivains de beaucoup de mérite qui, dans un autre siècle, auraient fait briller notre littérature du plus grand éclat; mais ces écrivains, entraînés par le torrent, abandonnent le culte des Muses pour se placer au rang de nos publicistes. Le Parnasse français est à peine fréquenté par quelques jeunes disciples; on le voit s'entourer d'un horizon funèbre; il ne paraît plus destiné qu'à briller de la gloire de nos devanciers. Cependant un vaste champ

de gloire reste à moissonner ; la carrière ouverte par Chénier n'est pas encore remplie ; au théâtre , le genre patriotique est à peine au berceau. Mais une politique ombrageuse étouffe les chefs-d'œuvre avant qu'ils n'aient vu le jour. Un gouvernement mieux inspiré ferait peut-être le contraire.

NOTE DIXIÈME, PAGE 7.

Patriotique amour, d'un voile salutaire
Couvrant les jours de deuil dont a gémi la terre ,
Rends la force au mortel qu'affligent tant d'excès :
Son âme est généreuse, et son cœur est français.

Que de maux épargnés à la France si tous les Français eussent confondu leurs passions, leurs opinions, leurs intérêts dans un seul intérêt, celui de la patrie. La révolution, qui nous a fait faire de si grands progrès dans la connaissance du gouvernement, de ses attributions, de nos droits, des devoirs respectifs des gouvernemens et des citoyens ; dans le perfectionnement de nos institutions politiques, que nous dispute encore l'aristocratie ; la révolution, disons-nous, semblerait ne pas avoir produit les grands et heureux résultats qu'on en pouvait attendre, si l'on considérait comme un mal incurable l'existence des partis qu'elle a fait naître : mais il n'y a qu'un parti, qu'une faction en France, composée de cette portion minime

d'individus étrangers à la gloire nationale, jaloux de nos lumières, ennemis des institutions nouvelles et de tout ce qui consacre des intérêts qui ont cessé depuis long-temps d'être les leurs. Hors ce parti, dont l'existence, quoiqu'éphémère, est un fléau pour la France, tout le reste, c'est-à-dire plus de vingt-cinq millions d'âmes (c'est le peuple, c'est la nation), est irrévocablement attaché aux devoirs constitutionnels. Ce peuple brave et généreux est essentiellement soumis aux lois, il aime sa patrie. Chaque jour la faction anti-patriotique s'éclaircit, s'éteint.... Il faut l'espérer, le temps n'est pas éloigné où tous les hommes nés en France seront vraiment Français.

NOTE ONZIÈME, PAGE 8.

Ah! que le vétéran, dans ces temps orageux,
Aime à rentrer aux bois qui vit ses premiers jeux.

Qui ne se met point à sa place? qui ne rêve pas avec lui à tous les maux qu'il dut supporter dans l'espoir de faire le bonheur et d'assurer la gloire de sa patrie? Comme il doit l'aimer, comme il l'aime cette belle France! Il en fut séparé si long-temps.... et qui ne connaît toute la justesse de ce vers d'un de nos auteurs modernes :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 9.

Le sol du fanatisme, ancien berceau des arts,

Voit sur ses minarets flotter nos étendards.

Ce rapprochement d'idées livre l'esprit à de profondes méditations. N'est-ce pas en effet dans ces contrées historiques, fécondées par les eaux du Nil, que jadis les sciences florissantes offrirent leurs trésors aux *Lycurgue*, aux *Solon*, aux *Pythagore*, etc.? N'est-ce pas sur les ruines de la savante *Memphis*, de la riche *Alexandrie* que les satellites d'un despote barbare ont planté la bannière du fanatisme et de l'ignorance? Destinée affligeante que le farouche *Omar* a prédite à l'empire des disciples de Mahomet, quand son aveugle superstition condamna aux flammes la bibliothèque d'*Alexandrie*.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 9.

Ses déserts!... A ces mots la mémoire présente

Aux yeux du vieux guerrier la faim, la soif ardente,

L'inclémence et les feux d'un ciel étincelant,

Et les vents déchainés sur un sable brûlant.

Pour se faire une juste idée des souvenirs qui doivent affliger le cœur du vieux guerrier, nous allons donner quelques extraits de l'ouvrage du savant *Denon*, voyageur éloquent et judicieux que nous con-

sulterons toujours lorsqu'il s'agira de l'expédition d'Égypte.

« Le désert... nom terrible à qui l'a vu une fois ; horizon sans bornes dont l'espace vous oppresse, dont la surface ne vous présente, si elle est unie, qu'une tâche pénible à parcourir, où la colline ne vous cache ou ne vous découvre que la décrépitude et la décomposition, où le silence de la non-existence règne seul sur l'immensité. C'est pour cela sans doute que les Turcs vont y placer leurs tombeaux : des tombeaux dans le désert, c'est la mort et le néant.

» Fatigué de dessiner, je me livrais, me croyant seul, à toute la mélancolie que m'inspirait ce tableau, lorsque j'aperçus Desaix dans la même attitude que moi, pénétré des mêmes sensations. — « Mon ami, » me dit-il, ceci n'est-il point une erreur de la nature? Rien n'y reçoit la vie, tout semble être là » pour attrister et épouvanter; il semble que la providence, après avoir pourvu abondamment les trois » autres parties du monde, a manqué tout à coup » d'un élément lorsqu'elle a voulu fabriquer celle-ci; » et que, ne sachant plus comment faire, elle l'abandonna sans l'achever. » — « N'est-ce pas bien plutôt, » répondit Denon, la décrépitude de la partie » du monde la plus anciennement habitée? n'est-ce pas l'abus qu'en auraient fait les hommes qui l'a

» réduite en cet état? Dans ce désert il y a des vallées, des bois pétrifiés; il y a donc eu des rivières, des forêts, ces dernières auront été détruites. Dès lors plus de rosée, plus de brouillards, plus de pluie, plus de rivières, plus de vie, plus rien.... »

Il ne faut cependant pas croire que les plages soumises à cette désespérante aridité jouissent d'un éternel repos; bien loin de là : des vents orageux et sans pluie tourmentent souvent ces masses de sable accumulées par le temps; et nos intrépides compatriotes, qui firent partie de cette héroïque expédition, eurent des maux et des privations de toute espèce à supporter. Les campagnes de Suisse, d'Allemagne et d'Italie n'étaient que des jeux auprès des fatigues et des dangers qu'il leur fallut supporter dans le désert. Mais suivons leur savant compagnon; ses observations et ses récits sont du plus haut intérêt.

« Manquant d'eau, le plus grand supplice doit être d'en voir fuir devant soi : c'était, dans la mythologie des anciens, le supplice de Tantale; nos soldats le souffrirent dès les premiers jours de leurs marches en Égypte. Dans ce pays, effectivement, au moment le plus chaud de la journée, c'est-à-dire, quand on désirait le plus trouver à se désaltérer et à se baigner, le *mirage* des objets saillans sur les rayons du soleil, réfractés par l'ardeur de la terre embrasée, offre telle-

ment l'image d'un vaste lac, qu'on y est trompé la dixième fois comme la première. »

L'ouragan de l'Égypte et du désert, connu sous le nom de *kamsin*, est, dit-il, aussi terrible par le spectacle qu'il présente que par ses résultats. « Nous étions déjà à peu près à la moitié de la saison où il se manifeste, lorsque, le 17 mai au soir, je me sentis comme anéanti par une chaleur étouffante; la fluctuation de l'air me paraissait suspendue. Au moment où j'allais me baigner pour remédier à cette sensation pénible, je fus frappé à mon arrivée sur les bords du Nil, d'un spectacle d'une nature nouvelle : c'étaient une lumière et des couleurs que je n'avais point encore vues; le soleil, sans être caché, avait perdu ses rayons; plus terne que la lune, il ne donnait qu'un jour blanc et sans ombre; l'eau ne réfléchissait plus ses rayons, et paraissait troublée : tout avait changé d'aspect. (Nous observons que M. Denon était alors avec l'expédition de Desaix sur les bords du Nil, dans la Haute-Égypte.) C'était la plage qui était lumineuse; l'air était terne et semblait opaque; un horizon jaune faisait paraître les arbres d'un bleu décoloré, des bandes d'oiseaux volaient devant le nuage; les animaux effrayés erraient dans la campagne, et les habitans qui les suivaient en criant ne pouvaient les rassembler.

» Le vent qui avait élevé cette masse immense et qui la faisait avancer n'était pas encore arrivé jusqu'à nous; nous crûmes qu'en nous mettant dans l'eau, qui était calme alors, ce serait un moyen de prévenir les effets de cette masse de poussière qui nous arrivait du sud-ouest : mais à peine fûmes-nous entrés dans le fleuve, qu'il se gonfla tout à coup comme s'il eût voulu sortir de son lit. Les ondes passaient sur nos têtes, le fond était remué sous nos pieds, nos habits fuyaient avec le rivage, qui semblait être emporté par le tourbillon qui nous avait atteint. Nous fûmes obligés de sortir de l'eau; alors nos corps, mouillés et fouettés par la poussière, furent bientôt enduits d'une boue noire qui ne nous permit plus de mettre nos vêtements. Éclairés seulement par une lueur roussâtre et sombre, les yeux déchirés, le nez obstrué, notre gorge ne pouvait suffire à humecter ce que la respiration nous faisait absorber de poussière. Nous nous perdîmes les uns les autres, nous perdîmes notre route, et nous n'arrivâmes au logis qu'à tâtons, et seulement dirigés par les murs qui servaient à nous retracer le chemin. C'est dans ces momens que nous sentîmes vivement quel devait être le malheur de ceux qui sont surpris dans le désert par un pareil phénomène.

»Le lendemain la même masse de poussière

marcha avec les mêmes circonstances le long du désert de la Libye; elle suivait la chaîne des montagnes; et lorsque nous pouvions croire en être débarrassés, le vent d'ouest nous la ramena, et nous submergea encore de ce torrent aride. Les éclairs sillonnaient à peine ces nuages opaques. Tous les élémens parurent encore dans le désordre; la pluie se mêla aux tourbillons de feu, de vent et de poussière, et dans ce moment les arbres et toutes les autres productions de la nature organisée semblèrent replongés dans les horreurs du chaos.

» Deux jours après ce désastre, on vint nous avertir que la plaine était couverte d'oiseaux qui passaient comme des phalanges serrées, et descendaient de l'est à l'ouest. Nous vîmes effectivement de loin que les champs paraissaient se mouvoir, ou du moins qu'un long torrent s'écoulait dans la plaine en suivant la direction qu'on nous avait indiquée. Croyant que c'étaient des oiseaux étrangers qui paraissaient ainsi en très-grand nombre, nous nous hâtâmes de sortir pour aller les reconnaître; mais, au lieu d'oiseaux, nous trouvâmes une nuée de sauterelles qui ne faisaient que raser le sol, s'arrêtant à chaque brin d'herbe pour le dévorer, puis s'envolaient vers une nouvelle proie... »

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 10.

Était-ce donc pour voir, au sein de mon pays,
Notre gloire outragée et nos destins trahis?

Si la présence des baïonnettes étrangères sur le sol de la patrie a offert un spectacle douloureux aux regards de tout citoyen digne du nom français, on se figurera aisément que leur aspect dut être plus odieux encore pour nos braves guerriers. Présenter dans un même tableau le souvenir de nos victoires, des actions éclatantes qui, dans le cours des guerres dites de la révolution, ont immortalisé notre gloire militaire, et un de nos vétérans qui, fier d'avoir participé à tant de hauts faits, n'est rentré dans sa patrie que pour être témoin de son asservissement, c'est, je crois, s'emparer d'un contraste d'autant plus heureux, qu'il doit faire impression sur le cœur des hommes de toutes les nations qui s'intéressent à la prospérité et à l'honneur de leur pays. Reste à savoir si l'auteur en a tiré tout le parti qu'un si grand sujet pouvait faire attendre.

NOTE QUINZIÈME, PAGE 10.

Du torrent débordé les flots impétueux
Ont déraciné l'arbre au front majestueux,
Et jeté sur des bords incultes et sauvages
Ses rameaux foudroyés que pleurent nos rivages.

Pendant l'invasion de 1815, M^r. M. J., inspec-

teur général des transports de l'artillerie, rendit un service important à sa patrie. Les Prussiens occupaient Orléans, où se trouvait alors notre Musée d'artillerie. Cette immense et précieuse collection de tant d'objets utiles et indispensables à l'art militaire allait devenir la proie de nos plus cruels ennemis, lorsque le brave Français que nous aimons à signaler à la reconnaissance nationale entreprit la tâche périlleuse de la soustraire à la rapacité étrangère. Malgré l'ordre des Prussiens, prescrivant à tout bourgeois de leur livrer sur-le-champ tous les objets appartenant au gouvernement, sous peine d'être arrêté et puni *militairement*, M. J. fit charger, avec une heureuse audace, sous les yeux de l'ennemi même, tout ce précieux matériel dans des tonneaux à sucre, les expédia sur Paris comme denrées coloniales, en prévint le ministre, afin que les voitures ne fussent point visitées aux barrières, où les alliés étaient aussi de garde; et, par cet heureux stratagème, entra dans la capitale avec son convoi, fit déposer les tonneaux dans divers magasins de roulage, et sauva à la France le fruit de dix siècles d'étude et de gloire. Honneur à ce noble zèle! Si chacun, dans sa partie, eût agi avec le même soin pour l'intérêt du pays, nous ne regretterions pas aujourd'hui tant de chefs-d'œuvre dont l'étranger dépouilla nos musées, et tant de drapeaux qu'il a fallu

brûler, pour ne point voir tomber en des mains ennemies ces trophées achetés par le sang de tant de braves.

NOTE SEIZIÈME, PAGE II.

- » Tu peux nous oublier, France, ô France chérie!
- » Mais si tu dois encor craindre un joug étranger,
- » Arme tes vétérans, nous irons te venger!

Ce mouvement généreux est pris dans la nature :

A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère!

On a peine à concevoir d'abord comment un peuple ardent et belliqueux a pu voir l'étranger fouler le sol de la patrie sans se lever en masse et repousser par les armes du désespoir ces hordes barbares qui venaient nous imposer d'insupportables humiliations; mais la France, épuisée par de longues guerres, d'affreux revers, et tourmentée par des divisions intestines, n'offrait ni assez d'union, ni assez de ressources pour repousser les forces de l'Europe combinées contre elle. Mais les temps sont changés : la présence de l'étranger, en nous accablant d'outrages et d'impôts, a excité une indignation telle, que tous les Français, confondant leurs intérêts pour défendre l'honneur et l'indépendance du pays, rendraient impossible l'invasion de notre territoire. Ainsi le cri du *vétéran* est celui de la nation blessée dans son orgueil

et dans ses droits les plus chers : cri terrible qui retentirait de toutes parts au jour de la vengeance.

NOTE DIX-SEPTIEME, PAGE 12.

Dans les froides forêts de la Lithuanie,
Terre qui pleure encor sa liberté ravie.

Frédéric, qui n'était roi que de la Prusse *ducale*, s'était vu, sous le règne d'Élisabeth, impératrice de Russie, à deux doigts de sa perte. Vainement il avait déployé un grand courage et de rares talens en Pologne, dans ses guerres contre la Russie et l'Autriche; ses forces épuisées annonçaient sa ruine prochaine, quand Pierre III, montant sur le trône des czars, changea tout à coup la face des affaires. Ce monarque, d'ailleurs dans un état voisin de la démence, porta jusqu'au fanatisme son admiration et son amitié pour Frédéric, et il en donna une preuve éclatante en rompant l'ancienne alliance de la Russie avec l'Autriche, pour se liguer avec le roi de Prusse.

Cependant Frédéric, qui depuis long-temps sollicitait l'amitié et les secours de la Porte ottomane contre ses puissans ennemis, se vit exaucé dans ses vœux au moment le moins opportun. Crim-Ghiréi, issu de Genghis-Khan, venait de s'asseoir sur le trône des Khams de Crimée. Ce Tartare belliqueux, nour-

rissant une haine invétérée contre les Russes, vint, en 1762, avec l'agrément du sultan, à la tête de ses hordes pour fondre sur la Russie. Frédéric eut à peine le temps de l'avertir du changement survenu dans ses relations, et de l'inviter à tourner ses armes contre l'Autriche. Crim-Ghiréi fut indigné de se voir présenter les Russes comme des voisins utiles par le même homme qui les lui avait peints comme des ennemis dangereux. Toutefois, forcé par le changement des circonstances de suspendre l'irruption qu'il voulait faire, il s'arrêta sur les frontières de la Pologne pour attendre quelles seraient les résolutions du divan. Il fit prendre à son armée, entre le Borysthène et le Bog, cette position d'où il menaçait également la Russie, la Pologne et les possessions autrichiennes. Les ordres du divan furent favorables à Frédéric; et déjà il se glorifiait avec toute la joie de la haine et de la vengeance d'avoir formé contre la maison d'Autriche une ligue non moins étonnante, non moins formidable que celle dont elle avait su l'environner et presque l'écraser.

Mais, au moment où cent mille Tartares et cent mille Russes, que devaient bientôt suivre toutes les forces ottomanes, marchaient pour attaquer, de concert avec les Prussiens, les puissances auxquelles le roi de Prusse seul avait si long-temps résisté avec

avantage, et où l'Europe se voyait menacée d'une des plus grandes révolutions qu'ait éprouvées cette partie du monde, un événement inattendu vint encore une fois changer les espérances et les craintes, et donner, pour ainsi dire, un autre cours à la destinée.

Pierre III fut détrôné par ses gardes, et se remit volontairement entre les mains de Catherine d'Anhalt-Zerbst, son épouse, qui parvint au pouvoir suprême sous le nom de Catherine II. On sait que cette impératrice fit élire roi de Pologne le comte Poniatowski, autrefois son amant, malgré les plus violentes oppositions.

Le règne de Stanislas-Auguste fut une longue suite de troubles et de malheurs. L'intérêt et le fanatisme liguèrent contre cet infortuné prince une grande partie de la noblesse. Huit ans après son élection, il faillit être assassiné par des factieux. L'Europe fut indignée de cet attentat. La cour de France, déjà mécontente de ce que les confédérés avaient, contre son intention, déclaré vacant le trône d'un roi qu'elle reconnaissait et ne combattait pas ouvertement, retira les secours qu'elle leur donnait en argent et en hommes, non formellement avoués, mais envoyés comme aventuriers. La confédération, qui n'avait pas quatre mille Polonais sous les armes, ne recevant plus la solde, fut forcée de licencier ses soldats, et se déclara dissoute.

Alors Frédéric , qui , comme tous les princes de sa maison , surtout depuis qu'on les appelait rois de Prusse , avait toujours vu avec peine la Prusse royale faire partie de la Pologne , sentit que le moment était favorable pour réunir les deux Prusses sous sa domination. Il en avait assez imposé à ses ennemis dans la guerre de sept ans , pour qu'ils redoutassent une guerre nouvelle en faveur d'un peuple réduit à ne pouvoir s'aider lui-même. La France n'avait que timidement et inefficacement assisté les confédérés ; la Saxe s'était bornée à leur donner un peu d'argent , et l'Autriche à laisser leur état major dépenser une partie de cet argent dans ses villes , quoiqu'elle eût promis davantage. Frédéric jugea que la première de ces puissances , qui n'y avait point d'intérêt direct , ne serait pas plus hardie ; que la seconde le serait beaucoup moins , et qu'on pourrait s'accommoder avec la troisième. Il lui proposa , pour compensation de la puissance qu'il pourrait acquérir par la conquête de la Prusse royale , à laquelle on s'opposerait en vain , trois belles provinces polonaises et les riches salines de Wieliezka. Cette augmentation de territoire parut à la cour de Vienne préférable au danger d'avoir à combattre à la fois les Prussiens et les Russes. Elle fut acceptée par l'empereur Joseph , malgré quelques scrupules de la pieuse Marie-Thérèse.

La Russie, qui gagnait à ces arrangemens la plus grande partie de la Lithuanie, de la Podolie, de la Volhinie, et la complète acquisition de la Courlande, ne fut pas plus difficile à persuader, et le premier partage de la Pologne s'effectua en 1772.

Stanislas-Auguste n'avait consenti à ce partage humiliant qu'après avoir épuisé toutes les voies de la négociation entre trois grandes puissances usurpatrices dont il était entouré; il n'avait d'autre moyen de recouvrer l'indépendance de la couronne qu'une alliance avec l'une d'elles qui pût l'aider à tenir tête aux deux autres. Le patriotisme l'emporta même dans son cœur sur la reconnaissance. Il ne s'adressa pas à la Russie : l'Autriche eût été suspecte à Catherine. Poniatowski, dont la pensée perpétuelle était l'indépendance de son pays et une constitution raisonnable pour sa nation, tourna ses regards vers la Prusse, qui avait avec la Pologne plusieurs intérêts communs. Il fit avec elle un traité d'alliance défensive; mais la Prusse et la Russie le trompèrent. La France ne pouvait l'aider ni d'hommes, ni d'argent, ni d'aucune influence politique. La maison de Saxe n'osa pas accepter le trône qu'on offrait à sa fille aînée. Frédéric-Guillaume le trahit indignement. L'armée prussienne qui devait venir à son secours marcha contre lui. Le partage du reste de la Pologne fut décidé entre ses trois voisins.

Poniatowski, abandonné, désolé, forma deux armées, et en donna le commandement principal à son neveu, le prince Joseph. Cette armée, trop faible, surtout en artillerie, combattit les Russes trois fois plus nombreux; mais cette campagne fut honorable et malheureuse: son armée, réduite à vingt-cinq mille hommes après avoir gagné la bataille de Zielinca, forcée de se retirer à Varsovie en défendant le pays de poste en poste, ayant quatre-vingt mille Russes en tête, menacée de trente-six mille Prussiens en flanc, manquait d'armes, d'habits, de chevaux et de munitions. Le trésor était entièrement vide; il ne restait de ressource que les négociations. Poniatowski se dévoua lui-même jusqu'à la douleur de signer l'acte de la confédération de *Targowice*, et de céder aux chefs de cette confédération le peu qui lui restait d'autorité. Il voulait mourir. Il dit plusieurs fois: *Plût à Dieu que je pusse mourir seul!* Il écrivit à Catherine qu'il abdiquait; et le cabinet russe eut la cruauté de le forcer à garder le titre de roi, quoique prisonnier dans son château, jusqu'à ce que le partage fût consommé. Il espéra ramener la Russie en lui cédant encore quelques provinces par le traité de juillet 1792. Il fallut bientôt en faire autant avec la Prusse par celui de septembre de la même année. Ces cessions semblaient irriter plutôt qu'adoucir la cupidité des vain-

38 NOTES DU PREMIER SOUVENIR.

queurs : les hostilités recommencèrent. Les brillans efforts du valeureux Kosciusko ne purent surmonter la puissance et changer durablement la fortune.

Le barbare Suwarow prit d'assaut le faubourg de Varsovie nommé Praga et ordonna de tout tuer, hommes, femmes et enfans, jusqu'à ce qu'il fût sorti du bain. Vingt mille innocens périrent ! Les habitans de Varsovie eurent encore recours à leur roi. Il sollicita pour eux une capitulation, et l'obtint. Ce fut son dernier service. Les Russes l'emmenèrent à Grodno, et là ils exigèrent son abdication, qu'ils avaient refusée lorsque lui-même l'avait offerte. C'est ainsi que vingt années d'agonie précédèrent les convulsions horribles au milieu desquelles l'Europe vit expirer, en 1794, une république qui, vers la fin du dix-septième siècle, avait sauvé l'empire autrichien.

FIN DES NOTES DU PREMIER SOUVENIR.

MES SOUVENIRS.

DEUXIÈME SOUVENIR.

LES PRISONNIERS FRANÇAIS EN POLOGNE.

TOI qui d'un pâtre obscur fis un héros fameux ⁽¹⁾,
Du Batave indolent un peuple industriel,
Dont Voltaire et Chénier ont été les oracles,
Qui dans Rome jadis enfantas des miracles,
Qui brisas des tyrans le sceptre ensanglanté,
Éternelle puissance, auguste Liberté,
De ton flambeau divin éclaire ma patrie ;
Relève de nos lois la majesté flétrie,
Des partis irrités désarme la fureur,
Soustrais le front du peuple au bandeau de l'erreur,
Du temple de nos dieux chasse le fanatisme,
Du cabinet des rois bannis le despotisme,
Et par mes faibles vers, lus du peuple et des grands,
Réunis à jamais les Gaulois et les Francs.

Ah ! si ce noble espoir, qui m'anime et m'enflamme,
 Faisait dans mes écrits passer toute mon âme....
 France ! je rallirais aujourd'hui dans ton sein
 De tes fils égarés le trop coupable essaim ;
 Le bras laborieux et la main aguerrie
 S'uniraient à ma voix pour sauver la patrie ;
 Et le noble , sans crainte admirant nos succès ,
 Dirait avec orgueil : Je suis aussi Français.
 Mais si mon cœur, épris d'un bonheur éphémère,
 N'embrasse dans ses vœux qu'une vaine chimère,
 Si l'abîme effrayant des révolutions,
 Les massacres, la guerre et les proscriptions,
 N'arrêtent point encore une audace insensée....
 Muse, en ces jours de deuil rappelle à ma pensée
 Les soins hospitaliers qu'un peuple généreux
 Prodigua dans les fers aux Français malheureux ;
 Ne marque point de terme à ta reconnaissance :
 La dette de mon cœur est celle de la France.
 Et toi, fille du Nord, de Mars et des déserts,
 Généreuse Pologne, applaudis à mes vers ^(*).

Dans les vastes forêts qui couvrent ces contrées,
 Dont les pâles hivers défendent les entrées,
 Non loin de Goliminn, de Friedland et d'Eylau,
 Lieux chers à nos guerriers, s'élève un vieux château,

Asile des vertus, où jamais l'indigence
 N'implora vainement une utile assistance,
 Manoir hospitalier que l'humble voyageur
 Recherche et voit s'ouvrir chaque jour au malheur.
 Du soc des laboureurs honorant sa noblesse,
 C'est là que *Paulowski*, courbé par la vieillesse,
 Rêve à son jeune fils, qui, loin d'un doux repos,
 Obéit à la gloire en suivant nos drapeaux ⁽³⁾.
 « Puissent des dieux, dit-il, la bonté paternelle,
 » Ornant son jeune front d'une palme immortelle,
 » Avant l'heure suprême où j'arrive à grands pas,
 » Le ramener vainqueur du temps et des combats ! »
 Mais la fortune, hélas ! peut trahir sa vaillance :
 Toutefois dans son cœur règne encor l'espérance.
 De ses longs déplaisirs interrompant le cours,
 Ses trois filles, à peine au printemps de leurs jours,
 Par les plus tendres soins, les plus nobles hommages,
 Du chaume paternel écartant les nuages,
 Quand l'hiver de la vie entr'ouvre le cercueil,
 En des jours de bonheur changent des jours de deuil :
 La sensible *Éliska*, comme une humble bergère,
 De la ferme agricole habile ménagère,
 Le matin au vieillard offre un lait nourrissant ;
 Aux sons divins d'un luth, sous ses doigts frémissant,

Laure aux échos du soir mêle sa voix timide ;
Tandis que la plus jeune et la plus intrépide ,
Paulowna , de l'étude épuisant les douceurs ,
Près du foyer champêtre et de ses tendres sœurs ,
Pour arracher un père à sa douleur profonde ,
Déroule à ses regards les annales du monde .
Là , soit que les hivers glacent les clairs ruisseaux ,
Soit qu'un ciel de printemps brille au fond de leurs eaux
Le modeste vieillard , sans haine et sans envie ,
Voit terminer en paix sa courageuse vie .
Il a pour compagnons quelques fiers vétérans
Que le Russe jamais ne compta dans ses rangs ;
Ils ont du despotisme évité la vengeance
En cachant loin des cours leur mâle indépendance .
L'un , va des fiers coursiers , dociles à sa voix ,
Rallier les troupeaux dispersés dans les bois ;
L'autre attelle ses bœufs dès que l'aube s'éveille ;
Celui-ci de Pomone a rempli la corbeille ;
D'autres vont recueillir les débris des forêts ,
Et d'un bois parasite émonder les guérets .
Comme des anciens Grecs les bandes intrépides
Cultivaient l'olivier sur des plages arides ,
Du sage Paulowski les braves compagnons
Tirent d'un sol ingrat d'abondantes moissons .

Mais déjà, de son char précipitant la course ,
 Le soleil s'est caché sous les glaces de l'ourse ;
 Le temps pousse l'automne en de plus doux climats ;
 La plante se flétrit couverte de frimats ;
 Ramenés sous leurs toits, les fiers coursiers hennissent ;
 Sous le poids des glaçons les vieux chênes fléchissent ;
 Les fleuves enchaînés ont suspendu leur cours ;
 L'oiseau ne chante plus , tous les échos sont sourds ;
 Plus de feuilles, d'abris ; la nature explorée
 Est morte avec les fleurs dont elle était parée ;
 Le froid imprime à tout la tristesse et le deuil :
 Et la farouche hyène, et le tendre chevreuil,
 Et les serpents, frappés par le bruit des tempêtes,
 Dans le creux des rochers vont abriter leurs têtes.
 Bientôt le vent s'apaise et meurt au sein des airs.
 La neige à gros flocons couvre les champs déserts ;
 De la terre et des eaux elle unit la surface.
 L'hiver, l'affreux hiver, sur son trône de glace,
 Voit fuir, à son aspect, sous le toit des hameaux,
 Bûcherons, laboureurs, et bergers, et troupeaux.

C'est pendant ces longs jours de souffrance et d'alarmes
 Que, trahis par le temps bien plus que par les armes,
 Les glorieux débris de nos fiers bataillons
 Furent plongés mourans dans d'infectes prisons,

Ou trainés du Bober jusques en Sibérie
Par une aveugle rage et par la barbarie ⁽⁴⁾.
O muse ! viens prêter à mes faibles pinceaux
La force et les couleurs pour peindre tant de maux !
Dis aux contemporains, dis aux races futures,
Les éternels affronts, les mortelles injures
Dont le sort accabla nos guerriers dans les fers,
Dévoile enfin la Prusse aux yeux de l'univers,
Ou plutôt, sous son nom, des monstres dont la rage
Emprunta le poison pour frapper le courage,
Et qui, rêvant encor des tourmens plus affreux,
Par la main des bourreaux insultaient à nos preux ⁽⁵⁾
Peins-nous ces noirs cachots, effroyables abîmes,
Où j'ai vu dans un jour consommer tous les crimes.
Dépouillés, sans abris, sur les neiges errans,
Montre-nous de Botzen les vainqueurs expirans :
L'arrêt est prononcé, ce n'est plus un mystère,
La vertu doit du crime ensanglanter la terre ;
Ils y périront tous.... Mais de ces tristes bords
Au moins vont-ils en paix descendre chez les morts ⁽⁶⁾
Non.... O rage inouïe ! ô race criminelle !
Le mourant va creuser sa demeure éternelle....
Ah ! ma main se refuse à tracer tant d'horreurs.
« Invincibles martyrs, objets de nos douleurs,

» Vous dont la France ignore où la cendre repose ,
 » Acceptez en tribut des chants que je compose ,
 » Non pour d'obscurs tombeaux à nos pleurs dérobes ,
 » Mais pour flétrir le sol où vous êtes tombés....
 » Un jour viendra peut-être où le fer de nos braves
 » Fera trembler la terre où vous fûtes esclaves.
 » Mais non , plus de vengeance ; amis, dormez en paix :
 » Votre gloire et vos noms ne périront jamais. »

Forcé par les rigueurs de cet hiver terrible
 A rester abrité sous le chaume paisible ,
 Un soir que Paulowna de l'empire romain
 Terminait la peinture, un Tacite à la main ,
 Le sage Paulowski, près du feu qui pétille ,
 Racontait longuement à sa jeune famille
 Du grand Kosciusko les immortels travaux ⁽⁷⁾ ,
 Ses succès, ses revers, et sa gloire , et ses maux ;
 Sa constance à braver, contre une ligue impie ,
 L'esclavage et la mort pour sauver sa patrie ;
 Son mépris des grandeurs, dont l'éclat nous séduit ;
 Quand l'un des Polonais, surveillant de la nuit ,
 Aux portes du château, prudente sentinelle ,
 Accourt, et, tout entier à sa frayeur mortelle ,
 Annonce que le ciel, humide et ténébreux ,
 Des noirs confins du nord, tout à coup radieux ,

Répand sur la forêt des torrens de lumière ⁽⁸⁾.
 Le peuple en ces climats dans une erreur grossière,
 Des jeux de la nature indigne spectateur,
 Voit dans ce phénomène un fléau destructeur :
 Les airs vont près du pôle alimenter la foudre,
 L'onde va s'entr'ouvrir, la terre se dissoudre,
 Il n'est pas jusqu'aux cieus qui ne doivent trembler,
 Tant l'aveugle ignorance est prompte à s'ébranler!
 Calme au milieu des siens, insensible à la crainte,
 Toutefois le vieillard a marché vers l'enceinte
 Qui d'un vaste rideau protégé sa maison,
 Sourit, s'arrête, et dit, contemplant l'horizon :
 « O mes braves amis, ce brillant météore
 » Vous alarmait en vain : rassurez-vous; l'aurore,
 » Éclairant nos climats que fuit l'astre du jour,
 » Nous prouve que des dieux nous possédons l'amour :
 » C'est dans ces traits de feu que leur volonté brille.
 » Dissipez vos frayeurs; je vais de ma famille
 » Éclairer la raison et calmer les esprits. »
 Il achevait ces mots... De lamentables cris,
 Échappés des forêts, frappent soudain son âme :
 « Volons, s'écria-t-il; un dieu puissant m'enflamme,
 » Et son bras protecteur dans l'ombre de la nuit
 » Protège des mortels que le malheur poursuit.

» Volons.... » La bienfaisante et superbe lumière
 Guide à travers les bois la troupe hospitalière.
 Paulowski ne sent plus le poids de ses vieux ans ;
 Il retrouve sa force, et ses pas moins pesans
 L'ont porté jusqu'aux lieux où la pitié l'appelle.
 Ah ! quel coup va frapper son âme paternelle !
 Déjà d'un trouble affreux est agité son sein :
 La plainte croit encore ; on approche, et soudain,
 A travers les forêts dont les branches noircies
 Fléchissent sous le poids des neiges endurcies,
 De gardes entourés il voit, dieux ! quelle horreur !
 Sous de honteux haillons, trainés par la fureur,
 Des squelettes vivans, mutilés et livides,
 Brisant de froids glaçons entre leurs dents avides.
 « Tuez-moi, tuez-moi, vils et lâches bourreaux ;
 » J'emporterai vos coups dans la nuit des tombeaux.
 » Vous vivrez impunis.... achevez.... je succombe.
 » Ah ! monstres, je me meurs... » Il dit, chancelle, et tombe.
 L'autre, que glace encore un invincible effroi,
 Dans sa crainte inutile est frappé par le froid ;
 Celui-là se rebelle.... et les sombres murmures
 De sanglots, de soupirs, de blasphèmes, d'injures,
 Couvrent les derniers mots du martyr expirant.
 Le bon vieillard alors, à peine respirant,

Mêle sa voix plaintive aux cris de la souffrance,
Aux pleurs du désespoir les vœux de l'espérance,
Du zèle offre l'exemple à ses braves amis,
Se précipite, arrive, et reconnaît son fils.
Peignez-vous ces momens pleins de trouble et de char
« Tu vois, lui dit son fils en le baignant de larmes,
» D'infortunés guerriers, d'illustres conquérans,
» Que la faux des combats a respecté vingt ans :
» Ils sont mes compagnons d'infortune et de gloire ;
» La France est leur pays... tu connais leur histoire.
A ce récit touchant, le vieillard attendri
Sur son cœur paternel presse son fils chéri ;
Du geste, de la voix il soutient, encourage
Ces braves accablés de misère et d'outrage.
Victimes des combats, qui ne plaint votre sort !
L'un d'eux, enveloppé des ombres de la mort,
Et de sang épuisé, succombe de faiblesse ;
Dans ses traits cependant règne encor la noblesse.
Deux coursiers attelés au rapide traîneau
L'emportent, et sont fiers d'un si noble fardeau.
La troupe avec respect autour de lui se range.
L'heureux vieillard leur dit : « Consolerez-vous ; tout cha
» Le plus cruel destin peut se laisser fléchir,
» Et vous avez peut-être achevé de souffrir....

» Ah ! comptez sur les soins d'un vieil ami, d'un père :

» Venez ; vous trouverez sous mon toit tutélaire

» La douce bienfaisance et l'hospitalité. »

Enfin , la troupe arrive. Une jeune beauté

Du rustique palais a fait ouvrir la porte.

Le Français dans les fers, le Kalmouk qui l'escorte,

Entrent , et du foyer les sapins embrasés

Rappellent la chaleur en leurs corps épuisés.

Paulowna , qu'embellit une pitié touchante ,

Offre le doux *cachat* à la troupe souffrante ⁽⁹⁾.

Et la faim dévorante assouvit ses besoins.

Aux bontés de sa sœur, à ses généreux soins ,

Paulowski recommande, en ces vives alarmes ,

Le jeune Sénarmont, son cher compagnon d'armes ⁽¹⁰⁾.

Mais ils sont superflus les vœux de l'amitié.

Un plus puissant pouvoir excite la pitié ;

Un trouble involontaire, une invincible flamme ,

De l'humble Paulowna vient de pénétrer l'âme ;

Un sentiment profond lui dit, en soupirant ,

Que sa vie est soumise au guerrier expirant :

De ce charme secret rien ne peut la distraire ;

En ce moment à peine elle écoute son frère.

Bientôt à flots pourprés coule un vin généreux ,

Vin qu'a produit la terre où naquirent ces preux ,

Et rendus à la vie ainsi qu'à l'espérance,
 Dans une douce erreur ils retrouvent la France ⁽¹¹⁾ ;
 L'un aux pieds du Jura fait parquer ses troupeaux ;
 L'autre aux bords de la Seine a trouvé le repos ;
 Celui-ci va s'unir à celle qu'il adore ;
 Celui-là veut combattre à la prochaine aurore ;
 Il croit déjà, foulant leurs tonnerres brisés,
 Vaincre des rois du Nord les soldats divisés ;
 Il venge les affronts qu'on fit à sa misère,
 Il triomphe, il pardonne.... O trompeuse chimère !
 Tous sous le poids des fers rêvent la liberté !

Aux attraits gracieux unissant la bonté,
 Les trois aimables sœurs, qu'un même vœu seconde,
 Font succéder l'espoir à la douleur profonde,
 Et la gloire aux revers. Chaste fille des cieux,
 C'est toi qui, corrigeant le sort capricieux,
 Dans le pire des maux as fait naître des charmes,
 Sous nos chaînes des fleurs, du plaisir dans nos larmes

Mais comment redirai-je, en mes faibles discours,
 Tant d'augustes bienfaits, tant de nobles secours ?
 O Muse ! entends le cri de mon âme attendrie ;
 De ton souffle divin soutiens ma voix flétrie,
 Force le temps jaloux de garder à jamais
 Et les noms que je cite et les noms que je tais ⁽¹²⁾ ;

Et vous, dont les vertus, l'aimable bienfaisance,
Ont de nos longs malheurs adouci la souffrance,
Sexe fait pour l'amour et la tendre amitié,
Des braves Polonais séduisante moitié,
Belles de tous les rangs, femmes de tous les âges,
De la reconnaissance acceptez les hommages ;
Mon cœur n'oublira point qu'en ces temps de douleurs
Vous répandiez sur nous des bienfaits et des pleurs ⁽¹³⁾ :
Votre courage, armé d'une douce éloquence,
Aux coups de l'esclavage opposait l'espérance.
Il m'en souvient encor.... L'aiguille et le fuseau
Sous vos doigts délicats préparaient le réseau
Et le simple tissu qui, dans ce temps funeste,
Formaient du prisonnier le vêtement modeste ⁽¹⁴⁾ ;
Bravant pour nous sauver et l'horreur des prisons
Et d'un air infecté les dangereux poisons,
Vous osiez à la mort disputer sa victime,
Et la mort respectait ce dévouement sublime ⁽¹⁵⁾.

O toi donc à qui j'offre en mes faibles tableaux
Les traits de nos amis et ceux de nos bourreaux,
O France ! ô ma patrie ! exauce ma prière :
Lorsque le temps jaloux de sa faux meurtrière
Aura de mille états frappé les légions ;
Que du pôle étonné les froides régions

Verront l'astre du jour, dans sa course incertaine,
Des noirs glaciers du Nord envahir le domaine ;
Que des débris fumans de vingt peuples rivaux
Les destins auront fait des empires nouveaux ;
Qu'il ne te restera de dix siècles de gloire
Qu'un léger souvenir protégé par l'histoire ;
France ! pour exaucer ma prière et mes vœux ,
Faisant haïr la guerre à tes derniers neveux ,
Dis-leur que, dans ces temps d'infortune et d'orage,
Où du Nord contre nous se déchaîna la rage,
Où les plus noirs tourmens, des enfers exhumés,
Frappèrent sans pitié tes guerriers désarmés,
Il fut de vrais héros hospitaliers et braves ;
Libres, mais de l'honneur aveuglement esclaves,
Dont le noble courage a pendant trente hivers
Secondé nos succès, partagé nos revers ;
Qui, du sort rigoureux corrigeant l'injustice,
Te soutinrent encore au bord du précipice ;
Dont l'amitié pour nous ne s'altéra jamais,
Que ces héros enfin étaient les Polonais ⁽¹⁶⁾.

FIN DU DEUXIÈME SOUVENIR.

NOTES

DU DEUXIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 39.

Toi qui d'un pâtre obscur fis un héros fameux.

C'est l'amour de la liberté qui fit un héros de Guillaume Tell. Si l'infâme Gessler se fût borné à exercer son autorité absolue sans outrager l'humanité, cette conduite prudente eût retardé peut-être pour longtemps l'émancipation de l'Helvétie. Mais la tyrannie qui a goûté du despotisme ne recule point; celui qui ose opprimer ses semblables sourit bientôt à l'idée de les humilier, de les accabler. Qu'arrive-t-il? Lisez l'histoire, lisez Jean-Jacques, lui qui a médité si profondément sur la marche de l'esprit humain et des révolutions sociales :

« Quiconque veut ôter aux autres leur liberté, finit presque toujours par perdre la sienne : cela est vrai, même pour les rois; et bien plus vrai surtout pour les peuples. »

NOTE DEUXIÈME, PAGE 40.

Généreuse Pologne, applaudis à mes vers.

Il n'est pas un prisonnier français qui n'ait reçu en Pologne des secours d'argent, des vivres, des vêtemens et de touchantes consolations. Les premières familles de Varsovie se cotisèrent pour donner un peu d'argent à chaque prisonnier à son passage dans cette ville. On peut juger de l'importance du bienfait par le nombre considérable de ces infortunés. Il en fut de même sur tous les points de cette terre hospitalière. A Minsk (Lithuanie), les femmes firent des quêtes fréquentes pour en distribuer le produit aux plus nécessiteux, aux malades, aux blessés, dans les hôpitaux, par l'intermédiaire des chirurgiens et médecins français qui y étaient employés; et ces secours ne cessèrent point, malgré les menaces de proscription des Russes.

Que de noms respectables nous aurions à citer si nous voulions désigner à la reconnaissance de la nation française tous ceux qui ont fait du bien à ses enfans. A Varsovie, les *Potoski*, *Alexandrowitz*, *Kotkiewicz*, *Morski*, le président *Ostrowki*, *Radziwil*, *Oginska*, *Lubienski*, *Schimanoski*, le préfet de Varsovie, et des Français, tels que l'abbé *Drevelle*,

Sponville, la comtesse de Vauban, habitans de cette capitale. A Minsk, le vieux président *Silawa*, Stanislas *Prozinski*, Melchior *Wollodkowiez*, le président Louis *Kaminski*, Pius *Tiskewiez*, *Olinski*, *Niepokoyzicki*, Adam *Chreptowiez*, Charles *Czapski*, *Dabroski*, *Kobylinski*, *Sadoski*, *Jwanoski*, *Gidzewiez*, *Wankowiez* jeune, *Prosynska*, *Szezerbinska*, *Czidloska*, *Komarowna*, etc. Tous ces noms ont mérité de vivre à jamais dans les souvenirs de la France, dans les annales de l'humanité. Il est impossible de bien préciser les traits de bienfaisance, de pitié généreuse, de dévouement, dont se sont honorés individuellement ces bons et respectables Polonais; mais on peut, sans craindre d'être démenti, leur en attribuer de tout genre: l'imagination même n'atteindra pas la réalité de tant de nobles sacrifices et de belles actions.

NOTE TROISIÈME, PAGE 41.

C'est là que Paulowski, courbé par la vieillesse,
Rêve à son jeune fils, qui, loin d'un doux repos,
Obéit à la gloire en suivant nos drapeaux.

Chacun sait avec quel dévouement les Polonais ont combattu pour la cause de la France. Partout une conduite franche, un caractère noble et facile leur concilia l'estime et l'affection des Français, comme

leur brillant courage excita notre admiration. Les journées de Tudela , de Somma-Sierra, et beaucoup d'autres encore attesteront la valeur héroïque des Polonais. Rivalisant d'ardeur et de zèle avec les Français, leurs dignes frères d'armes, c'était par des exploits incroyables qu'ils cherchaient à les égaler, et on les voyait sourire à l'approche d'une mort glorieuse quand ils perdaient la vie sous nos drapeaux. O braves et chers Polonais, les malheurs des temps ont pu désoler notre patrie qui vous avait adoptés pour fils; mais le souvenir de vos faits d'armes, de votre attachement incorruptible vivra dans cette France, dont vous fûtes les défenseurs, tant qu'il y battra un cœur français! C'est avec vérité que nous chanterons toujours ce patriotique refrain où votre vaillance était célébrée :

O vous qu'à nos belles journées

La gloire a fait participer,

Polonais, de vos destinées

Le ciel doit enfin s'occuper!

Mais, fussiez-vous dans les alarmes,

Amis, nous n'oubliions jamais

Que nous avions pour frères d'armes

Les braves lanciers polonais.

(*Chant des Lanciers Polonais*, par Pradel.)

NOTE QUATRIÈME, PAGE 44.

C'est pendant ces longs jours de souffrance et d'alarme
Que, trahis par le temps bien plus que par les armes,
Les glorieux débris de nos fiers bataillons
Furent plongés mourans dans d'infectes prisons,
Ou trainés du Bober jusques en Sibérie.

L'auteur des *Souvenirs* ayant été fait prisonnier sur les bords du Bober, le 29 août 1813, et conduit en Pologne, donne ainsi les détails de cet événement, dont il a été témoin et victime.

« Le 26 août 1813, après s'être battu les 16, 17, 18, 19, 21 et 23, le général Puthod, commandant la dix-septième division de la grande armée, faisant partie du cinquième corps, sous les ordres de Lauriston, fut chargé par le maréchal Macdonald de couvrir la droite de notre armée de Silésie, en se portant sur Schoenau et Jauer, et de tomber sur la gauche de l'ennemi, tandis que le maréchal l'allait attaquer de front. Un retard dans la distribution des vivres, faite le 26, pour huit jours, ne permit au général Puthod de commencer son mouvement qu'à midi. La pluie tombait par torrens. Le canon se faisait entendre depuis plusieurs heures. Le général fut tenté un moment de se porter vers le champ de bataille, Heureuse idée qui, si elle eût été suivie, aurait changé totalement le sort de la campagne, puisque le comte Lau-

riston tint tête aux alliés jusqu'à la nuit close avec le cinquième corps , auquel appartenait la division Puthod (1). Que n'eût-il point fait avec un tiers de forces de plus? Mais , dans la crainte de compromettre le salut de l'armée en n'exécutant point les ordres de son général en chef , Puthod fit son mouvement. La division s'enfonça dans les gorges des montagnes de la Silésie qui avoisinent la Bohême , par des chemins de traverse effroyables. En vertu des ordres qu'il avait reçus , le général détacha sa première brigade sur Hirscheberg , petite ville sur le Bober , environ à quatre lieues en arrière , à droite , et avec l'autre il marcha sur Schœnau , pour se porter de là sur Jauer ; mais la pluie , les torrens , les cosaques opposèrent de si grands obstacles à sa marche , qu'il fallut s'arrêter sur les hauteurs en arrière de Schoenau , où la troupe bivouaqua. C'est dans cette déplorable situation que nous attendîmes le jour et les résultats de la bataille qui s'était prolongée très-avant dans la nuit. Le général ayant jugé par le bruit du canon , dont les coups

(1) Le général russe Langeron nous dit , le premier soir de notre captivité , que l'impétueuse attaque du général Lauriston , le 26 , à six heures du soir , l'allait forcer d'évacuer Jauer , si les succès de Blucher sur le reste de l'armée n'eussent forcé le cinquième corps à suspendre sa marche offensive.

s'affaiblissaient de plus en plus, que la bataille était perdue, et ayant devant lui une ligne de troupes du double de la sienne, résolut, le 27 au matin, d'attendre de nouveaux ordres avant de continuer son mouvement offensif, ou de se retirer sur Hirschberg pour y prendre sa première brigade. Enfin, à midi, un aide de camp du maréchal, escorté de quelques braves voltigeurs, vint annoncer que la bataille de la Katzbach était perdue; que l'armée, séparée par les torrens, était dans un désordre affreux, et que le général Puthod, abandonné à ses propres forces, devait se retirer par où il pourrait, pourvu toutefois qu'il pût se trouver le 28 au soir à la position de Plagwitz, en avant de Loewemberg, où l'armée devait l'attendre. Le général, sachant qu'il y avait sur le Bober un pont à Hirschberg, que sa première brigade y était, que la division Ledru devait y venir, se dirigea sur ce point. Cette courte retraite coûta la vie à beaucoup de soldats qui périrent dans les mauvais chemins.

» Cependant les tristes débris de la deuxième brigade rejoignirent ceux de la première le 27 au soir, près d'Hirschberg; mais les culées du pont étant couvertes de dix pieds d'eau, il fallut coucher dans la vase, l'impossibilité du passage du Bober s'opposant à notre entrée à Hirschberg. La division du général Ledru ne paraissait point; il ne nous restait plus qu'un

seul espoir : c'était de gagner les hauteurs de Plagwitz. Mais, dans un espace de huit lieues de défilés, où l'ennemi devait infailliblement nous écraser, la division, composée en grande partie de Hollandais, qui précédemment s'étaient bien battus, se vit abandonnée par beaucoup d'entre eux, et fut réduite à deux mille cinq cents hommes. Les armes ne pouvaient faire feu; le pain qu'on avait pris deux jours avant pour une semaine se trouvait déjà consommé par les hommes ou avarié par la pluie; le découragement était à son comble. Toutefois le général Puthod ne perdit point l'espérance, et ordonna de marcher en avant.

» Le 28 au matin, les restes de la division qui, seule, avait pendant quatre heures, le 23, au Wolsberg, soutenu l'effort de quarante mille ennemis, réduite de quatre cinquièmes, s'enfonça sur une colonne dans les gorges qui bordent le Bober. Elle marchait dans cet état déplorable depuis cinq heures du matin, et à quatre heures du soir elle avait à peine fait six lieues, quand quelques chasseurs à cheval, qui éclairaient notre marche, annoncèrent que la cavalerie russe nous attendait au sortir du défilé. Bientôt nous la vîmes s'ébranler pour charger notre tête de colonne, formée du cent trente-quatrième régiment, réduit à quatre cents hommes, dont les fusils étaient hors d'état de partir. Fort heureusement l'ennemi hé-

sita, ne connaissant point notre faiblesse, et nous donna le temps de mettre quatre pièces en batterie, qui l'obligèrent à quitter le champ de bataille. Mais, sans le savoir, il atteignit son but : en nous arrêtant deux heures, il nous empêcha d'arriver le même soir où notre armée nous attendait.

» Le général Puthod, croyant avoir atteint son but, fit occuper le village de Zopten, situé à trois quarts de lieue des hauteurs de Plagwitz, et attendit dans cette position les hommes restés en arrière, en faisant partir deux officiers qui se dévouèrent pour porter des nouvelles de la division au maréchal; et, dans l'espoir de faire pressentir à l'armée française que nous étions près d'elle, il fit tirer dix coups de canon dès que la nuit fut close. Quelque temps après nous entendîmes une forte détonnation. Nos soldats applaudirent avec enthousiasme, croyant qu'on répondait à notre signal. L'armée faisait sauter ses caissons et nous abandonnait !...

» Le temps était devenu plus doux. L'espoir de battre l'ennemi le lendemain s'il osait leur disputer le passage, rendit même la gaieté à nos soldats : quelques heures suffirent pour faire oublier plusieurs jours de fatigue. Ce fut surtout parmi les braves du cent trente-quatrième régiment (ci-devant garde de Paris), qu'une heureuse hilarité se fit remarquer. Ils

faisaient sécher leurs habits et nettoyaient leurs armes en chantant.

» Le 29 au matin, la division, forte de deux mille hommes, se mit en marche par un temps superbe, pleine d'audace et d'espérance, chassant devant elle une nuée de cosaques qui voulaient lui barrer la route, et arriva sur les hauteurs de Plagwitz, en avant de Lœwemberg, à huit heures du matin. Notre armée n'y était plus. Le Bober inondait encore toute la prairie; mais nous connaissions les ponts de Lœwemberg : la division y avait battu l'ennemi le 21. Nous croyions toucher au port. Vingt chasseurs s'élançèrent dans l'eau pour aller reconnaître le passage. Chaque soldat placé sur la hauteur les suivait de l'œil. Ils avancèrent de deux cents toises; les chevaux n'avaient de l'eau que jusqu'au poitrail. « Nous passerons, s'écrie » toute la division : vive l'empereur !... » — « Vous » ne passerez pas : les ponts sont rompus ! » Qu'on juge de l'effet que produisit cette affreuse découverte.

» Incapable de découragement, le général Puthod envoya l'un de ses aides de camp, le capitaine Péry, à Lœwemberg, où se trouvait une brigade westphalienne. Il vit les officiers du génie, qui lui promirent que, si le général Puthod tenait deux heures dans sa position, le pont serait rétabli, et revint près du général, qui donna sa parole d'honneur de tenir quatre

heures. A neuf heures du matin la division prit position sur la hauteur de Plagwitz, adossée au Bober. Le général, résolu de se défendre jusqu'à la mort, fit les dispositions propres à retarder la catastrophe qui devenait inévitable si le pont n'était promptement rétabli. Déjà les tirailleurs sont aux prises. L'ennemi nous enveloppe de toute part. Notre artillerie répond à la sienne. Le feu est engagé sur toute la ligne. Du côté de l'ennemi est le nombre et la perspective du butin; du nôtre, le désespoir et la rage.... Le combat continua jusqu'à deux heures avec le même acharnement. Le général Langeron, commandant le corps ennemi (1), fit sommer Puthod de se rendre. Celui-ci répondit en faisant tirer sur le porteur de cette proposition. Le combat recommença. L'ennemi venait de recevoir du renfort; ses feux étaient plus rappro-

(1) « Général, dit le comte Langeron au général Puthod qu'on » lui amenait prisonnier, quand on s'est comporté comme vous, » on a droit à la reconnaissance de ses concitoyens et à l'admiration de ceux qui vous ont vaincu; mais vous avez eu tort de » refuser de vous rendre, vous auriez conservé vos bagages. » — « Et l'honneur, répliqua Puthod, se serait trouvé dans un porteur » manteau!... » Le général russe se tut, et continua de donner des preuves du plus touchant intérêt au guerrier malheureux. Le frère du roi de Prusse et Blucher même vinrent lui offrir des secours que refusa la fierté française.

chés et plus nourris ; les nôtres continuaient dans une progression contraire. Déjà le commandant d'artillerie, Bonafos de Latour, était obligé de compter les coups faute de munitions. Cependant deux mille malheureux luttèrent depuis quatre heures, sans espoir d'être secourus, contre une armée entière. Voyant la résistance opiniâtre de Puthod, l'ennemi avait abandonné la poursuite de notre armée, qui se retirait sur Buntzlau, et s'était concentré sur les hauteurs en avant de Lœwemberg. Les eaux du Bober, loin de diminuer, croissaient avec une rapidité effrayante, et les ponts qu'on essaya de jeter furent emportés par le courant. Dès lors plus de moyens d'échapper. *Mourons en Français!* dit Puthod. Au même instant notre droite est enfoncée. Les débris du 146^e. de ligne, qui la composaient, reculent devant les masses ennemies. Le général s'élance au milieu des fuyards ; il place son chapeau au bout de son épée, fait battre la charge par ses tambours, et crie : *En avant!* Mais les soldats et les tambours reculent et se précipitent dans le Bober. Puthod fait un nouvel effort à la tête de ses officiers d'état major et de son escorte. Il s'élance sur la colonne ennemie, et, chose inouïe ! cinquante cavaliers font mettre bas les armes à un bataillon de six cents hommes, formant tête de colonne d'un corps de plus de dix mille. Mais ce suc-

cès ne pouvait qu'être éphémère. Bientôt notre gauche est enfoncée ; nous sommes foudroyés de toute part, et notre feu s'éteint faute de munitions. Ce n'est plus un combat alors, c'est la plus horrible boucherie : les blessés sont égorgés sur le sol où ils viennent de tomber en braves ; un quart de la malheureuse division demeure sur le champ de bataille ; le reste se précipite dans le Bober, où les vainqueurs le poursuivent à coups de fusil. La plupart des officiers de tous grades périrent dans les flots ou sur le champ de bataille. Le brave général Puthod, qui avait cherché vingt fois la mort, fut fait prisonnier, dépouillé de ses décorations, privé de ses armes, et conduit de Langeron à Blucher, qui, malgré sa haine pour les Français, ne put s'empêcher d'admirer l'héroïque résistance du général Puthod, et donna des marques d'estime au guerrier trahi par la fortune. »

Voici ce qu'on dit de cette affaire dans un ouvrage qu'on ne peut suspecter d'avoir voulu flatter les Français ; il est intitulé : *Tableau de la Campagne d'automne de 1813 en Allemagne, par un officier russe* :

« Dans la journée du 14 (26 août), le général Puthod avait été détaché avec sa division pour se porter, par Schoenau et Jauer, sur les derrières des alliés. Ayant appris la perte de la bataille, il se replia sur

Hirschberg, où il tenta, mais en vain, de passer le Bober. Le pont avait été rompu, et il se trouva forcé de longer la rive droite de la rivière pour tâcher de découvrir un passage plus bas. Le 17 (29 août), il arriva vis-à-vis de Lœvemberg, où il fit des tentatives infructueuses pour rétablir le pont. Ce retard donna le temps au corps de Langeron d'arriver sur lui. Puthod, se voyant menacé d'une attaque qu'il n'était pas en état de soutenir, voulut se tirer d'affaire, soit en perçant sur Buntzlau, soit en retournant sur ses pas vers Hirschberg; mais il n'était plus temps : le général Rudzewitz se trouvait déjà maître de la route de Buntzlau, et la cavalerie du général Korff, soutenue de l'infanterie du prince Czerbatof, s'établissait sur celle de Zobten, sa dernière issue. Puthod, se voyant cerné, prit position sur la hauteur de Plagwitz. Dans cette situation désespérée, les Français ne songent plus qu'à vendre chèrement leur vie, et opposent en effet la plus vigoureuse résistance aux efforts réunis du prince Czerbatof et de Rudzewitz. Enfin, accablés par le nombre, ils sont rompus et précipités dans le Bober. Le général Puthod, cent officiers et trois mille hommes furent pris avec deux aigles, douze pièces de canon et leurs caissons. Tout ce qui ne fut pas fait prisonnier se noya. Malgré la catastrophe de la division française, l'on ne peut refuser des éloges

à la bravoure de son chef. Combien de généraux, à sa place, auraient cru devoir capituler sans combattre ! Puthod préféra succomber avec honneur. »

On reconnaît aisément l'exactitude de ces détails, au nombre d'hommes près composant la division. L'auteur, fait prisonnier dans cette malheureuse circonstance, continue sa narration.

« Les débris de la division Puthod et les prisonniers faits le 26 à la bataille de la Katzbach, se montant à plus de douze mille hommes, furent conduits sur les derrières de l'armée. A leur arrivée à Jauer, le gouverneur fit dépouiller tous les prisonniers, indistinctement, de leurs capotes, bonnets et souliers. Les paysans de la Silésie, touchés du malheureux état de ceux qu'ils avaient vu naguère vainqueurs et généreux, se cotisèrent malgré les autorités prussiennes, pour offrir quelques pauvres habits à nos soldats, la plupart réduits à un état absolu de nudité. Il fut bientôt décidé qu'on nous conduirait dans le fond de la Russie; mais, comme si la perte de la liberté, les privations de tout genre et l'âpreté du climat ne suffisaient pas pour détruire de malheureux soldats, on nous fit passer l'automne en cantonnement dans la Silésie, afin de ne nous mettre en route qu'en hiver. Ah! sachons-en gré au gouvernement prussien : ce n'est point sa faute si quelques-uns de nos camarades

sont allés mourir sous les glaces du pôle; il a tout fait pour les enterrer chez lui. »

NOTE CINQUIÈME, PAGE 44.

Dis aux contemporains, dis aux races futures,
 Les éternels affronts, les mortelles injures
 Dont le sort accabla nos guerriers dans les fers,
 Dévoile enfin *la Prusse* aux yeux de l'univers,
 Ou plutôt, sous son nom, des monstres dont la rage
 Emprunta le poison pour frapper le courage,
 Et qui, cherchant encor des tourmens plus affreux,
 Par la main des bourreaux insultaient à nos preux.

A Namsleau, petite ville de la Haute-Silésie, deux mille quatre cents prisonniers français, dans le plus affreux dénûment, arrivèrent au mois de septembre 1813. Entassés dans des églises et des couvens malsains, privés des alimens les plus nécessaires à la vie, ces victimes furent bientôt atteintes d'une maladie contagieuse qui en enlevait jusqu'à cinquante dans un jour. Il est naturel de penser que les autorités locales prirent des mesures pour arrêter le fléau : ce fut tout le contraire. Le froid commençait à se faire sentir; on couvrait les vivans des haillons empestés de leurs camarades morts!... Le général Puthod, détenu dans la même ville, fit des plaintes au *landrate* (sous-préfet) sur le peu de soins qu'on donnait à nos infortunés soldats; il se plaignit de l'infamie qu'il y avait à

faire cuire leurs pommes-de-terre dans une chaudière de cuivre dont le fond était couvert d'un pouce de vert-de-gris; que le poison était évident. Le monstre répondit froidement : *Notre but étant de détruire les Français, que ce soit sur le champ de bataille ou AUTREMENT, tous les moyens sont bons, puisqu'ils mènent à la même fin.*

Après la prise de Wittemberg par les Prussiens, le major baron de Lohausen, Hollandais d'origine, chef d'état major du général Lapoipe, ayant repoussé courageusement les infâmes propositions que lui fit l'ennemi de livrer la place, fut traité de la manière la plus outrageante. Conduit avec ses malheureux frères d'armes de Wittemberg à Dessau, on le fit traverser la ville accompagné de deux hommes mal vêtus qui le menaient avec une dureté sans exemple. L'infortuné major, se voyant accompagné d'une foule immense d'habitans qui tantôt semblaient le plaindre et tantôt l'accablaient d'injures, ne pouvait s'expliquer cette bizarrerie affligeante. Qu'on juge de son étonnement quand il apprit qu'un officier toujours fidèle à l'honneur avait été *conduit par les valets du bourreau.*

NOTE SIXIÈME, PAGE 44.

Ils y périront tous.... Mais de ces tristes bords
 Au moins vont-ils en paix descendre chez les morts?

Non.... O rage inouïe! O race criminelle!
 Le mourant va creuser sa demeure éternelle....
 Ah! ma main se refuse à tracer tant d'horreurs.

Dans la crainte de mettre la contagion dans la ville de Namsleau (Haute-Silésie), on poussa la barbarie jusqu'à conduire les prisonniers français qui en étaient atteints dans une plaine marécageuse, où ils bivouaquèrent sans feu et sans paille. Chaque jour ils mouraient par centaines; et l'on a vu ceux qui conservaient encore quelques forces, creuser eux-mêmes la terre qui devait les recouvrir le lendemain. En moins d'un mois plus de deux mille périrent de cette manière; et vers les premiers jours de décembre, le reste, dans un délabrement trop pénible à décrire, partit pour la Russie.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 45.

Le sage Paulowski, près du feu qui pétille,
 Racontait longuement à sa jeune famille
 Du grand Kociusko les immortels travaux.

Les Polonais portent à Kosciusko un souvenir qui tient de l'idolâtrie. Comme les travaux de ce défenseur de la liberté sont peu connus en France, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur en donnant une rapide analyse.

Kosciusko (Thadé), fils d'une famille noble, mais

pauvre , fut élevé à l'école des cadets à Varsovie. Il fut un des quatre élèves que l'établissement fait voyager à ses frais , vint terminer ses études en France , et obtint une compagnie à son retour en Pologne ; passa en Amérique , fit la guerre de l'indépendance ; obtint le grade d'aide de camp de Washington , l'amitié de La Fayette , et l'estime de Franklin ; revint dans sa patrie , fut un des dix-sept officiers qui donnèrent leur démission quand Stanislas traita la seconde fois avec la Russie , ennemie acharnée des libertés de la Pologne. — Il fut contraint de s'exiler , vint en Saxe , où il reçut le titre de *citoyen français* , que lui décerna l'assemblée législative. Appelé par ses talens et son patriotisme à la gloire de commander ses compatriotes en 1794 , il s'empara de Cracovie le 24 mars , y fut nommé chef suprême de l'insurrection avec des pouvoirs sans bornes dont jamais il ne méusa. Dix jours après , avec une armée de quatre mille hommes , il battit douze mille Russes dans la plaine de Wlaclavec , prit trois mille hommes et douze pièces de canon. Une batterie fut enlevée par des paysans armés de faux et de piques. Le 5 mai , apprenant l'insurrection de Varsovie , il se porta sur cette ville et chassa l'ennemi de tout ce palatinat. Fort alors de quinze mille hommes , il détacha des corps en Wolhinie , et organisa le gouvernement de Varsovie ; cou-

rut avec treize mille hommes attaquer le roi de Prusse qui en avait quarante mille ; perdit la bataille , mais se retira avec ordre sans désespérer du salut de la patrie , et prit position dans le camp retranché de Varsovie. Le roi de Prusse , renforcé par les Russes , vint l'y investir , employa , comme de coutume , la ruse et la force , menaça les habitans d'une ruine totale , offrit des honneurs et des grades aux officiers qui trahiraient leurs devoirs : tous restèrent fidèles. Après trois mois de siège , les coalisés se retirèrent dans la grande Pologne , où venait d'éclater une nouvelle insurrection. Kosciusko y fit passer des renforts ; mais , sachant que le général Forsen allait rejoindre Suvarow avec sa division , l'infatigable Kociusko résolut de leur livrer bataille séparément. Quoique les Russes fussent trois fois plus nombreux , la victoire fut disputée avec un acharnement digne des enfans de la liberté. Kosciusco , à la tête de ses faibles bataillons , culbuta deux fois l'ennemi ; mais , après des prodiges de valeur , il tomba percé de coups et sans connaissance au pouvoir d'un vainqueur irrité. Il fut traîné dans les cachots de Saint-Pétersbourg , où sans doute il serait mort sans l'avènement de Paul I^{er}. au trône des czars. Rendu à la liberté , mais n'ayant plus de patrie , il repassa en Amérique et revint en France en 1797 , où les brillans succès de l'ar-

mée d'Italie lui faisaient espérer la délivrance de la Pologne. Il y fut reçu d'une manière distinguée, et reçut de ses compatriotes le sabre de Jean Sobieski, trouvé dans l'église de Notre-Dame de Lorrette. Mais, voyant s'évanouir ses plus chères espérances, après avoir écrit une lettre énergique à ses compatriotes, où l'on remarque ces mots : « Nous sommes sous l'é- » gide d'un homme qui dompte les difficultés par des » miracles ; et celui de la résurrection de la Pologne » est trop glorieux, pour que l'éternel arbitre des » destinées ne le lui ait pas préparé ; » il se retira dans une modeste campagne aux environs de Paris, et vécut en philosophie à côté de la plus brillante cour du monde qui lui était ouverte. Il mourut en Suisse, en 1817, pleuré de tous les Polonais, regretté des patriotes de tous les pays, et des pauvres, dont il aimait tant à soulager l'infortune (1).

Plus généreux ou plus adroit que tant d'autres souverains, l'empereur de Russie vient de lui faire ériger un monument dans la ville de Janw. Il est digne du sujet par la simplicité de son style et par son inscription, que voici :

AU HÉROS POLONAIS,
L'AMI, LE DÉFENSEUR DE LA LIBERTÉ,
A L'IMMORTEL KOSCIUSKO.

(1) Son cheval s'arrêtait de lui-même quand il voyait un pauvre.

NOTE HUITIÈME, PAGE 46.

Quand l'un des Polonais, surveillant de la nuit,
 Aux portes du château prudente sentinelle,
 Accourt, et, tout entier à sa frayeur mortelle,
 Annonce que le ciel, humide et ténébreux,
 Des noirs confins du nord, tout à coup radieux,
 Répand sur la forêt des torrens de lumière.

L'aurore boréale, dit M. Biot (savant aussi distingué par la somme de ses connaissances que par un zèle infatigable pour la science), est un météore lumineux qui paraît accidentellement la nuit dans le nord du ciel, tantôt comme une couleur vague et répandue près de l'horizon, et semblable à l'aurore; d'autres fois sous la forme d'une nuée sombre d'où partent des fusées phosphoriques qui parcourent et illuminent en un moment toute l'atmosphère. Un phénomène si remarquable ne pouvait manquer de fournir aux savans comme aux ignorans un ample sujet de conjectures : aussi en a-t-on formé de toute espèce pour l'expliquer; et comme l'époque de son apparition n'a rien de réglé, surtout dans nos contrées éloignées du pôle, qu'il se passe même quelquefois de longues suites d'années sans qu'il se montre, du moins avec assez d'éclat pour attirer l'attention générale, il est arrivé que les idées qu'on s'en est faites ont successivement l'empreinte des préjugés po-

pulaires ou scientifiques qui dominaient aux époques où elles ont pris naissance. Ainsi, parmi les anciens, où tout ce qui était peuple était grossièrement superstitieux, et chez lesquels, sous ce rapport, les plus grands personnages étaient souvent peuple, ces feux volans, observés dans le Nord, étaient des armées qui combattaient, et dont l'apparition présageait des événemens funestes, etc., etc.

Nous ne suivrons pas notre savant académicien dans ses judicieuses observations, tendantes à découvrir les causes du phénomène; nous nous bornerons à donner, d'après lui, la description d'une aurore boréale qu'il observa lui-même, le 27 août 1817, aux îles Shetland.

« On vit d'abord dans le nord-est quelques jets déliés de lumière qui s'élevaient sur l'horizon à une petite hauteur. Ayant brillé ainsi pendant quelque temps, ils s'éteignirent; mais une heure et demie après ils reparurent dans la même partie du ciel; et cette fois ils étaient beaucoup plus forts, plus brillans, plus étendus. Bientôt ils commencèrent à former au-dessus de l'horizon un arc régulier comme un arc-en-ciel. Le contour n'en était pas complet d'abord, mais peu à peu son amplitude s'accrut; et, après quelques instans, je vis venir de l'ouest l'autre moitié, qui se forma, s'éleva en un moment, accompagnée d'une

multitude de jets de lumière qui accouraient de tous les points de l'horizon du nord. Alors le sommet de la courbure s'éleva jusqu'au zénith. Cet arc fut d'abord flottant et indécis comme si la matière qui le composait n'avait pas encore pris un arrangement stable ; mais bientôt toute son agitation se calma , et alors il se maintint dans toute sa beauté pendant plus d'une heure , ayant seulement un mouvement de progression presque insensible vers le sud-est , où semblait que le portât le léger souffle de vent de nord-ouest qu'on sentait alors. J'eus ainsi tout le temps de le contempler et d'observer sa situation avec le cercle qui servait à mes observations astronomiques. Je trouvai qu'il embrassait sur l'horizon une étendue de cent vingt-huit degrés quarante minutes , et que son centre était placé exactement sous la direction de l'aiguille aimantée. Toute l'étendue du ciel que ce grand arc limitait du côté du nord-ouest était incessamment traversée dans toutes les directions par des jets lumineux dont les formes , les mouvemens , les couleurs et les durées diverses n'occupaient pas moins mon esprit que mes regards. Le plus souvent chacun de ces jets , lorsqu'il commençait à paraître , n'était qu'un simple trait de lumière blanchâtre ; sa grandeur , son éclat s'accroissaient avec rapidité en offrant quelquefois des variations singulières de direction et de cour-

bure. Quand il avait atteint son entier développement, il se rétrécissait en un filet mince et rectiligne dont la lumière, en général extrêmement vive et brillante, offrait une teinte de rouge bien marquée. Après ce terme il s'affaiblissait peu à peu, et finissait par s'éteindre souvent à la même place précise où avait commencé son apparition. Cette permanence d'un grand nombre de jets chacun dans un même lieu apparent, tandis que leur éclat éprouve une infinité de nuances, semble prouver que la lumière dont ils brillent n'est pas réfléchie, mais directe, et qu'elle se développe au lieu même où on la voit; aussi n'ai-je pu y découvrir la moindre trace de polarisation. Tous ces feux et l'arc même qui les embrassait dans son contour occupaient une région plus élevée que les nuages, car ceux-ci les cachaient par intervalle; et, soit que ce fût une illusion, soit que la chose fût réelle, les contours de ces nuages en paraissaient illuminés. La lune, alors très-élevée sur l'horizon, éclairait aussi cette scène imposante, et le calme de sa lumière argentée formait le plus doux contraste avec les vives agitations de ces gerbes brillantes dont le météore inondait les airs. »

Quelque habitués que soient les peuples du Nord à l'apparition de ce phénomène, on ne doit point s'étonner des effets qu'il produit sur leur ignorante ima-

gination, puisque, depuis Aristote, qui, je crois, en parle le premier, jusqu'à ce jour, où les sciences physiques ont fait tant de progrès, on n'est point encore d'accord sur les causes qui le produisent.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 49.

Paulowna, qu'embellit une pitié touchante,
Offre le doux *cachat* à la troupe souffrante.

Le *cachat* est une espèce de gruau que les Polonais aiment beaucoup, et dont ils font un grand usage; ils l'emploient de plusieurs manières pour leur nourriture habituelle, mais il est plus propre à faire un excellent potage que toute autre chose. C'est ainsi qu'on nous en offrit dans toute la Pologne. On pardonnera facilement à l'auteur d'avoir osé mettre dans un vers français un mot étranger et dur, quand on saura que c'est en partie avec cette substance que les Polonais prolongèrent l'existence de tant de nos frères d'armes, et sauvèrent la vie à quelques-uns.

Que ceux qui ne connaissent point la Pologne n'aillent cependant pas croire qu'on n'y vit que de *cachat*. On y fait aussi du pain; en voici la preuve :

Dans les premiers jours de janvier 1814, à Varsovie, vis-à-vis la place de Saxe, je vis arriver un nouveau convoi de prisonniers qu'on dirigeait vers la

Russie. Ces malheureux , à qui on n'avait fait aucune distribution depuis trois jours , exténués de fatigue et de mauvais traitemens , les membres en partie nus ou recouverts des haillons de la misère , les pieds enveloppés de chiffons pour se préserver d'un froid de vingt à vingt-cinq degrés ; ces malheureux , dis-je , jetaient des regards avides sur une table couverte de petits pains appartenant à une pauvre femme dont c'était peut-être toute la fortune , quand celle-ci , par un mouvement d'humanité qui ne calcule plus , prend sa table par un bout , la lève , renverse tous ses pains au milieu de la troupe affamée , et se sauve , comme si elle eût craint qu'on ne fût venu lui ravir le prix d'une belle action en lui donnant le montant de sa provision.

NOTE DIXIÈME, PAGE 49.

Le jeune Sénarmont, son cher compagnon d'armes.

Lorsqu'il composa *les Souvenirs*, l'auteur n'eut point en vue le général d'artillerie Sénarmont, mort glorieusement en Espagne ; mais le capitaine Normantsé, dont il prit l'anagramme, et composa le nom de Sénarmont. Ce changement lui plut par deux motifs : Sénarmont fut le nom d'un général distingué, et renferme celui d'un jeune et brave capitaine mort

avec autant de bravoure en mars 1814, dans les bois de la Pologne russe.

L'auteur se rappelle avec un tendre intérêt l'amitié qui l'unissait au brave Normantsé. Séparés depuis plus de deux ans, l'un étant resté dans la Nord-Hollande, l'autre ayant combattu en Espagne, ce fut sur les bords de la Vistule, en janvier 1814, qu'ils se retrouvèrent, tous deux prisonniers de guerre et malheureux. Si l'infortune réunit les hommes, même d'humeurs et de goûts différens, on se peindra facilement tout ce que cette douloureuse situation dut faire naître de plaisirs dans l'âme de deux Français conservant les mêmes regrets et formant les mêmes vœux. Pendant dix jours qu'ils eurent le bonheur de rester ensemble, oubliant leurs maux pour ne songer qu'à ceux de la patrie, ce fut dans une de ces promenades si douces pour le cœur qui a besoin de s'épancher, que Normantsé raconta à son ami les faits contenus dans les troisième et quatrième *Souvenirs*. Mais ce bonheur fut de courte durée : le convoi auquel Normantsé appartenait eut l'ordre de continuer sa route pour la Russie. Désespéré de ce nouveau malheur, après avoir tenté deux fois de s'échapper pour retourner en France, il résolut, malgré les obstacles qui semblaient s'accumuler alors, de faire un dernier effort pour retourner au sein des forêts, où le comte

P..... lui avait accordé l'hospitalité, où son fils lui avait donné des preuves de la plus vive amitié, où sa fille.... « Au nom de Paulowna, dit l'auteur des Souvenirs, son œil étincela d'amour et d'audace; son parti fut irrévocablement pris; il m'embrassa et me dit un éternel adieu. Ce ne fut qu'en 1816, apprenant la fin de ses malheurs par un officier polonais qui servait alors dans l'armée autrichienne, que je traçai le plan de mes Souvenirs, dans lesquels ce brave et malheureux guerrier devait occuper la première place sous le nom de Sénarmont. »

Nous avons cru devoir entrer dans ces détails pour montrer le but de l'ouvrage et la véracité des faits.

NOTE ONZIÈME, PAGE 50.

Bientôt à flots pourprés coule un vin généreux,
Vin qu'a produit la terre où naquirent ces peux.

Les Polonais aiment beaucoup les vins de France; il leur semble que le fruit d'un sol ami doit être meilleur. Les Prussiens, au contraire, en 1813, en haine de tout ce qui leur venait de nous, s'abstinrent de boire de nos vins en disant *qu'il leur faisait mal à la gorge.*

Nous sommes loin de blâmer cet excès de patriotisme, quelque ridicule qu'il paraisse; nous regret-

tons même que l'amour de la patrie soit assez faible dans le plus riche pays de l'Europe, où l'on peut se passer de tout ce qui vient de nos voisins, pour nous faire préférer souvent ce qui vient de l'étranger aux riches productions de notre sol et de notre industrie.

Espérons que bientôt, éclairé sur ses véritables intérêts, le Français n'admettra plus sur sa table que des vins de son pays, qu'il ne s'habillera plus qu'à la française, et qu'avec des étoffes fabriquées en France.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 50.

O Muse! entends le cri de mon âme attendrie;
De ton souffle divin soutiens ma voix flétrie,
Force le temps jaloux de garder à jamais
Et les noms que je cite et les noms que je tais.

Pendant sa captivité, comme un tendre souvenir, l'auteur avait pris des notes sur les familles polonaises qui ont rendu le plus de services aux prisonniers français. Elles étaient nombreuses, et nous seraient de la plus grande utilité aujourd'hui : pourquoi faut-il qu'il ait eu le malheur de les perdre (1)! Mais il est

(1) Dans le trajet de Varsovie à Paris il perdit son portefeuille, dans lequel se trouvaient plusieurs lettres dont on l'avait chargé en Pologne. Par cette fatalité il eut la douleur de ne pouvoir re-

des faits et des noms dont la mémoire ne s'efface jamais : *Schimanoski*, *Morski*, *Alexandrowitz*; *Potoski*, *Kotkivitz*, *Ostroski*, *Kützki*, l'abbé *Devrelle*, *Sponville*, vous avez une grande part à ses souvenirs; mais c'est surtout pour madame *la castellane de Polanieska* et sa chère famille qu'il conserve la plus touchante reconnaissance; il n'oubliera jamais que, malade deux mois entiers chez cette vénérable Polonaise (1), il y fut traité comme son propre fils; tendres soins, argent, nourriture, vêtemens, il n'est pas jusqu'au médecin de la maison qui ne fût mis à sa disposition. Il se rappelle même avec un nouveau plaisir quelques vers que, pendant sa convalescence, il adressa à sa noble bienfaitrice. Comme ils font honneur à la bienfaisance qui les inspira, et que ce sont les premiers vers de l'auteur des *Souvenirs*, nous allons les transcrire.

mettre lui-même ces précieuses commissions dont il s'était chargé avec tant de plaisir; il ignore même si le hasard qui les lui fit perdre les fit arriver à leurs adresses.

(1) Madame de Polanieska, âgée de quatre-vingts ans, sans enfans, entourée d'une famille nombreuse de neveux et de nièces, est d'un commerce aussi agréable que si elle était au printemps de sa vie, et sa physionomie toujours riante écarte d'auprès d'elle tout ce que l'âge pourrait avoir d'austère.

A MADAME LA CASTELLANE DE POLANIESKA.

Je dormais cette nuit, et le dieu des mensonges
 A mes sens agités offrait les plus doux songes.
 Je rêvais qu'un docteur, docteur bien patenté,
 Avait en un instant rétabli ma santé ;
 Je rêvais que j'étais.... peignez-vous mon délire,
 A table à vos côtés, où le plaisir m'attire,
 Et que je récitais à vos braves neveux
 Des vers insuffisans pour vous peindre mes vœux.
 Je chantais de vos soins la tendre bienfaisance,
 Et vos rares vertus, et ma convalescence,
 Car le cœur, pénétré des plus nobles bienfaits,
 En songe même encor en ressent les effets.
 Je jouissais, enfin, d'un bonheur sans mélange,
 Je lisais de beaux vers faits à votre louange,
 Quand un maudit valet, frappant au contre-vent,
 M'éveilla, sans respect pour ce rêve charmant.....
 Tout disparut alors dans un morne silence,
 Excepté vos bienfaits et ma reconnaissance.

Quelques jours après, cette femme vénérable fai-
 sait à l'auteur une comparaison sur son âge et le sien ;
 il y répondit par le quatrain suivant :

Vos beaux jours sont comptés
 Par votre bienfaisance ;
 Les miens par vos bontés
 Et ma reconnaissance.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 51.

Sexe fait pour l'amour et la tendre amitié,
De la reconnaissance acceptez les hommages.

.....
Mon cœur n'oubliera point qu'en ces temps de douleurs
Vous répandiez sur nous des bienfaits et des pleurs.

Si, pendant la lutte de trente ans que nous eûmes à soutenir contre toute l'Europe, les Polonais nous restèrent fidèles; lorsque les débris de nos armées furent impitoyablement trainés vers le pôle septentrional du monde, les Polonaises prouvèrent qu'elles avaient plus que partagé les sentimens de leur nation pour nous. Outre les traits d'humanité, si naturels aux cœurs dont la bonté est le plus bel apanage, elles furent souvent pour nous ce qu'étaient les femmes de Sparte et de Rome, réchauffant le courage et l'espérance des défenseurs de la liberté après une défaite. La mort du brave Poniatowski pouvait seule ébranler leur courage. Elles prirent toutes le deuil, refusèrent de la part des vainqueurs les bals, les fêtes, et ne voulurent recevoir chez elles que des prisonniers français et des Polonais. O généreuse Pologne, pourquoi faut-il que nous soyons séparés de vous!... Lorsque la nouvelle de la prise de Paris nous parvint, j'ai entendu l'une d'elles s'écrier avec l'ac-

cent du désespoir et de l'indignation : « *Quoi ! les
 » Russes à Paris... les Français sont déshonorés !* »
 Mais, s'apercevant que des larmes de sang ruisselaient
 sur nos joues décolorées, « *Calmez-vous, braves amis ;
 » ce n'est point vous que nous accusons.... vous avez
 » fait votre devoir.... toute l'armée a fait de même....
 » Mais ce peuple, autrefois si jaloux de son indé-
 » pendance, qu'est-il devenu ?* »

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 51.

Il m'en souvient encor... L'aiguille et le fuseau
 Sous vos doigts délicats préparaient le réseau
 Et le simple tissu qui, dans ce temps funeste,
 Formaient du prisonnier le vêtement modeste.

Pendant les hivers de 1812 et 1813, les dames de
 Varsovie employèrent un temps autrefois consacré
 aux plaisirs, à tricoter et à coudre des bonnets, des
 bas et des chemises qu'elles faisaient distribuer aux
 prisonniers à leur passage à Varsovie.

NOTE QUINZIÈME, PAGE 51.

Bravant pour nous sauver et l'horreur des prisons
 Et d'un air infecté les dangereux poisons,
 Vous osiez à la mort disputer sa victime,
 Et la mort respectait ce dévouement sublime.

Le 8 janvier 1814, quatre à cinq cents prisonniers,
 dans l'état de dénûment le plus affreux qu'on puisse

jamais imaginer, n'ayant reçu aucune distribution depuis trois jours, et la barbarie du Kalmouck ayant empêché les bons paysans de leur donner du pain, ces cinq cents martyrs, dis-je, entrèrent dans Varsovie à une heure du matin. Non-seulement, pour que le froid en frappât davantage, mais sans doute pour que les habitans, ignorant leur arrivée, ne pussent venir à leur secours que lorsqu'ils n'existeraient plus, on les jeta, sans feu, sans paille et sans vivres, dans un couvent inhabité du faubourg dit de Cracovic. Cependant les cris de ces infortunés décélérent bientôt leur retraite. La nouvelle s'en répand dans la ville; les femmes de toutes les classes s'empressent de préparer du café, du bouillon, du vin et des vêtemens. A sept heures du matin les portes de la prison s'ouvrent. Quel effrayant tableau!... Elles entrent. Un mouvement de crainte et d'horreur les saisit. Abandonneront-elles leurs généreux desseins? L'humanité l'emporte; l'espoir de conserver la vie à quelques malheureux fait taire l'âme effrayée à l'aspect de la mort. A l'instant, avec un courage inouï, elles traversent ces infectes et noirs corridors où sont étendus les cadavres de plus de cent de nos frères, et vont porter des secours auxquels plusieurs d'entre nous doivent la vie.

NOTE SEIZIÈME, PAGE 52.

Dis-leur que dans ces temps
 Il fut de vrais héros hospitaliers et braves,
 Libres, mais de l'honneur aveuglément esclaves,

 Dont l'amitié pour nous ne s'altéra jamais,
 Que ces héros enfin étaient les Polonais.

Non-seulement la noblesse polonaise nous donna des preuves constantes d'amitié et de dévouement, mais les paysans montrèrent aussi le même penchant pour nous. La réponse suivante le prouve. Le comte Th..... disait un jour à l'un d'eux : « Pourquoi » aimez-vous tant les Français? leur amitié vous fut aussi funeste que la haine des Russes. » — « *C'est* » *égal*, répartit le paysan, *j'oublie avec plaisir le* » *mal qu'ils m'ont fait pour ne songer qu'au bien* » *qu'ils ont voulu nous faire.* » Tu nous jugeais bien, généreux Polonais! Nos intentions étaient pures : la révolution française devait bannir à jamais l'esclavage de l'Europe et rendre la liberté à tous les peuples.

FIN DES NOTES DU DEUXIÈME SOUVENIR.

MES SOUVENIRS.

TROISIÈME SOUVENIR.

JE me promis en vain , lorsque j'eus l'imprudence
D'abandonner ma lyre à son indépendance ,
Oubliant du destin les éternels arrêts ,
De borner mes travaux à chanter les forêts :
Promesse téméraire ! illusion trop vaine !
L'onde n'évite point la pente qui l'entraîne.
Et désormais l'amour, la gloire et la douleur
Serviront dans mes vers de cortége au malheur.

A peine un jour douteux s'étendait sur la plaine,
Que la troupe a repris sa douloureuse chaîne.
Elle part... Que ne puis-je , avec l'appui des dieux,
La ramener aux champs où dorment ses aïeux !
Mais nos vœux sont déçus ; le vieux guerrier succombe ,
Et le jeune vélite est déjà dans la tombe ;
L'un sur les bords du Don reçoit le dernier coup,
L'autre a mêlé sa cendre aux cendres de Moscou ⁽¹⁾ ;

Ceux-là, dont l'âme ardente est fortement trempée,
 Bravant de leurs bourreaux l'impitoyable épée,
 Meurent en combattant... et d'un front pâle et froid
 Glacent l'assassin même et d'horreur et d'effroi.
 Avec moins de courage abandonnant la vie,
 Ceux-ci qu'un doux espoir, illusion chérie,
 Guide par la pensée aux bords délicieux
 Où s'unit l'humble Saône au Rhône audacieux,
 Implorent vainement, étendus sur la neige,
 Des secours généreux d'une main sacrilège ;
 Ils sont abandonnés, et ces nobles martyrs
 Cherchent encor la France à leurs derniers soupirs⁽¹⁾
 Tel un tendre arbrisseau, transplanté sur les rives
 Où l'hiver du Volga tient les ondes captives :
 En vain au doux printemps il promettait des fleurs ;
 Le soleil est sans force et l'aurore est sans pleurs ;
 Sa tige languit, tombe, et sa feuille flétrie
 S'incline et cherche encor le sol de sa patrie :
 Tels périssent nos preux dans ces vastes forêts.
 Mais ma muse s'égare en de tristes regrets :
 Pardonnez à mon cœur ces nouvelles alarmes ;
 Ah ! pour tant d'infortune est-il assez de larmes ?
 Le jeune Sénarmont, de tous les prisonniers,
 Reste seul sous l'abri des toits hospitaliers ;

A la lumière, aux pleurs son œil est insensible :
Il a de ses amis reçu l'adieu pénible ;
Son corps , enveloppé d'un lugubre linceul ,
De la tendre amitié n'attend plus qu'un cercueil.
Sénarmont, sans fortune et sans aïeul illustre ,
Savant guerrier, à peine à son cinquième lustre ,
Dont la mâle énergie , attribut des grands cœurs ,
De nos soldats vaincus fit souvent des vainqueurs ;
Lui qui sur les écueils d'un funeste rivage
Chercha vingt fois la mort et trouva l'esclavage ⁽³⁾,
Va , réduit par le sort à périr sans honneur,
Tomber loin des drapeaux qu'illustra sa valeur.
Son âge lutte en vain contre tant de souffrance ;
Il n'est plus sur ses jours qu'une ombre d'espérance.

Mais tandis que la Mort , au souffle dévorant ,
Flétrit déjà les traits du jeune vétéran ,
La tendre Paulowna , par l'amour inspirée ,
De ses nobles parens fend la foule éplorée ,
Cherche à cacher son trouble , et ne laisse entrevoir
Que l'intérêt touchant prescrit par le devoir ;
Paulowna que les dieux , dans leur munificence ,
Comblèrent de vertus , de grâces , d'innocence ⁽⁴⁾ ,
Qui dut à leur amour de son cœur la bonté ,
De son front la pudeur , de ses traits la beauté ,

Cet œil voluptueux qu'un feu divin enflamme,
 Cette bouche naïve où se peint sa belle âme,
 Le léger incarnat de ce frais coloris
 Qu'embellissent encore et l'Amour et les Ris,
 Cette humble modestie, ingrate à la louange,
 Et cette volonté que jamais rien ne change;
 Paulowna, dis-je enfin, malgré l'arrêt du sort,
 Court, et veut arracher Sénarmont à la mort.
 « Quoi ! dit-elle tout bas en son âme attendrie,
 » Verrai-je sans secours, au sein de ma patrie,
 » Sans savoir compatir à ses maux douloureux,
 » Succomber un Français, le modèle des preux !
 » Pour tant de barbarie ai-je donc été faite ?
 » Non, non ; à le sauver que Paulowna s'apprête. »
 Ainsi, tendre Pitié, tu vas servir l'Amour.
 Si de généreux soins pouvaient le rendre au jour !
 Espoir délicieux, soutien d'un cœur sensible !...
 Oh ! non, pour une amante il n'est rien d'impossible
 « Ne l'abandonnons point à l'aveugle hasard :
 » Au milieu des forêts est, dit-on, un vieillard ⁽⁵⁾
 » Dont les jours studieux et les constantes veilles,
 » De la sagesse humaine épuisant les merveilles,
 » Sur la cime des monts, au penchant des coteaux
 » Surprenant la nature, au sein des végétaux,

» Ont su , de mille fleurs explorant la richesse ,
» Conjurant tous les maux de l'humaine faiblesse...
» Mais qui , pour le chercher , bravera les hivers ?
» Moi , moi , dit-elle : Orphée a bravé les enfers ;
» Son amour le soutint au bord du précipice :
» Je suis les mêmes lois... Amour , sois-moi propice ! »

Aussitôt , se livrant à ses hardis desseins ,
Elle part... Vainement la trace des chemins
Sous la neige et la glace à ses yeux est perdue :
Quelle route à l'Amour peut rester inconnue ?
Toute entière à l'espoir dont son cœur est séduit ,
L'âpreté du climat , les ombres de la nuit
N'ont pu d'aucun obstacle effrayer sa constance ;
Elle marche sans guide , et , bravant la souffrance ,
Croit voir le terme offert à ses tourmens affreux :
Illusion stérile ! efforts trop malheureux !...

L'humble héroïne , hélas ! de fatigue épuisée ,
Tombe dans la forêt de ses pleurs arrosée....
Un doux frémissement ranime son espoir ;
Elle pense approcher du rustique manoir ;
Sa voix d'un cri plaintif frappe l'écho sauvage ,
Mais l'écho répond seul.... O funeste présage !
« Je succombe , dit-elle ; un destin rigoureux
« Arrête ici mes pas.... Fuyez , songes heureux ;

» A mon cœur ulcéré l'espérance est ravie.
 » Si j'avais pu du moins lui conserver la vie,
 » Sans plaintes, sans regrets je me verrais mourir.
 » La source de mes maux déjà pourrait tarir ;
 » Mais de l'horrible Mort la faux impatiente,
 » Sans épargner l'amant, va moissonner l'amante.
 » Adieu, rêves d'amour ; votre règne est passé...
 Bientôt d'un froid cruel tout son corps est glacé,
 Et le Temps pour jamais va fermer sa paupière.
 Tout à coup, ô bonheur ! d'une faible lumière
 L'éclat se réfléchit dans un brumeux lointain,
 Frappe son œil surpris, et s'approche soudain :
 Et dans les vains reflets de ces flammes perfides
 Qui des prés émaillés vers les gouffres humides
 Conduisent pas à pas l'imprudent voyageur,
 Elle voit son salut ⁽⁶⁾. « De mes maux, dieu vengeur,
 » As-tu marqué le terme ?... » Et ses mains attachées ;
 Ont glissé sur la ronce et la neige arrachées ;
 Hélas ! encore en vain : l'astre trompeur a fui...
 De ses genoux sanglans elle n'a plus l'appui ;
 Son courage est perdu, sa force l'abandonne ;
 Des ombres du trépas la pâleur l'environne :
 Elle meurt !... Une voix à son cœur a parlé,
 Un baume bienfaisant dans son sein a coulé :

C'est l'envoyé des dieux, c'est l'ermitte lui-même,
Qui, malgré son grand âge, en ce péril extrême,
Arrive à son secours, guidé par les sanglots
Dont l'éclat douloureux fatiguait les échos.

Trop généreux vieillard, dont je dirai l'histoire,
A l'aveugle destin tu ne dois point ta gloire ;
Du glaive de la mort loin de charger tes mains,
Tu protèges les jours des fragiles humains :
Pour prix des longs travaux de ta vie innocente,
Aux suc's réparateurs qu'un ami lui présente,
La fille des forêts doit des jours précieux,
Et Paulowna renaît à la clarté des cieus.

Cependant au château l'alarme est répandue ;
Un juste effroi saisit la famille éperdue.
D'un bienfaisant repos méprisant la douceur,
Le jeune Paulowski vole et cherche sa sœur,
Découvre de ses pas une empreinte légère,
Fait retentir les bois de sa douleur amère.
Sur la trace sanglante il se fraie un sentier,
Presse les flancs nerveux d'un agile coursier ⁽⁷⁾ ;
Bouillant d'impatience, et de crainte, et d'audace,
Comme un rapide trait sur la neige et la glace
Vole, arrive en criant vers les bois ténébreux
Où le vieillard offrait des soins si généreux :

« Est-ce toi, Paulowna? Sœur aimable et chérie,
 » Ah ! quel affreux pouvoir, quelle aveugle furie
 » T'ont fait abandonner l'asile paternel ?
 » Répare, au nom des dieux, cet affront criminel,
 » Et sur l'ardent coursier que guide ma prudence
 » D'un père au désespoir viens calmer la souffrance
 Il dit, et sur son cœur la presse tendrement.

La beauté se ranime, et son récit touchant
 Du but de son voyage instruit le bon ermite,
 En obtient le breuvage, et l'embrasse, et le quitte ;
 Suit de son tendre frère et les pas et les vœux,
 Monte en croupe ; et, pressant le coursier vigoureux
 Dont l'extrême vitesse et la fouguese audace
 Des enfans du trident semble trahir la race,
 Rentre sous l'humble toit où ses nobles parens
 Veillaient de Sénarmont les restes expirans.

Son âme errait déjà vers les sombres rivages
 Où des pâles humains s'engloutissent les âges,
 Lorsque des suc's divins les merveilleux secours
 De la mort dévorante arrêterent le cours ⁽⁸⁾.
 Du corps inanimé bientôt le sang bouillonne ;
 Dans son œil presque éteint un nouveau feu rayonne
 Un léger vermillon, une tendre couleur
 De sa lèvre mourante écarte la pâleur.

Mais un funeste gaz enveloppe sa couche ;
Avec peine un soupir s'exhale de sa bouche ;
Il périt.... Paulowna, plus prompte que l'éclair,
Ouvre les longs vitraux et fait pénétrer l'air.
Alors battent les cœurs d'espérance et de joie ;
Le démon des tombeaux abandonne sa proie ;
Le plus beau jour succède à la plus sombre nuit ;
Le noir Chagrin s'envole et la Douleur s'enfuit :
Sur les traits du guerrier de vives couleurs naissent ;
Dans ses yeux desséchés les larmes reparaissent ;
Des ombres du trépas son front est dégagé ,
Ses maux ont disparu , son cœur est soulagé ;
Et sa bouche répète à la foule ravie
Le nom de la beauté qui le rend à la vie.

Soudain sur sa paupière un doux sommeil s'épand
« D'un rigoureux silence, ah ! son salut dépend ;
» Retirez-vous, amis, vous mes sœurs et mon père,
» Dit la sage héroïne : en ce moment j'espère
» Seule pouvoir suffire au malade en repos ;
» Il n'appartient qu'à moi de donner à propos
» Du breuvage divin la quantité prescrite
» Par l'état du guerrier et par le bon ermite :
» Allez, je vous supplie.... » On lui veut opposer
Son âge et le besoin qu'elle a de reposer.

« Il n'est point temps encor, non, non, répliqua-t-elle;
 » La plus légère erreur pourrait être mortelle ;
 » Laissez-moi couronner mes glorieux travaux ;
 » Je pourrai, s'il survient des accidens nouveaux,
 » Vous avoir d'un seul mot tous ensemble à mon aide.
 C'est ainsi pour l'amour que l'innocence plaide.
 On souscrit sans réserve à ses moindres désirs ;
 Elle est seule avec lui.... « Volez, chastes plaisirs,
 » Dans cette douce paix où le sommeil le plonge,
 » Environnez son cœur du plus aimable songe ;
 » Sur sa couche arrosée et de sang et de pleurs
 » Faites naître à la fois des lauriers et des fleurs ;
 » D'un bonheur inconnu qu'il savoure les charmes,
 » Que la gloire et l'amour lui soumettent leurs armes.
 » Mais comme il souffre, hélas ! sur ce frêle oreiller !
 » Soutenons-le, dit-elle, ah ! je vais l'éveiller....
 » Mais qu'importe, grands dieux, il faut qu'on le soulève
 » Ce sommeil de la mort est la vivante image. »
 Sous le duvet chargé du fardeau précieux
 Elle passe en tremblant un bras officieux,
 Soulève avec effroi cette tête si belle ;
 Chaque instant lui procure une angoisse nouvelle ;
 Le silence effrayant qui règne autour de lui,
 Ce front pâle, incliné sur son timide appui,

Tout redouble l'erreur de cette tendre amante ;
Mais craignant un repos dont l'aspect la tourmente,
Suivant de la vertu les pudiques égards,
La vierge hospitalière aux humides regards
Interrompt de son cœur la mission fidèle,
Et rappelle en tremblant sa famille auprès d'elle.
 Mais des climats du Nord l'hiver a déserté ⁽⁹⁾.
Sénarmont d'un beau jour jouit en liberté,
D'un printemps inconnu contemple la féerie,
Et bientôt dans les champs, sur la verte prairie,
Aux rustiques accords du léger chalumeau
Les troupeaux bondissans s'éloignent du hameau ;
Flore aux pieds du Printemps dépose sa corbeille ;
La rose va sourire au zéphyr qui s'éveille ;
L'onde a repris son cours, Philomèle ses chants,
La terre sa parure et ses attraits touchans.
Sous un ciel azuré l'alouette s'élève ;
La violette croît, l'arbrisseau se relève ;
L'aigle suit sa compagne au vaste sein des airs ;
Les oiseaux sont rendus aux bois long-temps déserts ;
Par ses naseaux gonflés du feu qui le tourmente,
Sur la trace des vents poursuivant son amante,
L'impétueux coursier de ses pas vagabonds
Dévore au loin l'espace et franchit les vallons ;

L'aube épand ses flots d'or, tandis que la rosée
 Tombe en perles d'argent sur la terre embrasée,
 Et les champs embellis des plus brillantes fleurs
 Semblent être parés d'immortelles couleurs.
 Hélas ! tout cet éclat n'est qu'un riant mensonge ;
 La saison des amours passera comme un songe.
 Mortels vivez en paix, hâtez-vous de jouir ;
 Vous n'avez qu'un printemps et vous devez mourir !
 Et si le sort propice un jour vous laisse atteindre
 Une heureuse vieillesse, ah ! sachez au moins plaindre
 Le guerrier valeureux trahi par les destins
 A la fleur de son âge en des climats lointains.

Cependant la nature a repris son empire,
 Sa santé se répare et sur son front respire.
 L'espérance le guide aux champs de ses aïeux.
 Ce ruisseau, c'est la Loire au cours délicieux ;
 Les bergers chantent-ils la patrie et la gloire ?
 C'est ainsi qu'on chantait sur les bords de la Loire⁽¹⁰⁾.
 Voilà le vieil ormeau que sa main couronna,
 Ici naissent des fleurs pour vous, ô Paulowna !
 « Quels vœux vais-je former ? quelle aveugle imprudence
 » Suis-je déjà lassé d'un jour d'indépendance ?
 » Que je mérite bien les maux que j'ai soufferts ;
 » Je suis capif encor... je veux de nouveaux fers...

- » Et lorsque libre enfin je reverrais la France ,
» Paulowna viendrait-elle y tarir ma souffrance ?
» Eh ! sur quel souvenir fonder ce vain espoir ?....
» Je n'ai pu sans témoins lui parler ni la voir ;
» Son cœur , son chaste cœur , à l'amitié fidèle ,
» Si je parle d'amour me répondra-t-il d'elle ?
» Il est vrai que , livrée à de sombres ennuis ,
» Sa paupière est rebelle au doux sommeil des nuits.
» Mais la pitié peut-être ouvre son œil humide ,
» Et les maux que je souffre... Ame faible et timide,
» Osons la préparer aux plus tendres aveux ;
» Peignons-lui mes chagrins, mon amour et mes vœux.
» Qu'as-tu dit , téméraire , et qu'oses-tu résoudre ?
» Des dieux hospitaliers ne crains-tu point la foudre ?
» Quel infâme projet par le crime enfanté !
» Trahir la bienfaisance et l'hospitalité !....
» Ah ! fuis, malheureux, fuis sur d'incultes rivages ;
» Vas chercher un abri chez les monstres sauvages :
» L'ingrat qui foule aux pieds les devoirs les plus saints
» Est un objet d'opprobre aux regards des humains. »

Il dit : Son cœur soupire , et son âme attendrie

Reporte ses pensers vers sa chère patrie.

Tel un jeune chevreuil , cerné de toutes parts ,

Croit trouver une issue à travers les remparts ;

S'élance vers la brèche à sa fuite propice ,
En voit l'abord couvert d'un large précipice ,
Reculé épouvanté , retourne sur ses pas
En attendant la mort qu'il n'évitera pas ;
Ainsi de Sénarmont le grand cœur se résigne.
Des bords qui l'ont vu naître il sera toujours digne ;
Il ne peut échapper à son affreux destin
Ni revoir son pays.... Mais des feux du matin
Son énergique voix devançant la lumière
Vers le ciel en ces mots adresse sa prière :

« Toi qui créas le monde et lui donnas des lois ,
» Arbitre souverain des peuples et des rois ,
» Puissance légitime , éternelle , infinie ,
» Grand Dieu , si tu guidas aux plaines d'Ausonie ,
» Des droits des nations les ardens défenseurs ;
» Si tu fis devant eux fuir de vils oppresseurs ;
» Si tu fis voir au monde , en tarissant nos larmes ,
» Que la justice était du côté de nos armes ,
» Jusques à quand la France, après tant de travaux ,
» Sera-t-elle exposée à des périls nouveaux ?
» Déjà des serfs du Nord tout seconde la rage.
» Le temps de nos guerriers a trahi le courage ;
» Et sans leur vieille élite , en ce pressant danger ,
» Dont la rare valeur frappe encor l'étranger ,

- » Sous le poids des revers accablée et flétrie
» Nous chercherions en vain notre belle patrie !
» Grand Dieu, ne souffre point ces honteux attentats ;
» Vers un but glorieux guide l'art des combats.
» Que le Nord éclairé de ses chaînes s'offense ;
» De ses droits méconnus qu'il prenne la défense ;
» Que l'esclavage enfin , contre nous ameuté ,
» Jusque dans nos revers puise la liberté ⁽¹¹⁾. »

Il dit ; son œil superbe au même instant s'inonde ,
Un doux sommeil l'arrache à sa douleur profonde ,
Comme une onde bouillante, en son rapide instinct,
Sent le feu qui l'embrase, et le couvre, et l'éteint.

Cependant Paulowna, dès l'aurore éveillée,
S'échappe, et des forêts suit la route émaillée.
Telle aux champs, embellis des parfums du matin,
La jeune abeille effleure et la rose et le thym.
Un charme heureux l'entraîne en sa course légère :
Tel un pouvoir secret guide l'humble bergère.
Rêveuse, elle s'égare au sein des bois épais,
Et comme de son cœur en vient troubler la paix.
Sans art, ses blonds cheveux, dont elle est idolâtre,
Flottent au gré des vents sur sa gorge d'albâtre.
Un sentier se présente; elle en suit les détours,
Marche, s'arrête, écoute et soupire toujours.

Son trouble va croissant, son délire est extrême,
Dans le plus léger bruit elle entend ce qu'elle aime;
Le jour semble aider même à flatter son erreur.
Le calme heureux des bois, leur suave fraîcheur,
Les jeux du peuple ailé, ses amours et sa joie,
Le feuillage onduleux où le zéphyr se noie,
Et les échos, troublés d'un doux frémissement,
Tout agite son cœur du plus tendre tourment;
Une onde fugitive en murmurant serpente,
Elle en admire et suit nonchalamment la pente,
S'en éloigne, y revient, et la fuit tour à tour.
N'est-ce point un prestige?... O miracle d'amour!
Elle approche inquiète, en tremblant elle arrive,
Et surprend Sénarmont endormi sur la rive.
Comme un rayon du jour chasse l'ombre des nuits,
L'espérance et la crainte ont banni ses ennuis.
« Ah! fuyons au plus tôt. » Cependant elle cueille
Le muguet parfumé, le riant chèvrefeuille,
En tresse une couronne, et la pose au moment
Où quelque dieu sans doute éveillait son amant.
La bergère s'enfuit. « Arrêtez... Oui, c'est elle... »
Comme on vit de Paphos la prêtresse immortelle
Du chaste sein de l'onde apparaître aux humains,
Ses beaux yeux sont voilés de ses pudiques mains,

Mais d'échapper, hélas! l'espérance est perdue.
« En croirai-je mes yeux et mon âme éperdue? »
Dit l'heureux Sénarmont au comble du bonheur.
« Ah! cet instant répare un siècle de douleur ⁽¹²⁾.
» Beauté si généreuse à qui je dois la vie,
» Toi que j'adore autant que j'aime ma patrie,
» Quoi! tu viens me charmer jusqu'en ces tristes lieux!
» Ah! trop aimable amie, à la face des dieux
» Jurons de nous aimer d'une amour éternelle. »
Leurs cocurs étaient d'accord. D'une voix solennelle
L'écho reedit leurs vœux. Un carmin délicat,
Colorant la beauté du plus vif incarnat,
Relève un teint de lis où l'aube matinale
Semblait mêler encor sa teinte virginale.
Mais tandis que l'Amour recevait leurs sermens,
Le Sort leur préparait les plus affreux tourmens.
Ainsi que les Romains, pour des maîtres avars,
Refoulaient vers le nord les peuplades barbares,
Sur nos champs abreuvés et de sang et de pleurs
Combattent aujourd'hui nos vaillans défenseurs.
Témoin de leurs hauts faits, l'agile Renommée
Proclame les succès de notre vieille armée.
Le Russe à Montmirail, à Reims, à Montereau,
Sur le sol qu'il ravage a trouvé son tombeau ⁽¹³⁾;

De ces fiers alliés les masses sont en fuite ,
Le peuple avec fureur s'attache à leur poursuite ;
Mais la Trahison veille, et ces vastes débris ,
Battus des mêmes vents, ont les mêmes abris.
Cependant , soit terreur, injustice ou vengeance ,
Le czar des Polonais trouble la bienfaisance :
C'est un crime à ses yeux (déplorables excès!)
De souffrir en Pologne un prisonnier français ⁽¹⁴⁾.
« Qu'on en purge une terre en révolte féconde ;
» Il faut les enchaîner près des pôles du monde.
» Peut-être encor vont-ils en troubler le repos ;
» Mais qu'importe, dit-il : comme de vils troupeaux
» Nous saurons maintenir cette bande rebelle. »
La douce Humanité vainement en appelle ,
Vainement l'infortune ouvre un œil languissant :
La douleur est sans fruit, le courage impuissant.
Errans et poursuivis, nos trop malheureux frères
Se rendent, pour hâter la fin de leurs misères.
Ceux qu'avaient recueillis la douce humanité ,
Ceux que fêtaient l'amour, la gloire et la beauté ,
Ceux qui vivaient enfin d'un travail salutaire
En instruisant le peuple, en cultivant la terre ,
Espérant se soustraire à des dangers lointains ,
Ont la même imprudence et les mêmes destins.

On suit l'ordre barbare avec un zèle impie ;
Il faut d'être Français que le crime s'expie ⁽¹⁵⁾.
Le Tartare , enhardi par de vils généraux ,
Se livre sans rougir au métier des bourreaux ;
Sa fureur croît encor par la soif du pillage ;
Ses *houras* ont battu jusqu'au moindre village.
Telle est l'affreuse loi des sauvages du Don :
Pour l'homme sans défense il n'est point de pardon ;
Leur nombre ajoute même à leur lâche furie.
Ce n'est que par la mort qu'on fuit la Sibérie ;
Nul ne peut échapper : l'ukase ingénieux
Punit du même sort le mortel généreux
Qui voudrait au malheur conserver un asile ⁽¹⁶⁾.
La résistance est vaine et la ruse inutile ,
Et du lit à la mort , décharnés et sanglans ,
Les blessés vont traîner leurs membres palpitans.

NOTES

DU TROISIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 89.

L'autre a mêlé sa cendre aux cendres de Moscou.

L'incendie de l'ancienne capitale des czars a été trop souvent attribué aux Français pour que nous ne soyons pas intéressé à prouver le contraire. Voici les faits :

Du moment où l'empereur de Russie eut quitté Moscou, le gouverneur Rastopchin s'occupa de tout préparer pour incendier cette immense cité à l'approche des Français. C'était faire un grand sacrifice, mais c'était aussi priver les vainqueurs d'un abri précieux : Moscou renfermait une quantité prodigieuse de productions de toute espèce qu'il ne fallait pas laisser aux Français. Le gouverneur fit donc travailler aux fusées et autres matériaux incendiaires qu'il devait employer à cette horrible exécution. Après avoir rassuré le peuple par de fausses nouvelles, et prévenu secrètement les nobles de pourvoir à leur sûreté, le 13

septembre *Rastopchin* fit distribuer aux officiers de police les fusées incendiaires pour qu'ils les remis-
sent aux individus désignés pour allumer l'incendie,
fit détruire ou transporter hors de la ville toutes les
pompes et autres instrumens propres à éteindre le feu.
A ce mouvement extraordinaire, le peuple qu'il avait
trompé d'une manière aussi infâme, poussa des cris
de désespoir et courut se réfugier dans les bois, pour
échapper à la fureur des Français qu'on lui avait peints
comme des tigres altérés de sang.

Le 14, à neuf heures du matin, *Kutusow* arriva, se
fit amener un grand nombre de détenus, fit sabrer
sur-le-champ un Russe appelé *Wertiagin*, accusé
d'avoir traduit, à un de ses amis, une gazette alle-
mande annonçant les progrès de l'armée française ;
dit ensuite à un négociant français qu'il avait rendu
témoin de cette nouvelle exécution : « Pour toi, en
» ta qualité de Français, tu ne peux être qu'un traï-
» tre, et je n'ai pas le droit de te punir d'avoir suivi
» le caractère de ta nation. » S'adressant ensuite à
trois ou quatre mille criminels : « Vous autres, mes
» frères, vous avez bien fait quelques sottises, mais
» vous n'en êtes pas moins enfans de la Russie ; vous
» expiez vos fredaines en servant la patrie. » Il leur
donna la liberté, et la ruine de Moscou fut certaine.

Les Français étaient à peine dans *Moscou*, dit un

témoin oculaire (l'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre de Russie*) que les trois ou quatre mille misérables que Rastopchin avait destinés à étendre l'incendie, se répandirent dans les différens quartiers de la ville, sous la conduite des agens de police déguisés qui étaient restés pour cette expédition. On plaça dans un grand nombre de maisons, surtout dans celles en bois, des fusées incendiaires, des étoupes soufrées et goudronnées, et on y mit le feu, soit dans la maison même, si elle était abandonnée, soit en dehors au moyen d'une mèche. Beaucoup de palais des principaux seigneurs furent incendiés par leurs propres domestiques. Dès la première explosion de l'incendie, nous cherchâmes à l'éteindre; mais les pompes avaient été enlevées, et le feu gagnait avec trop de vitesse pour qu'on pût l'arrêter par des moyens ordinaires. A chaque instant on voyait la flamme paraître en quelqu'autre endroit. Le 16 au matin un vent violent s'éleva, les incendiaires en profitèrent pour porter des matières combustibles dans les maisons situées sous le vent. Alors la ville de Moscou présenta l'image d'une immense fournaise; un océan de flammes couvrait cette vaste enceinte, et chassait à la distance de plusieurs lieues des torrens d'une fumée épaisse, mêlée des débris étincelans d'une ville encore florissante peu d'instans auparavant.

Cet incendie terrible , dont les effets ont pu expliquer comment tous les monumens de la grandeur romaine ont disparu entièrement à l'époque où les peuples du nord vinrent en déchirer les lambeaux , dura quatre jours avec la même violence. Ce ne fut que le 20 qu'il s'arrêta , plutôt faute d'alimens que par l'effet de secours qu'il était impossible de donner..... De quatre mille maisons en pierre , il n'en resta que deux cents ; de huit mille maisons en bois , cinq cents ; et de seize cents églises la moitié fut la proie des flammes et le reste endommagé. Plus de vingt mille malades y périrent.... Les manufactures qui commençaient à s'élever furent anéanties. Les magasins d'habillement , d'équipement , et de vivres de l'armée russe, furent détruits. »

Mais jetons , avec un autre historien , un douloureux coup d'œil sur ces infortunés , qui pâtaient toujours de la fureur des grands , sur le peuple enfin. Une grande partie de la population de Moscou , dit monsieur Labaume , par la crainte de notre arrivée , était demeurée cachée dans l'intérieur des maisons ; elle en sortit du moment que l'incendie eut pénétré dans ses asiles. On voyait tous ces infortunés tremblans , sans proférer la moindre imprécation , tant la frayeur rendait leur douleur muette , sortir de leur retraite , emportant avec eux leurs effets les plus pré-

cieux ; mais les âmes sensibles , agitées par le seul sentiment de la nature , ne portaient dans leurs bras que leurs plus jeunes enfans ; derrière , elles étaient suivies par d'autres un peu plus grands , qui pour ne pas se perdre doublaient leurs pas en appelant leur mère. Les vieillards , encore plus accablés par la douleur que par les années , rarement pouvaient suivre leur famille , et beaucoup pleurant sur la ruine de leur patrie se laissèrent mourir auprès de la maison qui les avait vus naître. Les rues , les places publiques , et surtout les églises , étaient remplies de ces malheureux qui , couchés sur le reste de leur mobilier , gémissaient sans donner le moindre signe de désespoir ; on n'entendait aucun cri , aucune querelle : le vainqueur et le vaincu étaient également abrutis , l'un par l'excès de fortune , l'autre par l'excès de misère. »

Les pertes occasionées par l'incendie de Moscou furent sans doute incalculables pour ses habitans , mais les résultats de ce grand acte de patriotisme et de désespoir ont tellement raffermi la base de l'édifice russe , ébranlé aux journées d'*Austerlitz* , de *Friedland* et de la *Moskova* , qu'il faudrait , à présent toutes les forces réunies de l'Europe pour oser tenter d'y porter atteinte. Napoléon même , avant les désastres de son armée , n'avait peut-être qu'un moyen d'en saper les fondemens , c'était d'affranchir les pay-

sans..... Mesure grande et généreuse, qui lui eût attiré les bénédictions du Nord et lui eût procuré une foule innombrable d'alliés parmi ses ennemis les plus acharnés..... On dit qu'il en eut le projet..... Mais il redoutait l'émancipation des peuples, et refusa même, par respect pour ses augustes alliés l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, le rétablissement de cette belliqueuse Pologne, qui lui eût offert une retraite sûre en cas de revers, et qui serait encore aujourd'hui la véritable digue que l'Europe doit opposer au torrent qui menace de tout engloutir.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 90.

Implorent vainement, étendus sur la neige,
Des secours généreux d'une main sacrilège;
Ils sont abandonnés, et ces nobles martyrs
Cherchent encor la France à leurs derniers soupirs.

Les voyez-vous, Français, ces milliers de braves
des rives de l'Oder aux noirs glaciers du nord,

Implorant vainement, étendus sur la neige,
Des secours généreux d'une main sacrilège.

Les voyez-vous, faisant de vains efforts pour réchauffer les restes d'un sang qui fut tout entier à la France Voyez-vous leurs yeux, couverts des ombres de la mort chercher encore le ciel d'une terre tant chérie! Que cet effrayant tableau vous retrace ce

qu'ils firent pour vous, et ce qu'ils eussent faits si le sort ne les eût trahis. J'ai reçu les déchirans adieux de plusieurs d'entre eux. Je puis l'attester à la face du monde : ce n'était point pour eux qu'ils regrettaient une vie trop long-temps en butte aux fatigues les plus insupportables, aux privations les plus inouïes ; c'était pour venger la patrie, pour la rendre indépendante, qu'il leur eût été doux de voir se prolonger leur cruelle existence. O mes compatriotes, s'il ne nous est point permis de les venger, qu'au moins le souvenir de leurs belles actions et de leurs longues souffrances acquitte envers leurs mânes désolés le tribut de larmes que les bons cœurs doivent à l'héroïsme et au malheur ! La plupart des Français leur doivent plus que des regrets ; que dis-je, la plupart ? il n'est pas une famille en France qui ne pleure la perte d'un des siens : le deuil fut général.... Imprudent, ne va pas rouvrir des plaies encore saignantes ; respecte les douleurs que le temps seul peut amortir.... Parle de notre gloire passée ; mais ne retrace point ces époques désastreuses où la patrie perdit ses enfans et son indépendance.... Eh ! pourquoi non ? c'est en rappelant le malheur que prépare le despotisme, qu'on apprend aux hommes à conquérir et à défendre leur liberté.

NOTE TROISIÈME, PAGE 91.

Lui qui, sur les écueils d'un funeste rivage,
Chercha vingt fois la mort et trouva l'esclavage.

Le troisième jour de la sanglante bataille de Leipsick, où cent vingt mille Français luttèrent avec gloire, pendant soixante heures, contre quatre cent mille alliés, où nous aurions remporté une victoire complète sans la plus infâme défection (1), le brave capitaine de voltigeurs que nous connaissons sous le nom de Sénarmont fut chargé de défendre la tête du

(1) Il était trois heures après midi, et cette journée, qui immortalisa à jamais les armées françaises, allait se terminer par une victoire complète; mais tout à coup les Saxons, infanterie, cavalerie et artillerie, et la cavalerie wurtembergeoise, passèrent à l'ennemi.

A l'instant où ces troupes se mettaient en mouvement, le général Régnier, dont elles formaient l'avant-garde, s'élança à la tête des colonnes en leur criant : « Où allez-vous ? que faites-vous ? » Un morne silence régnait parmi les déserteurs, et les officiers, tenant la tête baissée, n'osaient répondre. Enfin quelques-uns d'eux prièrent le général Régnier de se retirer, et lui dirent : « N'ajoutez pas à notre infamie celle de vous emmener à l'ennemi. » L'armée saxonne poussa la déloyauté jusqu'à diriger sur-le-champ contre les Français le feu de quarante pièces de canon qui marchaient devant elle. (*Histoire des Batailles.*)

faubourg de Halle avec sa seule compagnie ; il s'y défendit avec une extrême valeur et une rare intelligence, crénela une partie des murs qui le couvraient, se battit quatre heures contre plusieurs bataillons, fit sa retraite de maison en maison, et, parvenu aux boulevarts de Leipsick avec autant de bonheur que d'audace, il lui fallut lutter contre de nouveaux ennemis et de nouveaux dangers. La négligence d'un colonel du génie avait privé de sa retraite toute cette arrière-garde, qui soutenait notre mouvement rétrograde avec tant d'intrépidité (1). Les ponts étant détruits, Sénarmont, accompagné de quinze voltigeurs, reste de sa compagnie, se fit jour, la baïonnette en avant, à travers une masse de cosaques qui lui barrait le chemin et le sommait vainement de se rendre : « Mourons, mon capitaine. » — Oui, mes amis, mais en braves. » Ces intrépides soldats renversent tout ce

(1) Napoléon avait ordonné de pratiquer des fougasses sous le grand pont qui est entre Leipsick et Lindenau, et de le faire sauter quand l'armée serait passée. Le colonel Montfort, chargé de cette opération par le général Dulauloy, se contenta d'ordonner à un caporal et à quatre sapeurs de faire sauter le pont quand l'ennemi se présenterait. Le caporal, qui n'avait compris ni le but, ni l'importance de cet ordre, ayant entendu le bruit d'une décharge d'artillerie, crut que la ville était prise, et fit sauter le pont. (*Histoire des Batailles.*)

qui s'oppose à leur marche; et, après des prodiges de valeur, arrivent près de l'Etzler, rivière au cours rapide et aux bords escarpés. Moitié des voltigeurs ne savent nager; Sénarmont ne peut se résoudre à les abandonner. Une corde leur tombe sous la main; le tambour se jette à la nage pour aller l'attacher sur la rive opposée. Durant ce temps, un escadron ennemi se lance sur le peloton en bataille, adossé à la rivière, reçoit son feu à dix pas, fait demi-tour après avoir laissé plusieurs des siens sur le rivage, et suspend ses attaques dans la crainte de se précipiter dans les flots avec les vaincus. Enfin le câble est tendu; les voltigeurs se jettent à l'eau les uns après les autres, laissant à ceux qui restent les derniers le soin de repousser les cosaques, qui les serraient de plus en plus. Le capitaine se précipite le dernier dans les flots, le sabre aux dents, tenant la corde d'une main pour résister au torrent, et nageant de l'autre. Les premiers allaient toucher à la rive tant désirée, quand l'énorme poids qui pèse sur la corde va briser le piquet où elle est amarrée. L'intrépide tambour voit le danger qui menace ses frères d'armes, redouble d'efforts, tient le piquet à deux mains; mais que peut sa faiblesse?... La charge est croissante, le fleuve est plus rapide, le piquet se brise, la corde échappe et entraîne avec les voltigeurs le capitaine et le jeune tambour, qui va re-

cevoir dans les flots le prix de tant de bravoure et de désintéressement.... Arrivé sur le rivage, l'ennemi voit ces braves entraînés par le torrent. Ils demandent des secours ; on tire dessus. Sénarmont a l'épaule fracassée d'une balle ; son sang coule , ses forces l'abandonnent : il se laisse aller au courant , qui le jette sur une petite île , où il resta sans connaissance. Ses camarades disparurent pour jamais.

Le lendemain de cette horrible catastrophe , les alliés firent visiter les rives de l'Etzler pour ramasser les bagages et les prisonniers. Ce fut alors qu'on vint prendre Sénarmont. Cruellement affaibli par la perte de presque tout son sang , un jeune médecin le pensa et le fit transporter à Leipsick. Mais qu'il fut douloureux pour lui ce jour de deuil et de gloire ! Il voit retirer des flots le corps défiguré du brave des braves , du grand Poniatowski (1). Il se traîne jusqu'après

(1) Le prince Poniatowski , sur les marches du trône de Pologne , dont il devait être l'héritier , vit ce trône anéanti , sa patrie effacée du nombre des états de l'Europe , et toutes ses espérances de grandeur et de prospérité changées pour lui en un héritage de malheur. Ce prince généreux , objet d'admiration et de pitié , se montra par ses vertus et son génie digne d'un meilleur sort. Ne se bornant pas à des vœux stériles , il sut combattre pour la restauration de la Pologne et lui sacrifier sa vie. L'ennemi lui-même honora sa dépouille mortelle , et s'arrêta pour assister à

de ces restes chers à la France et à la Pologne, les arrose d'une dernière larme, leur dit un éternel adieu, et, détestant le sort qui le faisait survivre à d'aussi grands revers, va présenter sa tête au joug de l'esclavage.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 91.

Paulowna que les dieux, dans leur magnificence,
Comblèrent de vertus, de grâce, d'innocence.

Ne pouvant mettre en scène sous son véritable nom M. le comte P....., à qui Sénarmont dut tant de généreux secours, nous avons cependant conservé celui de la plus jeune de ses filles, de l'intéressante Paulowna. Ses traits et ses qualités sont aussi tracés avec la plus scrupuleuse exactitude. Il est vrai que nous avons écrit d'après l'homme qui portait la tendresse pour cette fille charmante jusqu'à l'idolâtrie; que l'exagération, si naturelle aux passions et souvent si

ses funérailles. Les souverains alliés respectèrent sa gloire, qui ne fut jamais obscurcie par le plus léger nuage. Nommé maréchal de l'empire sur le champ de bataille, il mourut Français. Ses nouveaux compatriotes et ses compagnons d'armes ne se souviennent qu'avec respect du guerrier qui vainquit souvent avec eux; et tant que la vertu et le courage obtiendront l'admiration du genre humain, les braves ne prononceront pas sans émotion le nom de Poniatowski.

nécessaire à l'amour, peut avoir influé sur les jugemens qu'il en porta et sur les récits qu'il en fit. Nous répondrons par des faits sur les qualités morales de Paulowna ; les autres nous importent peu. Elle plut à l'homme qui l'aima : c'est tout ce qu'il lui fallait.

Ainsi, les traits de caractère et de patriotisme que nous lui attribuons sont rigoureusement vrais. Nous eussions pu enrichir nos *Souvenirs* d'une foule d'actions incroyables, de ces traits qui, sans être naturels, n'en tourmentent pas moins le cœur et l'âme ; mais quelque besoin de fictions que puisse avoir le culte des Muses, nous avons préféré la teinte sombre de la vérité aux brillantes couleurs d'une imagination qui semble craindre même jusqu'au mérite de la vraisemblance.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est surtout à des *Souvenirs* que ce principe doit être appliqué. La plume qui devance l'avenir peut se livrer aux vastes inspirations du génie ; tout est neuf sur une terre inconnue : mais quand on ne peint que le passé, qu'on touche à peine au présent, quand la mémoire et le cœur sont vos seuls guides, on doit dire les faits tels qu'ils sont, sauf à leur donner de l'ensemble pour intéresser, de la variété pour plaire, et les teintes plus ou moins vives d'un style que vous

ont donné la nature et l'étude. — Mais la poésie ne vit que de merveilleux. — Erreur.... De quelque manière que ce soit, quand on écrit pour des gens qu'on estime, on leur doit la vérité.

La vérité a donc servi de base au frêle édifice que nous élevons à la gloire nationale ; et, nous ne craignons pas de le dire dans toute la sincérité de notre âme, en écrivant, loin d'avoir cédé au vain espoir de briller dans une carrière où le courage et le patriotisme ne sont point des titres suffisans pour obtenir un succès mérité, nous n'avons obéi qu'au besoin d'épancher notre cœur, froissé par le souvenir de notre gloire passée et de notre avilissement, dans le cœur des Français que fait encore palpiter le doux nom de patrie et de liberté.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 92.

Au milieu des forêts est, dit-on, un vieillard, etc.

On va sans doute nous dire : Pourquoi Paulowna ne fit-elle point part de ses projets à sa famille ? pourquoi n'envoya-t-elle pas des paysans à la recherche de l'ermite ? pourquoi, tout au moins, ne se fit-elle point accompagner dans sa course nocturne ? Pourquoi?... pourquoi?... Je l'ignore. Il me semble qu'il serait bien fin ou bien fou celui-là qui expliquerait tous

les pourquoi de l'amour. Quant à nous, qui n'en avons ni la prétention ni la manie; nous nous bornerons à dire que le fait est qu'elle y fut elle-même. Pourquoi? parce qu'elle crut sans doute être plus heureuse que qui que ce soit dans ses recherches.

NOTE SIXIÈME, PAGE 94.

Et dans les vains reflets de ces flammes perfides
 Qui des prés émaillés vers les gouffres humides
 Conduisent pas à pas l'imprudent voyageur,
 Elle voit son salut.

Quoi de plus merveilleux pour les âmes superstitieuses que ces lueurs fugitives qui font briller aux yeux du crédule voyageur l'espoir de l'asile dans lequel il cherche le repos ou les instructions salutaires qui doivent rassurer ses pas incertains?

Égaré et tombant de fatigue, il suit la lumière protectrice qui le guide au milieu des ténèbres vers le but désiré; il marche, il touche au foyer de la lueur qu'il poursuit.... Elle a disparu.... Les ténèbres l'entourent de leur horreur, ou si ses yeux parviennent à distinguer quelques formes, souvent c'est au milieu des tombeaux; c'est sur les débris de ceux qui le précédèrent, et qu'il suivra demain, que son guide perfide l'a conduit. Heureux encore si, en courant après cette trompeuse lumière, il n'a pas été préci-

pité dans un marais fangeux d'où elle émane souvent.

Le but nécessaire vers lequel *les feux folets*, c'est ainsi qu'on les appelle, tendent à entraîner, avec intention, au milieu d'une source de malheurs, de maladies, de pertes, tel qu'un marais, ne suffit-il pas pour donner dans les esprits trop faciles à prévenir un caractère de maléfices et de prestiges? Il n'y a qu'une puissance malintentionnée pour l'espèce humaine, que la puissance surnaturelle qui, sous la forme d'un moyen de salut, conduite ainsi malicieusement le malheureux à sa perte, ou du moins dans des lieux tristes et éloignés de sa route. Il y a intelligence dans tant de perfidie, il y a raisonnement.... Pauvres hommes, vous divinisez tout ce que vous ne connaissez pas! Comme il fuit ce merveilleux, comme il tombe ce charme d'une intelligence appliquée à mal faire, quand on voit le chimiste rétablir ces flammes passagères, commander *aux feux folets* de naître et de mourir, en dégageant un gaz composé d'hydrogène et de phosphore, dont l'existence est impossible en présence de l'air, avec lequel il forme immédiatement de nouvelles combinaisons; à la lueur de ces combustions instantanées, quand on entend ce savant vous annoncer que les matières animales, et particulièrement des pulpes cérébrales, cette substance intelligente de l'homme et des animaux, est composée de

principes de phosphore et d'hydrogène, et que ce sont les élémens de ce gaz qui se dégagent partout où il y a des corps en putréfaction, que nous voyons briller dans les marais et sur les cimetières, nous rougissons de notre crédule ignorance, nous n'espérons plus rien *des feux folets*, et nous ne les craignons plus.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 95.

Presse les flancs nerveux d'un agile coursier.

Comme la plupart des animaux sauvages, les chevaux polonais, vivant une grande partie de l'année dans les forêts, sont sobres, souples, agiles et vigoureux; avec une poignée de paille dans l'estomac, ils peuvent courir vingt-quatre heures sans boire ni manger. Étant petits et d'une extrême vitesse, ils traversent avec une adresse admirable les forêts les plus épaisses, les fleuves les plus rapides, les monts les plus escarpés, les plaines les plus marécageuses, et les masses de neige les plus récentes. On ne les verra point, par l'éclat de leur robe, la richesse de leur taille, l'élégance de leurs formes, ni la grâce et la force de leur encolure, faire les beaux jours de Long-Champs, remporter le grand prix de la course au Champ-de-Mars, ni traîner trois ou quatre mille kylos sur le pavé de Paris; mais à la guerre ils n'ont point

de rivaux : les privations ne sauraient les arrêter ; les longues marches ne les fatiguent point, ils peuvent rester trois mois sans être dessellés, rien ne les blesse. Et que le signal du combat se donne, que le son aigre du clairon fende les airs, que la charge sonne, les chevaux polonais sont, un jour de bataille, à tous les chevaux de l'Europe, ce que les lanciers polonais sont à tous les cavaliers du monde, c'est-à-dire, supérieurs en courage, en souplesse et en témérité.

NOTE HUITIÈME, PAGE 96.

Lorsque des sucs divins les merveilleux secours
De la mort dévorante arrêtaient le cours.

Avant la découverte de la chimie, avant son application à l'art de guérir, les peuples, trouvant des préparations toutes faites dans le suc des plantes, durent nécessairement en faire une étude toute particulière ; aussi l'histoire nous montre-t-elle la plupart des grands hommes de l'antiquité s'occupant de la science des végétaux. Cependant, quelque miraculeuses que fussent les propriétés qu'ils supposèrent aux plantes, quelque merveilleux que soient encore les élixirs de nos jours, nous n'osons tout-à-fait croire à leur infailibilité ; et, tout en admettant, comme nous devons le faire, la prompte guérison du prisonnier français, nous devons présumer qu'il n'était pas dans un

état aussi voisin de la mort que le suppose l'auteur des *Souvenirs*, qu'il possédait très-certainement encore tous les principes de la vie. Engourdi par le froid, pour reprendre sa circulation, son sang ne réclamait peut-être qu'un peu de chaleur. Il est donc de toute probabilité que, sans le miraculeux breuvage, avec les soins qu'on ne cessa de lui prodiguer, il eût également échappé pour le moment à la mort qui semblait l'environner de toutes parts.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 99.

Mais des climats du Nord l'hiver a déserté.

Il faut avoir habité le Nord pendant ses longs et rigoureux hivers, il faut avoir vu six mois entiers la terre, non-seulement privée de culture et de fruits, mais couverte de frimas, de neige et de glaçons, pour sentir tout ce qu'il y a de magique à l'arrivée du printemps. L'homme qui fut privé si long-temps des charmes d'une douce température s'en croyait séparé pour toujours. En butte aux intempéries d'une saison que doublent encore les rigueurs du climat, il n'osait en prévoir la fin. De là ce plaisir si vif : il n'espérait plus.

NOTE DIXIÈME, PAGE 100.

L'espérance le guide aux champs de ses aïeux.
 Ce ruisseau, c'est la Loire au cours délicieux;
 Les bergers chantent-ils la patrie et la gloire,
 C'est ainsi qu'on chantait sur les bords de la Loire.

Sans doute la ressemblance des temps et des lieux a le pouvoir de nous rappeler aux lieux et aux temps qui nous furent chers; mais c'est surtout pour l'homme malheureux, pour le guerrier languissant sous le joug de l'esclavage ou sous le fouet de l'arbitraire, que ces rapprochemens existent dans toute leur magie. Celui qui jouit des honneurs, de la fortune, des douceurs d'une vie exempte de douleurs, entraîné par une succession rapide d'objets, de sensations et de plaisirs, n'a pas même le temps d'arrêter ses regards sur le présent qui fuit; comment pourrait-il s'occuper du passé? Au contraire, ceux que poursuivent les rigueurs du sort et l'injustice des hommes, ceux qui languissent dans les tourmens de l'exil, ou dans les horreurs de l'esclavage, ceux qui cherchent vainement un champ d'asile sur le continent d'Amérique, ceux qui demandent en vain la liberté aux froides forêts de la Sibérie, tous ceux-là, dis-je, froissés par le malheur, saisissent avec une joie indicible tout ce qui peut leur rappeler les lieux témoins de leur enfance, ces temps où ils furent heureux. Un champ,

un arbre, une fleur, tout leur parle de leur bonheur passé; et s'ils ne peuvent se livrer aux douces illusions de l'espérance, ils connaissent au moins tout le charme des souvenirs. Tels furent nos prisonniers et nos proscrits. Voilà ce que nous avons voulu peindre.

NOTE ONZIÈME, PAGE 103.

- » Grand Dieu, ne souffre point ces honteux attentats;
- » Vers un but glorieux guide l'art des combats;
- » Que le Nord éclairé de ses chaînes s'offense;
- » De ses droits méconnus qu'il prenne la défense;
- » Que l'esclavage, enfin, contre nous ameuté,
- » Jusque dans nos revers puise la liberté.

Comme si le monde avait besoin de perdre de ses forces physiques pour compléter ses facultés morales, nous devons la renaissance des arts et la propagation des lumières en Europe aux deux plus terribles guerres qui dépeuplèrent la terre depuis dix siècles : je veux dire celle des croisades et celle dite de la révolution. En effet, ce ne fut qu'au retour de cette fanatique et désastreuse expédition prêchée par Pierre L'Ermite et commandée par saint Louis, guerre qui couvrit l'Europe, l'Asie et l'Afrique de meurtres et de pillages, la France, l'Angleterre et l'Italie de veuves et d'orphelins; ce n'est qu'au retour de la terre sainte, dis-je, que les sciences, les arts, et les lettres florissantes encore chez les Grecs dégénérés revinrent dans

nos contrées d'où elles étaient exilées depuis l'invasion de l'empire romain par les barbares. Voilà ce que produisit la première ; voyons la seconde. Sans parler des améliorations utiles qu'elle a apportées dans les divers gouvernemens du midi de l'Europe , jetons nos regards vers le Nord , et reconnaissons la rapide influence qu'elle y exerce. L'immense empire de Russie , pays plus vaste et moins éclairé que l'Europe n'était au dixième siècle , par les chances de la guerre qui vient de se terminer , des divers contacts qu'il eut avec les nations policées , soit par le séjour des prisonniers dans ses arides solitudes , soit par l'apparition de ses brutes enfans sur les bords de la Seine , vient avec une étonnante rapidité d'avancer sa civilisation de plusieurs siècles. . . . Et ces peuples obscurs , qui eussent encore resté des temps infinis sous le joug de l'esclavage , ayant connu les premiers sentimens de la liberté , les premiers principes des droits de l'homme , les premiers résultats de leur force et de leur volonté , en se divisant pour former des états indépendans , selon les climats , les mœurs , la langue , le caractère et les besoins de chacun , saperont bientôt les fondemens de ce gigantesque empire sur lequel les czars veulent fonder le despotisme universel. . . .

Ainsi , sous ce rapport , les vœux du prisonnier français sont ou seront exaucés. Tous les voyageurs

qui ont visité la Russie pendant ces dernières années s'accordent sur ce point; et le jour n'est plus éloigné où l'esclavage aura disparu pour jamais de ces vastes contrées.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 105.

Ah! cet instant répare un siècle de douleur.

Voilà bien le caractère français, et surtout celui de nos soldats. Qui ne les a point vus, après des marches pénibles, des privations de toute nature et des combats désastreux, oublier dans un repos d'un jour tous les maux d'une année? Heureux oubli du danger, ce n'est qu'avec toi qu'on peut entreprendre de vastes et de lointaines conquêtes! Mais c'est surtout à son excellent caractère que nous devons le brillant succès de nos armes :

Un Français brave tout s'il garde sa gaité.

Suivons-le sur la chaîne des Alpes, dans les marais de la Hollande, sous les feux de l'équateur, près des glaces du pôle : toujours quelques traits heureux viennent lui faire oublier ses fatigues et sa misère.

Le 28 juin 1798, nous étions en vue de la côte d'Égypte, rapporte un témoin oculaire; elle s'étendait comme un ruban blanc sur l'horizon bleuâtre de la mer. Cet aspect n'avait rien que de fort triste :

pas un arbre, pas une habitation. La gaieté continua cependant de régner parmi les soldats accourus sur le pont du vaisseau pour voir la terre : « *Tiens*, dit l'un d'eux à son camarade, *voilà les six arpens qu'on t'a décrétés*; et tous ceux qui avaient entendu cette plaisanterie en rirent le plus cordialement du monde.

Quelques jours après, en quittant Alexandrie pour s'enfoncer dans l'intérieur du pays, après une marche pénible dans le désert, on donne l'ordre à un officier d'aller avec sa troupe occuper un poste assez éloigné nommé *Béda* : « *Mes amis*, dit-il à ses soldats, *nous allons coucher à Béda; vous entendez, à Béda : cela n'est pas plus difficile que cela.* » Le rire éclate de toutes parts, et l'on part pour *Béda*.

A Tilsitt, un Russe disait à un grenadier de la vieille garde, qu'il combattait avec plaisir contre les Français pour la défense de sa patrie. Le grenadier, en jetant ses regards sur ces déserts affreux, couverts de neige et de glace, dit en riant à ses camarades : « *Ils appellent ça une patrie!* »

Les blessures même souvent ne les empêchent point de plaisanter.

Lors des premières campagnes d'Italie, une demi-brigade est commandée pour aller renforcer la ligne qui commençait à plier. L'ordre arrive au moment où l'on allait faire une distribution d'eau-de-vie.

« Pas un instant à perdre : à vos rangs. En avant, marche. » Il fallut partir sans rogome. Un grenadier, pour qui la privation était bien cruelle, reçoit une balle dans le bras. On le porte à l'ambulance. Là on panse sa blessure avec de l'eau-de-vie ; la charpie, les compresses en sont imbibées : « Corbleu ! s'écria-t-il, » une liqueur comme ça bue par des chiffons!... » Bois, charpie, bois : c'est ma ration. »

Et cet officier qui, ayant perdu les deux jambes, fit ces quatre vers pour être placés où il les avait fait enterrer,

Passans les plus ingambes

Ne faites pas les forts :

Là reposent mes jambes,

En attendant mon corps,

avait sans doute aussi autant de gaieté que de courage.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 105.

Le Russe à Montmirail, à Reims, à Montereau,
Sur le sol qu'il ravage a trouvé son tombeau.

Aux yeux de tous les militaires éclairés et impartiaux, la campagne de France suffirait seule pour placer Napoléon au rang des premiers capitaines du monde, s'il n'avait pas tant d'autres titres pour occuper la première place parmi ceux que la nature et la fortune appela à commander aux hommes. « Pendant

» la campagne de 1814, dit l'*Histoire des Batailles*,
» c'est un grand général qui s'est mis hors de me-
» sure. Son génie y supplée au nombre d'hommes :
» avec une seule armée il y fait l'ouvrage de deux ou
» trois ; et, en le voyant tomber, ceux qui l'ont suivi
» de l'œil sont convaincus que ce malheur fût arrivé
» beaucoup plus tôt à d'autres. » Il est vrai qu'il
commandait à des Français, et que ces conquérans
de l'Italie, de l'Égypte, d'Espagne et de la Germa-
nie, défendaient leurs propres foyers ; mais leur nom-
bre était si faible, qu'il n'était avec l'ennemi que de
deux à dix, et souvent même ils furent indignement
trahis par des monstres soi-disant Français. Mainte-
nant que cette guerre est terminée, que tant de hauts
faits sont du domaine de l'histoire, nous ne crai-
gnons point de dire que, sans la supériorité du gé-
nie de Napoléon sur les généraux ennemis, la France
eût perdu son indépendance beaucoup plus tôt.

L'Alsace, la Lorraine, la Bourgogne, les Arden-
nes et une partie de la Champagne, sont déjà au pou-
voir de l'ennemi. Napoléon rassemble cinquante
mille hommes, et court se mettre au milieu de trois
armées, dont chacune est double de la sienne. Le 29
janvier, sur les lieux mêmes où il reçut les premiers
éléments de l'art de la guerre, à Brienne, il bat l'ar-
mée de Blucher, qui faillit lui-même être pris. Le 30,

dans les plaines de la Rothière, où les masses ennemies sont concentrées, il livre une sanglante bataille à l'empereur de Russie et au roi de Prusse. Multipliant, pour ainsi dire, sa force par sa vitesse, après des efforts inouïs, l'ennemi, qui le croyait en déroute, le retrouve chargeant à la tête de sa cavalerie. Le mauvais temps le force de laisser reposer son armée un jour; elle se montait encore à quarante-trois mille hommes : mais il apprend que Blucher marche sur Paris par la route de Meaux, et que Schwartzemberg, sur les rives de la Seine, n'en est plus qu'à dix lieues. Il forme le projet d'écraser Blucher, passe par des chemins impraticables, et atteint son arrière-garde au moment où on le croyait encore à Troyes faisant face aux souverains alliés; livre le combat de Champ-Aubert, où le général Alsufieff, sa division, trente pièces de canon et plus de deux cents caissons tombent en son pouvoir, et se met en mesure de livrer le lendemain la bataille de Montmirail au général Sacken (11 février 1814).

Ne pouvant éviter la bataille, l'ennemi se battit avec la plus grande bravoure; mais, attaqué de front et en flanc par notre infanterie, foudroyé par notre artillerie, et coupé par notre cavalerie, il fut mis en déroute. Sa perte fut de plus de dix mille hommes, d'un grand nombre de drapeaux et de canons. Le

12, poursuivis sur la route de Château-Thierry, ce n'est qu'après avoir éprouvé une perte plus considérable encore que celle de la veille, que les vaincus parviennent à mettre la Marne entre eux et les vainqueurs. Le 14, voulant anéantir les restes de l'armée de Silésie, Napoléon, par une marche forcée, revient de Château-Thierry sur Montmirail, livre à Blucher le fameux combat de *Janvilliers* (1), et vole sur les rives de la Seine au secours de sa capitale, menacée par le prince de Schwartzenberg. Le 15, il rencontre à *Nangis* le corps de Wittgenstein, l'attaque et l'écrase (2). Le lendemain, à *Mormant*, fait

(1) La perte de l'ennemi, outre un nombre considérable d'hommes tués, est de dix mille prisonniers, parmi lesquels se trouvait le lieutenant général Ourousoff, dix pièces de canon et dix drapeaux. Notre perte ne s'évalua qu'à cinq cents hommes tués ou blessés. La raison de cette grande différence vient de l'impétuosité avec laquelle les Russes furent abordés. L'ennemi, qui avait mis son artillerie en retraite dès le commencement de l'affaire, n'opposa que trois pièces de canon à la mitraille de soixante bouches à feu sous laquelle il marcha constamment.

(*Histoire des Batailles.*)

(2) 17 février. (*Combat de Nangis.*)

Les corps des généraux Wrède et Wittgenstein se sont déployés jusqu'à Provins; Platoff et sa cavalerie sont entrés à Fontainebleau. Napoléon, qui reçoit en ce moment même un renfort de troupes venues d'Espagne, accourt de la Marne à la Seine

éprouver le même sort à deux divisions du général Wrède, et le 18 arrive à *Montereau* (1), où le prince royal de Wurtemberg reçoit, pour le moins, une leçon aussi forte que celle donnée à ses collègues les géné-

avec une partie de sa garde transportée en poste, et attaque à Nangis le corps du prince Wittgenstein. Le général Gérard débouche au village de Mormant; un bataillon du 32^e. y entre au pas de charge; le comte de Walmi, à la tête des dragons d'Espagne, tourne le village par sa gauche; le comte Milhaud, avec le 5^e. cuirassiers, tourne par sa droite, et dans ce moment le comte Drouot s'avance avec une nombreuse artillerie. Les Russes sont aussitôt culbutés. Wittgenstein perd tous ses bagages, dix-huit mille hommes et neuf pièces de canon. Ce prince fut sur le point d'être pris lui-même, et se sauva en hâte sur Nogent. S'étant arrêté un instant à Provins, il eut la franchise de dire à son hôte, à qui il s'était vanté d'être le 18 à Paris : « *J'ai été bien battu; deux de mes divisions sont prises : dans deux heures vous verrez les Français.* » (*Étrennes aux Braves.*)

(1) Comme il avait fait pour l'armée de Silésie, Napoléon n'eut pas plutôt détruit un corps ennemi, qu'il courut en écraser un autre. Le général Wrède, avec deux divisions bavaroises, fut mis dans une déroute complète par le général Gérard; il tint à fort peu de chose (dit l'*Histoire des Batailles*) qu'elles ne fussent prises en entier. Le lendemain, à la brillante affaire de *Montereau*, où le brave général Pajol se distingua d'une manière toute particulière à la tête de sa cavalerie, deux divisions autrichiennes et une division wurtembergeoise perdirent six mille hommes, quatre drapeaux et six pièces de canon.

raux en chef Blucher, Sacken, Yorck, Wittgenstein et Wrède.

Ainsi, en moins de vingt jours, avec une armée de soixante mille hommes, Napoléon divisa, attaqua, battit et dispersa ces quatre cent mille étrangers qui menaçaient Paris sur dix routes différentes. Aussi s'écria-t-il alors avec un sentiment de satisfaction : « *Mon cœur est soulagé, je viens de sauver la capitale de mon empire !* »

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 106.

Le czar des Polonais trouble la bienfaisance :
C'est un crime à ses yeux (déplorables excès!)
De souffrir en Pologne un prisonnier français.

Il serait sans doute ridicule de blâmer le vainqueur de vouloir mettre ses succès à l'abri d'un revers ; mais si nous approuvons les mesures prises par l'empereur de Russie pour conserver sa retraite, au moment où la victoire semblait flotter indécise entre sa gigantesque armée et la poignée de braves qui défendaient la France, il serait de la plus grande injustice d'étouffer la plainte des malheureux qui en furent victimes.

Après la mémorable et désastreuse campagne de 1813, où les pluies nous firent presque autant de mal en Saxe que le froid nous en avait fait l'hiver précédent en

Russie, un nombre considérable de prisonniers français diminué de moitié pendant leur court séjour en Prusse, tant par les privations de toute espèce que par les maladies contagieuses qui en furent la suite, ces prisonniers, dis-je, furent dirigés vers la Russie. Arrivés sur le sol hospitalier de la Pologne, après une longue route entreprise pendant un hiver rigoureux, plusieurs milliers ne pouvant aller plus loin furent abandonnés de château en château, et de ville en ville, aux braves et généreux Polonais qui voulurent bien s'en charger. Bientôt, par les soins les plus assidus et les secours de tous genres, qu'on ne cessa de leur prodiguer, la plupart, rendus à la santé, se trouvèrent à même, soit en cultivant la terre, soit en acclimatant les arts sous ce ciel rigoureux, d'être de quelque utilité à ceux qui leur avaient conservé la vie. Le vainqueur les ayant abandonnés, ils appartenaient, pour ainsi dire, à la bienfaisance qui les avait préservés d'une mort certaine. . . . Eh bien, ce fut sur cette partie de nos malheureux frères que frappèrent les mesures prises par l'empereur Alexandre dans les mois de février et mars 1814. Tant qu'il avait été vainqueur, tant qu'il n'eut point de doute sur le succès de ses armes, il avait paru oublier des soldats vaincus, malades et disséminés sur toute la surface de la Pologne; mais, dès qu'il craignit un revers de la fortune, les Fran-

çais et les Polonais qui leur avaient accordé l'hospitalité furent livrés à la plus cruelle persécution.

Ainsi nous reçûmes en Pologne le contre-coup du choc des deux armées; mais ce qui nous soutint au moment où nous fûmes obligés de nous réfugier dans les bois, pour échapper à la poursuite des Tartares, ce fut la certitude que l'ennemi avait été battu, qu'il fuyait épouvanté cette terre qui devait être son tombeau, et que les Français étaient encore, pour l'Europe conjurée contre eux, ce qu'ils étaient aux immortelles journées de Walmi, de Fleurus et de Marengo.... Hélas ! ce n'était qu'une erreur; mais elle nous fut de quelque utilité, puisqu'elle réchauffa le courage des cœurs abattus, et rendit l'espérance à l'âme où cette flamme consolatrice paraissait éteinte sans retour.

NOTE QUINZIÈME, PAGE 107.

Il faut d'être Français que le crime s'expie.

Tout en nous plaignant des mesures prises par le gouvernement russe, et de l'atroce ponctualité que mirent les cosaques de nouvelle levée dans leur exécution, nous sommes loin de nous plaindre de tous les officiers russes; il en est même qui nous rendirent de grands services. Le sénateur Lanskoi, les princes Galitzin, le colonel Roulbakin et d'autres

dont les noms nous sont échappés, ont des droits à notre reconnaissance et à notre amitié. On a nommé dans plus d'un ouvrage ceux des officiers de cette nation qui oublièrent les droits de l'humanité; nous ne citerons que ceux qui soutinrent la cause du malheur. Le général Korsakow-Rimski, gouverneur de la Lithuanie, et le général Driessen, gouverneur de la Courlande, furent les consolateurs et les amis des prisonniers confiés à leur garde. Pourquoi trouvèrent-ils si peu d'imitateurs! Cependant le grand-duc Constantin donna aussi un grand exemple d'humanité et de courage. Ce jeune prince brava une épidémie mortelle pour aller chercher lui-même dans les hôpitaux des officiers français qu'il fit soigner jusque dans ses appartemens. Deux allaient être victimes d'un incendie auquel leur faiblesse ne leur permettait pas de se dérober; il les arracha du milieu des flammes, en chargeant l'un sur ses épaules, tandis que son valet de chambre emportait l'autre. Mais, hélas! pour une belle action à citer en faveur de nos ennemis, nous avons mille traits de barbarie et de cruauté.

A Varsovie, le général Levinski et ses aides-de-camp, firent tout ce qui était en leur pouvoir pour adoucir la cruelle position des prisonniers. Nous aimons à leur en témoigner notre reconnaissance.

NOTE SEIZIÈME, PAGE 107.

..... L'ukase ingénieux
 Punit du même sort le mortel généreux
 Qui voudrait au malheur conserver un asile.

Nous n'avons pu nous procurer cet acte d'inhumanité et d'avilissement; mais nous pouvons affirmer qu'il existe dans la chancellerie russe, et, de plus, qu'il fut mis à exécution. Oui, j'ai vu arracher des pères à leurs familles, je les ai vu traîner dans les déserts de la Sibérie, pour avoir accordé l'hospitalité, pour avoir sauvé la vie à quelques malheureux prisonniers français.... O comble d'infortune! Pour les descendans de Sobieski, ce n'était donc point assez d'avoir perdu jusqu'au nom de patrie, il fallait encore qu'ils fussent privés des droits dont jouissent les peuples sauvages comme les nations civilisées, ceux de secourir le malheur! Être soumis à un pouvoir étranger est humiliant pour tous les amis de l'indépendance nationale; ne pouvoir accorder un asile à ceux que nous aimons quand nous en avons les moyens et la volonté, c'est le dernier terme de l'asservissement.

O généreux et braves Polonais, à Dieu ne plaise que je veuille vous faire un crime des chaînes que vous portez!... Je sais qu'elles vous sont odieuses, et

que le jour où vous pourrez les briser sera saisi par la plupart d'entre vous avec le plus ardent enthousiasme. Vous pouvez être opprimés encore quelque temps ; mais les sentimens de patriotisme et de liberté ne s'éteindront jamais chez les compagnons de gloire des Poniatowski et des Kosciusko. Laissez à Alexandre la vaine ambition de commander du Vésuve au Caucase , d'enchaîner Athènes et Bysance à son char... Le cours des prospérités humaines a un terme ; les plus vastes empires se divisent , les grands monumens tombent , les conquérans meurent , tout se brise sous la main des siècles : les peuples seuls ne périssent point.

MES SOUVENIRS.

QUATRIÈME SOUVENIR.

BIENTÔT de tant d'horreurs l'agile Renommée
A révélé le cours. La famille alarmée
Tremble bien moins pour elle en ces honteux excès
Que pour la liberté du prisonnier français.
« Quoi ! ce jeune héros, après tant de souffrance,
» Se verrait pour jamais séparé de la France !...
» Non, non, dit l'intrépide et belle Paulowna :
» Ce front audacieux, que la victoire orna,
» Ne se courbera plus sous le joug du Tartare ;
» Et, dût en ce séjour leur cohorte barbare
» Porter sa rage impie, un doux pressentiment
» Me dit que Paulowna sauvera son amant.
» Soutiens mon noble zèle, illusion chérie !
» Je saurai le soustraire à leur lâche furie,
» Et leur coupable audace auprès de mon amour
» Pâlera comme l'aube aux premiers feux du jour. »

Mais Sénarmont, aussi, dans ce péril extrême,
 N'occupe ses pensers que de celle qu'il aime.
 Doux partage de soins, noble échange de vœux :
 Songe-t-on à ses maux lorsqu'on est amoureux ⁽¹⁾?
 Il connaît le malheur que le sort lui prépare ;
 De celle qu'il adore on veut qu'il se sépare.
 Fuira-t-il à l'aspect d'un insolent vainqueur ?
 Ah ! que de maux divers viennent froisser son cœur !
 Attendre un ennemi, que la rage exaspère,
 Avec tous ses enfans, c'est compromettre un père.
 « Fuyons, fuyons, dit-il, au milieu des déserts. »
 Il achevait ces mots, un cri frappe les airs.
 « Sauvez-vous, les voilà : leur colonne est immense ;
 » Elle finit à peine où l'horizon commence. »
 Vains efforts ! A partir on ne peut l'engager :
 Un Français ne fuit point à l'aspect du danger.
 Des esclaves du Nord la cohorte s'assemble ;
 Sous leurs pas empressés le sol indigné tremble ;
 La rage est dans leurs cris, et leur bras forcené
 Déjà frappe en espoir un guerrier enchaîné.
 Comme on voit de corbeaux une bande vorace,
 Inhabile au combat, incapable d'audace,
 Sur le sol abreuvé du sang des combattans,
 Se disputer des morts les membres palpitans,

Des bords du Tanaïs les hordes affamées
Fondent sur les débris de nos vieilles armées.
Vainement du malheur on invoque les droits ;
De l'honneur les brigands connaissent-ils la voix ⁽²⁾ ?

A l'aspect du péril oubliant ses alarmes ,
L'audacieux Français vole et cherche des armes ,
Appelle , réunit , arme les Paysans ,
Et leur tient , l'œil en feu , ces discours imposans :
« Enfans dégénérés du Sarmate et des Slaves ,
» Finirez-vous vos jours comme de vils esclaves ?
» Amis , renoncez-vous à l'immortel renom
» De rendre à la Pologne et sa gloire et son nom ?
» Déjà de vos tyrans les phalanges craintives
» De la Seine , en tremblant , abandonnent les rives.
» Unissez votre haine au courroux des Français ,
» De votre indépendance honorez leurs succès ;
» Sur vos champs , abreuvés d'un sang que je déteste ,
» De lâches oppresseurs exterminiez le reste :
» Femmes , enfans , vieillards , unissons nos efforts ;
» Formons de vos hameaux d'impénétrables forts.
» Craintes , peines , dangers , que rien ne vous arrête ;
» Rejetons vers le Nord cette horrible tempête.
» Quoique brille des czars le glaive ensanglanté ,
» De ses coups meurtriers sauvons la liberté :

- » L'occasion perdue est un siècle à renaître.
 » Marchons, et la Pologne est désormais sans maître ;
 » Laissons ce grand exemple à nos derniers neveux :
 » Pour sauver sa patrie il faut plus que des vœux !...
 » A la plus noble gloire osons enfin prétendre :
 » Armons-nous, combattons, mourons pour la défendre.
 » Le laurier du martyr a des palmes pour vous.
 » Que dis-je ? des combats les chances sont pour nous.
 » Ces brigands ont, dit-on, l'avantage du nombre ;
 » Mais sous ces murs épais nous combattons à l'ombre.
 » Allons, brisons nos fers, lavons de grands affronts,
 » Et d'immortels lauriers couvrez vos nobles fronts ⁽³⁾.

A ces mâles accens, cette audace inouïe,
 Des sages Polonais la prudence est trahie.
 Chacun s'arme, s'élançe, et, d'un commun transport,
 Tous jurent d'obtenir la victoire ou la mort ⁽⁴⁾.

Cependant Paulowna, dans sa douleur amère,
 Que ne peut abuser une vaine chimère :
 « O mon père ! dit-elle, ô mon unique espoir !
 » Viens sauver tes enfans des coups du désespoir ;
 » Ils ont de nos climats rêvé l'indépendance.
 » A cette folle audace oppose ta prudence ;
 » Sauve-nous ! le Tartare approche furieux.... »
 Le vieillard à ces mots a volé vers les lieux

Où le bouillant Français des braves qu'il exhorte
En dix nombres égaux partage la cohorte.
Les uns vont près des bois combattre l'étranger ;
Ceux-là gardent la route, et ceux-ci le verger :
« A la vie , à la mort... » Sénarmont : « Je le jure. »
« Arrêtez ! arrêtez !... Ah ! je vous en conjure ,
» Mes enfans, mes amis, ajournez vos desseins ;
» Craignez pour vous, pour moi, le fer des assassins.
» Un tel projet me charme et vous immortalise ;
» Mais attendez, hélas ! que le ciel l'autorise :
» Réservons notre sang pour des temps plus heureux
» Une mort inutile est la honte des preux ⁽⁵⁾. »
Comme on vit de Nestor la sagesse imposante
Rendre du fier Ajax la rage obéissante ,
Le sage Polonais, gourmandant ses amis,
Désarme tous les bras à ses vertus soumis.
« Et toi, brave Français, noble et vaillant jeune homme,
» Digne des temps d'Homère et des beaux jours de Rome,
» Reprend l'adroit vieillard, désarme aussi ce bras
» Qui peut, hélas ! nous perdre et ne te sauver pas.
» Tu sais combien j'aimais à t'offrir un asile.
» Ne fais pas que d'ici ma vieillesse s'exile.
» Par amitié pour moi, par pitié pour ces pleurs,
» Par amour pour mon fils, pour ses timides sœurs,

» Pour toi, pour tes amis, pour la Pologne entière,
 » Rends-toi, jeune héros, à mon humble prière;
 » Cache tes traits, ton nom, tes pas et tes discours,
 » Et sauve ma famille en conservant tes jours. »
 Paulowna, d'une main qu'elle arrose de larmes,
 S'empare ... et Sénarmont, avec ses faibles armes
 Laissant tomber à terre un pénible regard,
 Obéit en silence aux ordres du vieillard,
 Suit un prudent avis que sa valeur déteste,
 Revêt d'un pâtre obscur la pelisse modeste,
 Et de regrets amers et de douleur navré,
 Rêve encor à l'espoir dont il fut enivré.

Mais du camp ennemi les armes retentissent;
 La terre s'en émeut, les forêts en gémissent,
 Et de l'âpre clairon les sinistres concerts
 Avec d'affreux *howas* fendent le sein des airs.
 Le signal est donné. La horde sanguinaire
 Franchit du vieux château l'enceinte héréditaire;
 Elle a tout envahi.... Tel un orage affreux
 Porte au loin l'épouvante en ses flancs ténébreux.
 En vain de blonds épis la terre était parée,
 En vain des feux du ciel elle était colorée;
 La nuit répand son ombre au milieu d'un beau jour;
 Du pauvre un noir torrent envahit le séjour :

La foudre gronde, éclate, et le peuple en prière
 Attend avec effroi le calme et la lumière...
 Ainsi des nations foulant aux pieds les droits,
 Le Tartare se livre à ses affreux exploits.
 L'ordre qu'il exécute, en colorant ses crimes,
 Rend son but glorieux et ses coups légitimes.
 Son impunité même ajoute à son courroux.
 L'innocence est en vain tombée à ses genoux ;
 Il faut de ces brigands que l'attentat s'achève.
 L'un menace du *knout*, l'autre frappe du glaive ;
 Mais on garde un silence imposé par l'honneur.
 Et ce silence encor redouble leur fureur.
 Où pourra s'arrêter cette exécration?...
 Ils courent vers le temple... O monstrueux outrage !
 D'une main sacrilège ils brisent les autels,
 Et leurs pieds ont souillé le front des immortels!...
 Mais, soit crainte, remords, en cette horreur extrême,
 Soit l'effet du hasard, soit l'œuvre de Dieu même,
 De blasphèmes, de sang ces barbares souillés ⁽⁶⁾,
 Brisant du vieux caveau la porte aux gonds rouillés,
 Des trésors de Bacchus chargent leur main rougie,
 Et leur courroux s'éteint dans une affreuse orgie.
 Alors de Paulowna qui peindra les douleurs ?
 Elle gémit et craint encor d'autres malheurs.

Un frêle talisman, un simple habit protégé
Celui que vient chercher la troupe sacrilège :
Un pas, un geste, un mot, un rien peut le trahir.
« Dieux ! si ces vils bourreaux allaient le découvrir !
» Amour, sois à mes vœux encore un jour propice,
» Ou plonge-moi vivante au fond d'un précipice. »

D'un voile impénétrable enveloppant le jour,
La nuit au front d'ébène est enfin de retour.
Les vins délicieux que vit mûrir la France
Des forbans du désert gorgent l'intempérance.
Déjà leurs faibles cris sont à peine entendus,
Et bientôt dans les airs par degrés sont perdus.
Ainsi de sang gorgée et de repos avide,
Siffle au loin de serpens une troupe homicide.
Craignant de s'opposer au sommeil des méchants,
Les oiseaux du bocage ont suspendu leurs chants ;
L'Écho retient sa voix, le Zéphyr son haleine,
Et les monstres en paix s'endorment dans la plaine.
Ainsi le kan tartare achève ses travaux ;
Ils paraissent plongés dans la nuit des tombeaux ;
Tous gisent sur le sable ou sur l'herbe fleurie,
Que leurs souffles impurs ont détruite ou flétrie.
Mais cependant que l'ombre envahit les déserts,
La lune à flots d'argent du vaste sein des airs

Sur le toit dévasté de la triste chaumière
Répandant sa tremblante et douteuse lumière,
Montre à l'œil étonné du bouillant Sénarmont
Le crime enseveli dans un sommeil profond.
A ce hideux aspect séchant de vaines larmes,
Plein de haine et d'espoir, il ressaisit ses armes :
« Qui peut me retenir ? La crainte ? le remords ?
» Non : précipitons-les dans l'abîme des morts ;
» Aux mânes de nos preux immolons ces victimes ;
» Acquittons en un jour le prix de tant de crimes.
» La mort m'attend ; qu'importe : au moins que cette main
» Trempe ce fer vengeur dans leur sang inhumain.
Ainsi de l'esclavage évitant l'infamie,
Sur son bord entouré d'une armée ennemie,
Du terrible abordage envisageant l'horreur,
Le marin intrépide , en proie à la fureur,
Une torche à la main , de son pont qui s'écrase
Vole au salpêtre ardent qu'une étincelle embrase,
Y fait briller la flamme... O désastres des mers...
Le bâtiment éclate au sein des flots amers.
Aussi prompts que les vents agités par la foudre ,
Ses immenses débris , dispersés par la poudre ,
S'élancent dans les airs , fendent le sein des eaux ,
Brisent les flancs épais de vingt autres vaisseaux ;

Le flot tremblant répond à cette horreur sublime,
Et vainqueur, et vaincu, tout descend dans l'abîme⁽⁷⁾.

Tel est de Sénarmont le projet désastreux.

Soudain il a quitté son réduit ténébreux;
Inflexible en sa haine, insensible à la crainte,
Il franchit du château la déplorable enceinte,
S'approche, va frapper, lorsqu'un cri déchirant,
Interrompant l'horreur de ce calme effrayant,
Vient arrêter sa course et fait trembler ses armes.
Il vole vers les lieux d'où partent ces alarmes :

« Il tombera sur lui le coup qu'il détourna. »

Le glaive brille. — Arrête! — Ah! c'est toi Paulowna.

« Arrête, malheureux! lui dit-elle tremblante;

» Quel démon t'inspira cette rage sanglante?

» As-tu donc oublié tout sentiment d'honneur,

» Tes parens, ton pays, ta gloire et mon bonheur?

» Barbare, immole, avant de marcher au supplice,

» La triste Paulowna, ta coupable complice,

» Et poursuis si tu veux cet horrible dessein :

» Cours, va porter ta tête à leur glaive assassin ;

» Couronne les forfaits de ta vaillance impie;

» Fais de t'avoir sauvé que le crime s'expie;

» Montre à nos vils bourreaux que, sous ces bois épais,

» Tu passais d'heureux jours en attendant la paix;

» Aux horreurs de l'exil condamne mon vieux père...
» Mais, non ; à tes vertus j'en appelle et j'espère :
» Sénarmont fut toujours sensible et généreux ;
» Il ne peut être ingrat. Si de pleurs douloureux
» L'amour n'apaise point ta vengeance cruelle,
» Au moins que l'amitié te retrouve fidèle....
» Mon frère... Ah ! pour tes jours qu'il était alarmé !
» Pourras-tu le punir de t'avoir tant aimé ?
» Iras-tu le livrer à la hache ennemie ?
» Non, non, tu n'auras point cette lâche infamie !
» Cours au nom de la France et des dieux que tu sers,
» Cours chercher un asile au milieu des déserts ;
» Fuis, mais à l'instant même ; il en est temps encore :
» Mes pas suivront les tiens à la première aurore.
» Un chemin te conduit auprès du bon vieillard ;
» Fuis, fuis sans plus attendre. Ah ! s'il était trop tard !
» Amour, guide nos pas ! » Cette amante éperdue
L'entraîne sur le seuil d'une porte inconnue,
Le confie en tremblant aux ombres de la nuit,
Le presse sur son cœur, l'encourage et s'enfuit.

Mais lorsque du levant, chargé de vapeurs sombres,
L'aube aux reflets d'azur des nuits chassait les ombres,
Sachant que Sénarmont respire en liberté,
Du prudent Polonais le fils a déserté,

Cédant au vœu d'un père alarmé pour sa vie,
 La maison paternelle au Tartare asservie,
 Tandis que Paulowna, fidèle à son serment,
 Sur un léger coursier va chercher son amant.

Elle a déjà sans bruit, inquiète, attentive,
 Parcouru maints sentiers; comme un trait elle arrive
 Aux lieux où Sénarmont, dans ses cruels ennuis,
 Accusait le silence et la longueur des nuits :

« Que le jour, disait-il, est donc lent à renaître!
 » Mais Paulowna, surtout, qu'elle tarde à paraître!
 » Il manquait, pour combler mes orageux destins,
 » Cette crainte nouvelle et ces nouveaux chagrins.
 » O justice! ô vengeance, honneur, gloire, patrie,
 » Vous partagez mon cœur! et mon âme flétrie
 » Semble être tout entière au pouvoir de l'amour :
 » Encor va-t-il me fuir peut-être sans retour!
 » Ah! sous la faux du Temps quand j'ai vu sans combattre
 » Succomber tant de preux que Mars ne put abattre⁽⁸⁾,
 » Quand j'ai vu reporter par de jeunes enfans
 » Jusqu'aux bords de l'Oder nos drapeaux triomphans,
 » Et moissonner sans fruit cette jeunesse ardente⁽⁹⁾,
 » La mort seule pouvait, remplissant mon attente,
 » Mettre un glorieux terme à mon malheureux sort.
 » Cependant je vis, j'aime, et je cherche la mort. »

Il dit, blâme du jour la marche négligente,
Accuse au même instant l'aurore diligente,
Des plus contraires vœux redouble son tourment,
Quand Paulowna paraît. O spectacle charmant !
D'un si riant tableau qui fera la peinture ?
L'objet aimé pour nous est toute la nature.
Comme on voit du soleil, pendant les longs hivers,
Un rayon bienfaisant consoler l'univers,
De la chaste héroïne un seul regard envoie
Dans l'âme du guerrier l'espérance et la joie ;
Quand, accusant la nuit et détestant le jour,
Il maudissait des bois le bienheureux séjour,
Séduit par les attraits d'une femme chérie,
Doutant de son bonheur, en tremblant il la prie,
Sur les plus doux sermens, par les plus tendres nœuds,
De fixer à jamais son amour et ses vœux.
L'aimable Paulowna ne résiste qu'à peine ;
Un charme involontaire, un doux penchant l'entraîne ;
Son cœur par la raison est en vain combattu,
Quand, rappelant sa force et toute sa vertu :
» Je vous aime, dit-elle, et ne puis m'en défendre ;
» Dans la tombe pour vous je suis prête à descendre ;
» Il n'est point de péril, il n'est point de danger
» Qu'avec vous Paulowna ne veuille partager ;

» Ma fortune à jamais est unie à la vôtre ;
» Jamais ce chaste cœur ne battra pour un autre ;
» Mais avant que l'hymen , par les dieux consacré ,
» N'ait décoré mon front de son bandeau sacré ,
» Avant cet heureux jour où du doux nom d'épouse
» Je veux être honorée , et dont je suis jalouse ,
» Laissez-moi sans remords , laissez-moi , par pitié ,
» Couronner des travaux qu'inspira l'amitié.... »

Des larmes à ces mots inondent son visage :
Elle a de sa raison presque perdu l'usage ;
Son trouble augmente même au sombre aspect des bois ,
Des sanglots douloureux ont étouffé sa voix ;
Et cependant son âme alarmée et craintive ,
Suivant de ses pensers la trace fugitive ,
Craint et redou teencore un coupable abandon ;
Mais l'amant à ses pieds réclame son pardon .
Ni le cœur repoussé par la main paternelle ,
Ni l'âme que menace une nuit éternelle ,
Ni le corps tourmenté de mortels châtimens ,
Rien ne peint les horreurs , rien ne peint les tourmens ,
Les amers déplaisirs dont le guerrier s'abreuve .
Quel mortel a subi de plus terrible épreuve ?
Non , jamais les forêts ne firent retentir
Tant de justes douleurs et tant de repentir .

Mais la vertu triomphe et la beauté pardonne.
« A ta sage prudence, heureux, je m'abandonne :
» Noble amie , a-t-il dit, aux premiers feux du jour
» Les fêtes de l'Hymen éveilleront l'Amour.
» Le bon vieillard habite au prochain ermitage ;
» Une vertu pieuse est son noble partage ;
» Il est sage , il est juste ; il m'en souvient encor ,
» Tu m'as peint ses vertus, dignes de l'âge d'or.
» Nous prendrons à témoin et le ciel et la terre ,
» Nous irons implorer son sacré ministère.
» Tout en ces vastes lieux révère son pouvoir.
» Compte sur lui , sur moi ; je saurai l'émouvoir. »

Ce discours a séduit la craintive amazone ;

Elle voit sans frayeur la nuit qui l'environne.

Toutefois elle veille ; et l'amour et l'hymen

Redisent dans son cœur : A demain , à demain.

Que la nuit parut longue à leur âme agitée !

Aussi, dès que le jour d'une teinte argentée

Colore l'horizon , dans un trouble mortel

L'heureux couple en tremblant s'avance vers l'autel.

C'est près d'une onde claire et sous un chêne antique

Que s'élève humblement la chapelle rustique ;

Simple comme l'église en son culte naissant ,

Elle inspire dans l'ombre un respect imposant ;

Et des arts fastueux proscrivant la peinture,
Son autel est paré des mains de la nature :
Colonnes, chapiteaux de branches recouverts,
Mosaïques de fleurs sur de frais tapis verts,
Vous êtes à l'abri sous les feuilles tremblantes,
Et vous n'avez d'encens que le parfum des plantes.
De la bonté divine implorant la faveur,
Les deux amans, remplis d'une sainte ferveur,
Baissent leur front pieux. Aux chants les plus austères,
L'amour a réuni ses ardentes prières ;
Le vertueux ermite en secret applaudit,
Prend le livre sacré, se recueille et leur dit :
« En présence d'un Dieu qui condamne l'injure,
» Qui flétrit l'adultère et punit le parjure,
» Sur la foi du serment, sous ses yeux paternels,
» Je vous lie à jamais par des nœuds éternels.
» Le bonheur fuit l'hymen où n'est pas la constance.
» Préparez votre cœur aux tourmens de l'absence.
» Quels que soient du destin les décrets rigoureux,
» Aimez-vous sans partage, et vous serez heureux. »
Il dit et les bénit, fait des vœux et soupire.
Enfin à leur bonheur désormais tout conspire.
Non loin de l'ermitage, où, sur le bord des eaux,
Le peuplier superbe élève ses rameaux,

Est une heureuse enceinte où le dieu du mystère
Accompagne leurs pas. Chaste fils de la terre,
Ce séjour sert d'asile à l'aimable Pudeur,
Et prête à l'Amour même une nouvelle ardeur.
Les sites fabuleux et d'Europe et d'Asie,
Les vallons de Tempé, les eaux de Blandousie,
N'ont rien de comparable à ce réduit charmant.
Jamais bergère en vain n'y suivit son amant.
Là de limpides eaux le léger bruit éveille
L'âme encore assoupie et le cœur qui sommeille ;
L'ombre au milieu du jour tend ses vastes réseaux ;
Les airs n'y sont troublés que du chant des oiseaux ;
L'aspect de mille fleurs émaillant la prairie,
Les ramiers jouissant d'une union chérie,
La feuille humide encor des baisers du zéphyr :
Tout dans ces lieux divins, tout invite au plaisir.
C'est là que du bonheur la cour est établie ;
Que le présent échappe et le passé s'oublie ;
Qu'entre la volupté, l'espérance et l'amour,
Coulent les doux plaisirs et les heures du jour.
Divinité suprême, immuable Nature,
Du bonheur des humains source féconde et pure,
Dans ton sein maternel élevant ces époux,
Tiens à jamais loin d'eux le poignard des jaloux

Et les maux dévorans enfantés par l'absence....
Trop vaine illusion ! chimérique espérance !
Le Temps vole et s'enfuit : que de regrets amers !
L'astre éclatant des cieux s'est plongé dans les mers ;
La nuit sur la forêt tend ses crêpes funèbres ,
Et l'étoile du soir , à travers les ténèbres ,
Rappelle à Paulowna qu'il faut quitter ces lieux .
Que vous fûtes charmans , trop pénibles adieux !
Que de tendres baisers ! combien de douces larmes
Remplirent cet instant de plaisir et d'alarmes !
Ce qu'on s'est dit cent fois on le répète encor ;
Mais , s'arrachant enfin par un dernier effort ,
Paulowna du coursier prend les rênes flottantes ,
Et fuit comme le vent sur les feuilles tremblantes .

FIN DU QUATRIÈME SOUVENIR.

NOTES

DU QUATRIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 146.

Songe-t-on à ses maux quand on est amoureux ?

S'il est un charme capable d'endormir nos souffrances, à coup sûr c'est l'amour. Il couvre le passé et le présent du voile des illusions, et ouvre à l'avenir toutes les portes de l'espérance. Les douleurs même qu'il nous cause ne sont que des aiguillons de plus à la jouissance. Il n'est pas possible de mieux peindre les tourmens et les plaisirs de l'amour que ne l'a fait Horace : *dulcis amarities*, les a-t-il appelés, douce amertume de la tendresse. Sophie Arnould a donné une paraphrase vive et gaie de ces mots si profonds du prince de la lyre latine. Sophie, déjà sur son retour, causait de ses jeunes amours avec le comte de Lauraguais, son ancien amant. Elle s'attendrissait à de tels souvenirs, quand tout à coup elle s'écria : « Oh ! le bon temps ! comme j'étais malheureuse ! » Et c'é-

taît, je crois, sagesse de ne pas s'abandonner sérieusement à des pensées qui pouvaient rallumer des sentimens qui ne conviennent qu'au printemps de la vie ; mais, au milieu même de cette saillie, le regret se fait sentir, et quiconque a aimé serait fâché de ne pas l'y trouver.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 147.

De l'honneur les brigands connaissent-ils la voix ?

Comment pourrait-on exiger l'accomplissement des devoirs prescrits par l'honneur et l'humanité, de ce ramas de scélérats et d'assassins tels que ceux qui nous viennent des cataractes du Borysthène (voyez ci-après la note première du *cinquième Souvenir*, page 207), quand les souverains les plus philanthropes, les peuples les plus civilisés, les gouvernemens les mieux constitués, lorsque leurs intérêts le réclamèrent, ont eux-mêmes foulé aux pieds toutes les considérations humaines ? Ne les a-t-on point vus promettre la liberté et l'indépendance aux nations, pour les replonger plus facilement dans un plus insupportable esclavage (1) ?... N'ont-ils point employé les

(1) Lord William Bentinck avait dirigé ses opérations contre Gènes avec adresse et courage. Le concours amical des habitans l'avait favorisé dans un pays où des dispositions hostiles de leur part eussent fait échouer son entreprise. Il avait occupé la ville,

moyens les plus perfides pour engager nos guerriers à rendre les places confiées à leur garde , en leur faisant passer chaque jour des nouvelles alarmantes sur l'état de la patrie , en leur accordant une capitulation honorable , violée dès qu'ils avaient déposé les armes (1) ? N'est-ce point par les traitemens horribles qu'on leur fit souffrir en prison qu'on espérait les

et, se rappelant sans doute le mot de Xénophon, « que c'est une » belle et excellente qualité pour tout homme, et surtout pour » un général, d'être juste et fidèle à ses promesses et à la foi » donnée, » il avait proclamé l'indépendance de cette république qui ne vécut qu'un jour, uniquement pour sentir plus amèrement les angoisses d'un nouvel esclavage.

(*Puissance politique et militaire de la Russie.*

Sir Robert Wilson, 1817.)

(1) A Dresde , le maréchal Saint-Cyr, considérant qu'il se trouvait dans sa garnison un nombre considérable d'officiers, jugea utile, pour les intérêts de la patrie, d'accepter une capitulation qui lui garantissait un libre passage pour rentrer en France avec ses troupes. Le général Klenau, muni de pleins pouvoirs, signa le traité; et dès que les Français furent disséminés sur les routes de France, la convention fut annulée. On offrit au maréchal Saint-Cyr de le rétablir dans Dresde; mais il était impossible de l'y replacer avec tous les avantages de sa première position, comme il serait impossible de dédommager un accusé par un nouveau jugement après qu'il aurait fait connaître tous ses moyens de défense.

Ainsi, Saint-Cyr, après avoir protesté contre la violation de la

faire combattre contre leurs compatriotes? enfin, par une infinité d'exactions, de turpitudes, de cruautés et d'infamies dont la seule énumération excéderait les bornes de notre ouvrage. Ah! sans vouloir faire le procès à qui que ce soit, estimons-nous heureux de n'avoir point eu recours à ces moyens odieux dans cette lutte opiniâtre où plus d'une fois nous eûmes à combattre toutes les forces de l'Europe. Sans doute le blâme retombe sur ceux qui ordonnèrent ces terribles excès; mais la France eut aussi des gouvernemens sanguinaires: il est assez connu l'ordre inhumain de faire périr tous ceux de nos ennemis que le sort des armes mettait entre nos mains; mais on sait

foi donnée et de l'honneur militaire, fut conduit avec sa garnison prisonnier de guerre en Autriche. Klenäw fut envoyé à Vienne devant un conseil de guerre, et fut *honorablement acquitté*.

Presqu'à la même époque, pareil événement eut lieu à Dantzick. Après un siège honorable pour les deux corps d'armée, assiégeant et assiégé, la capitulation conclue entre le général Rapp et le duc de Wurtemberg fut annulée. Cependant ces deux officiers se fussent plutôt coupé la main que d'apposer leur seing à une convention faite avec l'intention de tromper; et ils ne pouvaient se douter de la mesure qu'on adopta.

Alexandre, quoiqu'il ne commandât pas en titre les armées alliées, exerçait une grande influence, etc., etc.

(*Puissance politique et militaire de la Russie.*

Sir Robert Wilson, 1817.)

aussi avec quelle indignation nos braves repoussèrent ces cruelles exécutions (1).

Espérons que les peuples, mieux éclairés, seront sourds aux perfides insinuations dont on ne fit qu'un

(1) Au combat de Deynse (20 juin 1794), on vit éclater cette générosité si naturelle au soldat français. On venait de promulguer cet horrible décret qui défendait de faire des prisonniers anglais. Un détachement français amena à un officier d'état major des Hanovriens condamnés à mort comme sujets du roi d'Angleterre : « *Camarades*, dit l'officier aux soldats du détachement, *vous allez nous mettre dans un cruel et terrible embarras ; il fallait laisser ces malheureux s'échapper où vous les avez rencontrés.* » — « *Mon capitaine*, répond le sergent qui commandait le détachement, *c'est autant de coups de fusil à recevoir de moins ; et nous sommes ici pour affaiblir l'ennemi.* » — « *Mais il existe une loi affreuse contre eux, et bien cruelle pour nous.* » — « *Nous la connaissons ; mais la convention n'a pas prétendu que des soldats français fissent le métier de bourreaux. Au reste, voici nos prisonniers : envoyez-les aux représentans du peuple ; et si ceux-ci sont des sauvages féroces, qu'ils les tuent et les mangent ensuite : ce n'est plus notre affaire.* »

« Le lendemain d'un engagement malheureux sur les hauteurs de Neustat (c'est Championnet lui-même qui parle dans ses mémoires), je vis deux conducteurs de mon artillerie pendus à un arbre par l'ennemi, et à moitié brûlés sur un bûcher de fascines. L'horreur de cette action me fit donner un ordre barbare. Tous mes soldats jurèrent de ne faire aucun prisonnier. Un combat s'engage; mes troupes sont trop cruellement fidèles à leur serment. Un jeune homme de quatorze ans, de Valence, ma patrie,

trop fréquent usage dans cette dernière guerre , pour porter la haine de nation à nation au dernier degré de la férocité.

NOTE TROISIÈME, PAGE 148.

Ces brigands ont, dit-on, l'avantage du nombre ;
 Mais sous ces murs épais nous combattons à l'ombre.
 Allons, brisons nos fers ; lavons de grands affronts ,
 Et d'immortels lauriers couvrez vos nobles fronts.

Il n'est point rare de voir la valeur triompher du nombre , surtout quand elle est exaltée par la plus noble des passions , l'amour de la liberté. Marathon , Salamine , Platée , attestent cette vérité. J'aurais presque envie de mettre sur la même ligne le Granique , Issus et Arbelles ; car là aussi les Grecs combattirent pour l'indépendance. Fallait-il toujours attendre que les Perses vinsent ravager la Grèce , et n'était-il pas temps de porter chez eux le déluge de maux dont ils avaient tant de fois inondé leurs voisins ? Certes , j'ai peu de pente à louer les conquérans ; mais , il faut l'avouer puisque l'occasion s'en présente , Alexandre en-

tambour dans mon bataillon , conduit devant moi un grenadier autrichien de la plus haute taille : « *Général, en voilà un que je vous amène.* » — « *Malheureux, as-tu oublié mon ordre ?* » — « *Général, il était sans armes.* » La sublimité de cette réponse me fit rougir : j'embrassai le tambour. » Voilà les soldats français.

treprit une juste guerre, et la conquête devint légitime, puisqu'il donna aux vaincus des lois raisonnables qu'ils avaient vainement réclamées de Darius et de ses satrapes. Toutefois, comme il faut que le courage soit encore sagement dirigé, je conviens que la supériorité des généraux grecs sur les généraux ennemis contribua autant que l'intrépidité de leurs soldats à leur assurer la victoire. Dans toutes les batailles que j'ai citées plus haut, le succès a dépendu du choix d'une position resserrée, où l'avantage du nombre était presque entièrement perdu, puisque la plus grande armée ne pouvait déployer qu'une ligne égale à celle de la plus petite. Il est vrai que de pareils triomphes seraient difficiles, pour ne pas dire impossibles, aujourd'hui que la science militaire est généralement répandue, et que la guerre de mouvement est substituée à celle de position. Cependant, dans l'état actuel des choses, *Napoléon* a montré à *M. de Mélas*, aux champs de Marengo, ce que peuvent la bravoure et l'habileté contre le nombre; et *sa grâce le duc de Wellington* a reçu du maréchal *Soult*, à Toulouse, une leçon sur cette matière, qui eût pu avoir des suites si le maréchal *Suchet*, instruit des événemens du 31 mars, n'eût pas cru devoir se dispenser d'envoyer une tête de colonne sur la route de Castelnaudary. Je ne veux juger, et encore moins blâ-

mer personne ; je ne puis m'empêcher de regretter que *sa seigneurie* n'ait pas été obligée de sauter dans la mer avec son armée : des Anglais ne pouvaient avoir que bonne grâce en rentrant dans leur élément favori.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 148.

Tous jurent d'obtenir la victoire ou la mort.

Le serment de vaincre ou de mourir serait encore le premier des sermens si les Romains n'avaient pas existé. C'est aux guerriers qui, ne formant encore qu'une petite peuplade, avaient déjà tracé pour la conquête du monde le plan que suivirent leurs neveux, qu'il appartenait de proclamer qu'il ne suffit pas de mourir pour être absous d'une défaite. Un consul romain exigea de ses soldats le serment de vaincre. Ils le firent, et s'en dégagèrent par la plus brillante victoire. Ceux-là seuls qui savent témoigner aux hommes une haute estime sont capables de leur inspirer cet enthousiasme qui fait des miracles. Eh! quoi de plus sublime, en effet, qu'un général qui dit à ses soldats : « Je ne doute pas que vous préféreriez la mort à la fuite : ne jurez donc pas de vaincre ou de mourir, cela est superflu ; jurez-moi de vaincre ; et pour tenir cet engagement pris envers les dieux et la patrie, je sais que vous ferez bien plus que

vous ne feriez pour l'amour de la vie et même de la gloire? » Mais, hélas! ce n'est plus par des passions nobles qu'on cherche à gouverner : on s'applique aujourd'hui à découvrir les penchans les plus honteux ; et c'est en les satisfaisant qu'on enchaîne des hommes, trop avilis bientôt pour oser rentrer dans le chemin de l'honneur.... Qu'arrive-t-il alors? On ne le sait que trop!...

NOTE CINQUIÈME, PAGE 149.

» Une mort inutile est la honte des peux.

Si c'est là une idée vraie, et j'ose croire qu'elle l'est, que faudra-t-il penser de ces hommes qui vendent leur vie à l'enchère?... Mais laissons là les stipendiaires ; ils sont peut-être autant à plaindre qu'à blâmer : les malheureux, ils ne connaissent pas la douceur de combattre et de mourir pour la patrie ; ils se vendent et ils périssent pour un peu d'or et pour je ne sais quel point d'honneur qui échappe à la raison qui cherche à le comprendre.

Je voulais parler du courage qu'égaré un amour trop exalté de la gloire : les exemples ne me manqueront pas. Mais au lieu de citer des noms et des faits déjà connus, sans doute, ne serait-il pas mieux de consacrer cette note à démontrer que c'est la fausse idée qu'on se fait de la gloire qui a causé tous les maux qu'ont faits à

l'humanité ces dévastateurs à qui l'on a donné si mal à propos le surnom de grands? Je ne puis me défendre de l'envie d'effleurer au moins cette question. Et d'abord ce qui n'est pas utile peut-il être glorieux? Je ne sais trop comment on s'y prendrait pour le prouver, à moins que par une distraction impie on ne prétendit séparer ce qui est utile de ce qui est juste. Or, pour qu'une chose soit glorieuse, il faut qu'elle soit utile, il faut qu'elle soit juste; car toutes ces prétendues utilités du moment ressemblent aux calculs des fripons qui, pour un mince profit fait sur l'heure, perdent leur réputation et leur avenir. Je demande, d'après ces principes qui sont incontestables, que, pour apprécier la gloire de tant de rois et de conquérans, on me montre l'utilité de leurs exploits. J'en trouve à peine un ou deux qui aient laissé une sage institution pour consoler le monde de leurs ravages. Que Washington entendait mieux la gloire que tous ces héros trop vantés! parce que tout est juste, tout est utile. Je m'étonne chaque jour davantage qu'un homme qui s'est montré supérieur sous tant de rapports, Napoléon enfin, se soit jeté dans la vieille ornière des conquérans, où il n'a trouvé qu'une gloire toujours usée et souvent fatale, et n'ait pas eu la noble ambition de suivre Washington, et de le surpasser sans doute; car Napoléon ne pouvait pas avoir d'égal...

Mais pour en revenir à la maxime, *une mort inutile est la honte des preux*, je finirai par rappeler un trait commun à *Alexandre et Henri IV*.

Alexandre trouva sur son chemin la petite ville des *Oxidraques*, et l'assiégea sans autre but que de ne pas passer devant une place qui ne lui fût ouverte. Impatient de vaincre, l'assaut ne se donnait pas assez vite, il prend une échelle et s'élance sur la muraille; l'échelle est rompue; mais loin de songer à reculer, Alexandre seul saute dans la ville, et seul contre toute la garnison ose se défendre. Un Oxidraque le renverse d'un coup de javeline et s'approche pour le désarmer en disant: Il est mort. — *Sens que je vis encore!* lui dit Alexandre en le perçant de son poignard; et se relevant sur son genou, il continue le combat. Cependant la porte ayant été enfoncée, l'armée vint à son secours. Ses généraux lui reprochèrent d'exposer ainsi sa vie dans une aussi faible circonstance. « Qu'Alexandre combatte, leur dit-il, à *Arbelles*, contre *Porus*, ou dans la petite ville des *Oxidraques*, l'univers n'a-t-il pas toujours les yeux sur lui? » S'il y a une grande fierté dans cette réponse, il y a bien plus de raison dans celle que fit Henri IV dans une occasion pareille. Il s'était vivement exposé, sans motifs légitimes, dans une escarmouche près d'*Aulnay*, et ce ne fut qu'à des prodiges de valeur qu'il dut de n'être pas fait prison-

nier. Les courtisans s'empressèrent de comparer cette action du roi à celle d'Alexandre chez les Oxidraques. « Messieurs, leur dit-il, Alexandre a fait une sottise et moi aussi ; il ne faut jamais s'exposer sans nécessité. » Henri ne parlait jamais de cette affaire sans l'appeler *l'erreur d'Aulnay*.

NOTE SIXIÈME, PAGE 151.

De blasphèmes, de sang ces barbares souillés,
Brisant du vieux caveau la porte aux gonds rouillés,
Des trésors de Bacchus chargent leur main rougie,
Et leur courroux s'éteint dans une affreuse orgie.

Les peuples du Nord sont en général excessivement avides de boissons fortes, et cette intempérance a souvent causé leur défaite. Plus d'une fois un convoi de vin adroitement exposé par l'ennemi à leur avidité, leur a fait perdre tous les avantages d'une position favorable. L'histoire offre cent exemples de cette espèce, même chez les peuples méridionaux ; et Bacchus peut-être, dut moins la conquête de l'Inde à son titre de fils de Jupiter, qu'aux outres de vin qu'il faisait passer en avant chez les indigènes.

D'ailleurs, on n'a fait ici qu'imiter, de très-loin sans doute, Homère et le cygne de Mantoue : tous les deux ont eu recours aux effets des liqueurs fortes pour tirer leurs héros d'un pas difficile, ou leur favo-

riser une entreprise audacieuse. Ulysse et Diomède n'enlevèrent les chevaux de Rhésus qu'à la faveur du sommeil bachique de leur ennemi, qu'ils immolèrent sans résistance. Et quand les deux jeunes amis dont Virgile immortalise le courage malheureux, Nisus et Euriale, pénétrèrent au camp des Rutules.

. *Passim vino somnoque per herbam
Corpora fusa vident : arrectos littore currus,
Inter lora rotasque, viros : simul arma jacere,
Vina simul.*

Et bientôt sous leurs coups Hylus tombe,

*Purpuream vomit ille animam, et cum sanguine mista
Vina refert moriens.*

Voltaire n'approuve pas ce moyen de succès ; il trouve lâche de profiter du sommeil d'un homme pour l'égorger (sentiment généreux qui ne peut étonner chez un poëte français). Aussi quand la Pucelle traverse le camp des Anglais ivres et endormis, au lieu d'assassiner Chandos, dans la tente de qui elle pénétra, et dont pourtant la mort devait être d'une grande utilité pour la France, elle se contenta de tracer les redoutables fleurs de lis sur le corps du jeune Monrose.... Mais, en tous cas, la position du héros *des Souvenirs* est telle, que la plus scrupuleuse vérité ne peut s'en offenser.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 154.

Le flot tremblant répond à cette horreur sublime,
Et vainqueur, et vaincu, tout descend dans l'abîme.

On raconte que Jean Bart ayant à bord de sa frégate le prince de Conti, que les Polonais avaient choisi pour roi, fut chassé par plusieurs vaisseaux anglais; enfin il échappa, grâce à la marche supérieure de son bâtiment et à l'habileté de ses manœuvres. Alors le prince de Conti dit à Jean Bart : Je tremblais, je l'avoue, d'être pris par les Anglais... — Vous n'aviez rien à craindre, repartit brusquement le marin; j'avais tout préparé pour faire sauter la frégate si nous étions serrés de trop près... Le prince trouva qu'il y avait là excès de zèle pour son service. Dans aucun temps, ce ne furent ni les talens ni le dévouement qui manquèrent à notre brave marine; et jamais peut-être elle ne s'est montrée si digne de la victoire que depuis la révolution, qu'un sort cruel s'obstina à la lui arracher. Je pourrais citer mille traits dignes de la postérité; les sept combats de *Second* sur la frégate *la Loire*; la corvette *la Bayonnaise* enlevant une frégate anglaise à l'abordage, triomphe unique dans les annales de la marine; les capitaines *Dupéré* et *Bouvet* battant quatre frégates avec deux; *le Tigre*, coulant pavillon haut au milieu des cris d'admiration et d'effroi de cinq

DU QUATRIÈME SOUVENIR. 177

vaisseaux qui le combattaient depuis sept heures ; et
le Redoutable, à Trafalgar, et l'immortel *Vengeur*, au
combat du 13 prairial... Mais je laisse à des mains plus
sûres le soin de retracer tous les exploits de nos ma-
rins ; je me bornerai à citer ici la plus belle ode de
notre premier lyrique , sur les désastres du *Vengeur* :

Au sommet glacé du Rhodope,
Qu'il soumit tant de fois à ses accords touchans,
Par de timides sons le fils de Calliope
Ne préludait point à ses chants.

Plein d'une audace pindarique,
Il faut que, des hauteurs du sublime Hélicon,
Le premier trait que lance un poète lyrique
Soit une flèche d'Apollon.

L'Etna, géant incendiaire,
Qui d'un front embrasé fend la voûte des airs,
Dédaigne ces volcans, dont la froide colère
S'épuise en stériles éclairs.

A peine sa fureur commence,
C'est un vaste incendie et des fleuves brûlans.
Qu'il est beau de courroux lorsque sa bouche immense
Vomit leurs flots étincelans !

Tel éclate un libre génie
Quand il lance aux tyrans les foudres de sa voix,
Telle à flots indomptés sa bruyante harmonie
Entraîne les sceptres des rois.

Toi que je chante et que j'adore,
 Dirige, ô liberté! mon vaisseau dans son cours;
 Moins de vents orageux tourmentent le Bosphore
 Que la mer où je cours.

Argo, la nef à voix humaine
 Qui mérita l'Olympe et luit au front des cieux,
 Quel que fut le succès de sa course lointaine,
 Prit un vol moins audacieux.

Vainqueur d'Éole et des pléiades,
 Je sens d'un souffle heureux mon navire emporté;
 Il échappe aux écueils des trompeuses Iglades,
 Et vogue à l'immortalité.

Mais des flots fût-il la victime,
 Ainsi que *le Vengeur* il est beau de périr;
 Il est beau, quand le sort nous plonge dans l'abîme,
 De paraître le conquérir.

Trahi par le sort infidèle,
 Comme un lion pressé de nombreux léopards,
 Seul au milieu de tous sa fureur étincelle,
 Il les combat de toutes parts.

L'airain lui déclare la guerre,
 Le fer, l'onde, les flammes entourent ces héros.
 Sans doute ils triomphaient; mais leur dernier tonnerre
 Vient de s'éteindre sous les flots.

Captifs.... la vie est un outrage;
 Ils préfèrent le gouffre à ce bienfait honteux.
 L'Anglais en frémissant admire leur courage;
 Albion pâlit devant eux.

DU QUATRIÈME SOUVENIR. 179

Plus fiers d'une mort infaillible,
Sans peur, sans désespoir, calmes dans leurs combats,
De ces républicains l'âme n'est plus sensible
Qu'à l'ivresse d'un beau trépas.

Près de se voir réduits en poudre,
Ils défendent leurs bords enflammés et sanglans;
Voyez-les défier et la vague et la foudre
Sous des mâts rompus et brûlans.

Voyez ce drapeau tricolore
Qu'élève en périssant leur courage indompté,
Sous le flot qui les couvre entendez-vous encore
Ce cri : Vive la liberté!!!

Ce cri!... C'est en vain qu'il expire,
Étouffé par la mort et par les flots jaloux :
Sans cesse il revivra, répété par ma lyre.
Siècles, il planera sur vous!

Et vous, héros de Salamine,
Dont Thélys vante encor les exploits glorieux,
Non, vous n'égalez point cette auguste ruine,
Ce naufrage victorieux!

NOTE HUITIÈME, PAGE 156.

Ah! sous la faux du Temps quand j'ai vu sans combattre
Moissonner tant de preux que Mars ne put abattre, etc.

Dans cette retraite de désastreuse mémoire, les
Russes ne furent pas les plus terribles ennemis de nos
malheureux et braves compatriotes ; la rigueur de la

saison et le manque d'alimens leur firent beaucoup plus de mal que ces adversaires déjà tant de fois vaincus par eux. Sans provisions , on parcourait un pays entièrement ruiné, et qui n'offrait aucune ressource dans une largeur de trois à quatre lieues de chaque côté de la route. Il était donc nécessaire , pour se procurer de quoi vivre, que le soldat s'écartât à une très-grande distance. Ces courses coûtèrent la liberté et la vie à beaucoup de Français , qui tombèrent entre les mains des cosaques qui harcelaient l'armée. Le sort des prisonniers faits par ces barbares était affreux : dépouillés , nus , ils périssaient de froid , après avoir servi quelques instans , par le spectacle de leurs souffrances , d'amusement aux monstres qui se partageaient leurs dépouilles.....

Le froid devint si vif qu'il fut insupportable pour une grande partie de l'armée. La neige tomba en immense quantité ; elle était poussée par un vent impétueux qui couvrait l'horizon d'un brouillard sombre et glacé , et augmentait encore les effets désastreux de l'inclémence du climat. Ce fut alors que l'on vit s'accroître dans une progression effrayante le nombre de ces isolés , qui , ayant jeté les armes que leurs membres gelés ne pouvaient plus porter, erraient à l'aventure. Repoussés par leurs camarades armés , de ces feux si rares qu'on n'allumait qu'avec tant de peine ,

ils allaient mourir dans la neige au pied du moindre abri , ou périsaient dans les flammes au milieu des maisons où ils avaient cru trouver un refuge. Après avoir marché toute la journée sans nourriture , le soir , pour se procurer une heure de repos et se garantir d'une bise glaciale , ils allumaient dans l'intérieur des maisons de paille et de bois , des feux qu'ils n'avaient plus la force d'éteindre...

« Les alentours d'une maison incendiée ressemblaient à un champ de bataille jonché de cadavres , dit l'auteur du mémoire de la campagne de 1812. Les uns à demi consumés par les flammes que leurs membres raidis les avaient empêchés de fuir , les autres détruits par le froid qui avait succédé à une chaleur momentanée. Le jour suivant , d'autres soldats transis et moitié nus venaient chercher sur les cendres fumantes et entourées par les cadavres de leurs camarades , un instant de soulagement , et peu après partageaient leur sort !... »

Loin de pouvoir traîner les bagages , l'artillerie et les provisions , les chevaux , qu'une fatale imprudence et l'incendie de Moskou avaient sans doute empêché de ferrer à neuf , ne pouvant se soutenir , furent abandonnés çà et là sur la route , avec les canons qui lancèrent la foudre aux champs de Marengo et d'Austerlitz , et les trophées arrachés à la capitale des czars... Bientôt l'armée ne présente plus qu'une masse informe

et bigarrée, chacun marchant pour son compte et se couvrant de tout ce qu'il trouvait pour se garantir des rigueurs de la saison. O cruelle destinée ! ô fatale imprudence ! est-ce bien là cette armée qui devait aller jusque dans l'Inde saper les fondemens de la fortune anglaise ? Je ne reconnais plus ces légions disciplinées et victorieuses : les rangs sont confondus, les aigles sont ensevelies sous les neiges ou cachées dans le sac de quelques vétérans. Qu'est devenue cette magnanimité, cette grandeur d'âme, ce désintéressement ? La misère a fermé tous les cœurs. Le soldat, dans la crainte de périr de faim le lendemain, refuse à son capitaine un morceau de chair de cheval dont il fit provision la veille !... Mais c'est en vain : cet affreux égoïsme ne fait que prolonger ses tourmens en prolongeant son existence : ses provisions s'usent, le froid augmente, et celui qui fut insensible aux maux de ses compatriotes meurt en implorant les secours d'autres égoïstes, qui peut-être subiront le même sort.

Cependant, qui pourra jamais le croire, cette armée réduite à la dernière extrémité et poursuivie sans relâche par un ennemi acclimaté et furieux, battu dans presque tous les postes les Russes qui voulurent lui fermer la retraite ? A Malo-Jaroslawetz, où le prince Eugène se couvrit de gloire (nous puissions ces détails mêmes chez un général qui combattait dans les

rangs de nos ennemis , sir Robert Wilson), les Russes perdirent la bataille, huit mille hommes et trois généraux hors de combat ; à Krasnow , où l'armée russe, forte de cent dix mille hommes , avec une nombreuse cavalerie et une artillerie formidable , ne put entamer l'armée française , dont la cavalerie était incapable de manœuvrer , dont un seul canon ne pouvait se traîner sur la moindre hauteur qu'à force de bras , dont l'infanterie se trouvait dans l'impossibilité de combattre faute de munitions , et dont les *membres* étaient à moitié gelés , et qu'enfin la famine avait réduite à un état si horrible qu'elle excita même l'indignation d'un cosaque qui s'écria : « N'est-ce » point une horreur de voir ces squelettes sortir ainsi » de leurs tombeaux ? » A cette même affaire de Krasnow , où le maréchal Ney livra un combat qu'en raison de la fureur de l'attaque et de l'intrépidité de la défense , on pourrait surnommer *la bataille des héros* ; où le maréchal quitta le champ de bataille emmenant avec lui les débris de sa brave armée , traversa un pays inconnu , passa le Nieper , et rejoignit Napoléon , à qui le danger du plus brave de ses lieutenans faisait dire : « Je donnerais les dix millions que » contient mon trésor pour le sauver ; » à la Bérésina où de toute autre armée , pas un homme n'eût échappé ; enfin dans une infinité de combats plus ou moins

meurtriers, qu'elle eut à soutenir pour ramener ses débris des champs de Kalouga aux rives de l'Elbe. Nous connaissons les traits généreux de courage et de bravoure dont s'illustra l'armée ; mais, combien de faits particuliers resteront à jamais enfouis dans la nuit des temps. Combien de braves succombèrent après d'inutiles et de glorieux efforts ! Le désordre même donna lieu à des actions que la postérité n'osera croire. Presque tout le corps de Platow était entré à Wilna, les cosaques et hussards russes parcouraient toute la ville, sabrant tous ceux qui n'avaient pu suivre la masse de l'armée en retraite. Tout à coup un piquet de trente voltigeurs français, qui, dans l'évacuation, avait été oublié au pont de la Wilna, arriva sur la grande place et s'y trouva en face de plus de deux mille hommes de cavalerie ennemie. L'officier qui commande ce poste ne se laisse point effrayer par le nombre de ses adversaires : il fait serrer ses rangs, battre la charge, et marche sur les Russes la baïonnette basse. Ceux-ci, déconcertés par ce trait d'intrépidité, prennent la fuite, et le peloton français alla, sans être inquiété dans sa retraite, rejoindre l'arrière-garde de notre armée ! — A Pleszezeniezy, le général russe Lanskoi, avec six cents cavaliers, est obligé d'abandonner l'attaque d'une maison défendue par une douzaine d'officiers français, par huit cara-

biniers du troisième léger italien , par le maréchal Oudinot et par quelques généraux malades ; il la fit même canonner inutilement : cette poignée de braves se défendit jusqu'à l'arrivée d'une colonne française , qui vint la débloquer. D'après ces traits d'héroïsme et des milliers d'autres que les bornes de cet ouvrage nous empêchent de citer , et de l'aveu même de nos ennemis , notre armée ne fut réellement vaincue en Russie que par les rigueurs d'une saison que rien ne pouvait surmonter.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 156.

Quand j'ai vu reporter par de jeunes enfans
 Jusqu'aux bords de l'Oder nos drapeaux triomphans,
 Et moissonner sans fruit cette jeunesse ardente....

Il faut avoir connu le génie de Napoléon et les ressources de la France ; il faut avoir été témoin des désastres de 1812 et des premiers succès de 1813 pour apprécier les services que rendit à la patrie cette jeune armée, qui vint, comme par enchantement, remplacer au champ d'honneur les vétérans d'Austerlitz et d'Iéna, morts dans les neiges de la Russie. Ah ! qu'il avait bien jugé nos jeunes soldats , ce maréchal Ney , célèbre par ses éminentes qualités militaires encore plus que par ses malheurs , lorsqu'il écrivait à l'empereur, après le combat de Weissenfels : « Votre majesté ne doit avoir

» aucune inquiétude sur ses nouvelles levées ; ces jeunes gens se sont battus avec une intrépidité qui permet de tout attendre d'eux. » En effet , suivez les phases désastreuses de cette mémorable campagne , vous les verrez attaquer l'ennemi presque toujours supérieur en nombre , avec cette bravoure et cette confiance qu'on ne doit attendre que des soldats aguerris ; et si l'on s'aperçut parfois de leur jeunesse et de leur inexpérience , ce ne fut jamais qu'à l'impétuosité de leurs attaques , qu'au mépris d'un danger qu'ils ne connaissaient point. Tels furent ces conscrits de dix-sept à dix-neuf ans , vainqueurs dans quatre batailles et dans cent combats , des vieilles bandes russes victorieuses et des Prussiens irrités par le souvenir d'Iéna et par l'espoir de reconquérir leur indépendance ; mais ils avaient de bons officiers. Oui , incorporés dans de vieux régimens , les cadres d'officiers et de sous-officiers connaissaient la guerre ; mais la majeure partie de l'armée n'avait point eu cet avantage ; ces belles et glorieuses cohortes , destinées à la défense de nos frontières , au moment d'entrer en campagne , formèrent des régimens tous neufs , et à l'exception de quelques officiers retraités qu'on avait pris pour les former au maniement des armes , personne n'avait vu le feu. Heureuse expérience qui doit nous consoler de n'avoir que peu ou point d'armée ;

si elle était menacée , la France , comme en 1813 , trouverait dans son sein une jeunesse digne de défendre son indépendance. Jamais , dans aucun pays du monde , elle ne donna de plus belles espérances.

Combien de fois ne les ai-je point vues , ces jeunes cohortes , supportant des privations de tous genres et des marches longues et périlleuses , poursuivant sans relâche les bandes de cosaques qui , en mars 1813 , inondaient le pays de Hambourg à Cassel. A Lutzen , à Bautzen , j'ai vu nombre de ces braves crier *vive l'empereur!* en apprenant le succès de la bataille , tandis qu'on leur faisait l'amputation d'un membre. J'ai vu ces régimens improvisés retourner jusqu'à cinq fois à la charge pour enlever une position inexpugnable , sans témoigner le moindre découragement (1) ! Où trouver de meilleurs officiers ? où

(1) Le 26 août 1813 , à l'attaque de Wolssberg , montagne très-élevée et couverte de bois et de ronces , à la droite de la Katzbach , en Silésie , les 146^e. , 147^e. et 148^e. régimens , commandés par les généraux Puthod et Vachot , retournèrent jusqu'à cinq fois à l'assaut de cette terrible position , défendue par toute l'armée de Langeron. Ce ne fut qu'à la cinquième attaque , et lorsque le brave général Rochambeau accourut soutenir la division Puthod , que l'ennemi abandonna la défense d'un poste qui coûta beaucoup de monde des deux côtés. Le général Vachot , général en chef en 1792 et 1793 , après vingt ans d'inactivité , y fut tué com-

trouver des soldats plus parfaits? O belliqueuse jeunesse, vous méritiez un meilleur sort! La victoire vous devait des lauriers, la patrie vous préparait des fêtes.....

Le sort des armes, le nombre de vos ennemis, la désertion de vos alliés et une saison pluvieuse ont laissé la plupart d'entre vous dans les eaux du Bober, de l'Elbe, de l'Elzter, dans les plaines de la Saxe et de la Silésie!..... Le reste, après des souffrances inouïes, est allé mourir dans les fers au milieu des déserts de la Russie.

mandant la première brigade de la division Puthod. Le combat fut tellement meurtrier, qu'en moins de deux heures on fit soixante-deux amputations sur le champ de bataille. Le soir, la division n'avait pas trois mille hommes sous les armes; et cependant, je puis l'attester sur l'honneur, j'ai compté sur le champ de bataille six et sept Russes couchés pour un Français.

FIN DES NOTES DU QUATRIÈME SOUVENIR.

MES SOUVENIRS.

CINQUIÈME SOUVENIR.

QUAND pourrai-je aux accords d'un luth harmonieux
Chanter le monde en paix et le Français heureux ?
Et, laissant le clairon pour la flûte champêtre,
Du bon peuple des champs célébrer le bien-être,
De l'homme industriel la noble activité,
Et près des rois assise..... enfin la liberté ?
Mais, mon esprit s'égare où mon espoir se fonde,
Qu'un jour si glorieux va briller sur le monde.
Des golfes du Mexique aux plaines de Berlin
Ses feux, du despotisme annoncent le déclin ;
Le Nord sommeille encor ; mais l'Espagne héroïque
S'éveille, le front ceint de la palme civique ;
La nuit, qui des Germains fatiguait l'horizon,
Se dissipe et fait place au jour de la raison ;
Les lumières du siècle ont inondé la terre ;
Le sol du Camoëns, de Virgile et d'Homère,

Qu'illustrèrent jadis et la guerre et les arts,
La Pologne attachée à l'empire des czars,
Vont fêter ou déjà fêtent leur délivrance!...
L'Anglais du fond des mers applaudit.. et la France,
Debout sur les débris de ses nombreux exploits,
Lève sa tête altière et réclame ses droits.
Bientôt ils n'iront plus, ses guerriers qu'on exile,
Sous des cieux étrangers mendier un asile....
L'amour de la patrie a réchauffé les cœurs,
L'Europe a retenti de ses accens vainqueurs;
Au bonheur des humains, désormais tout conspire;
Le fanatisme est mort, la tyrannie expire!...
Mais pourquoi ce silence, et d'où vient ta frayeur?..
Muse! d'obscurs bourreaux craindrais-tu la fureur?
De trop timides vœux, la liberté s'afflige.
A suspendre tes chants quel sentiment t'oblige?
Doit-on trembler alors que l'on fait son devoir?...
Qui prêche la vertu ne craint aucun pouvoir.
Des peuples opprimés soutiens la voix flétrie;
Sois, ainsi qu'à l'honneur, fidèle à la patrie;
Et tes mâles accens, chers à la vérité,
Seront l'écho du siècle et de la liberté!
Sur son trône, qu'embrase une flamme immortelle,
Du dieu brillant du jour, vois la marche éternelle;

Vois cet orage affreux, vois ces sombres brouillards,
Qu'il dissipe en passant d'un seul de ses regards;
Vois ses ailes de feu qui portent la lumière
Dans le palais des rois et dans l'humble chaumière;
• A ces traits éclatans... connais l'opinion.

Haïssant la licence et la rébellion,
Elle expose au grand jour sa volonté féconde,
Et sans trône, aujourd'hui, c'est la reine du monde!
Qu'elle seule t'inspire ou réprime tes chants,
Son sceptre ne flétrit que le front des méchans;
Poursuis donc, à l'abri de sa force morale,
De nos grands souvenirs la marche triomphale.

A peine Paulowna quittait les lieux charmans,
Témoins de son ivresse et de ses longs tourmens,
Que les vents échappés de ces grottes profondes
Où les retient la voix du souverain des mondes,
Ont troublé des forêts le paisible séjour;
Déjà la foudre gronde où soupirait l'amour;
Fuyant épouvantés les champs du pâturage,
Les timides troupeaux ont signalé l'orage;
Le ciel paraît empreint d'une soudaine horreur;
L'ours jusqu'en sa tanière a frémi de terreur:
L'éclair, qu'un même instant a vu naître et dissoudre,
De ses bras enflammés jette avec bruit la foudre

Sur l'énorme sapin , géant audacieux ,
Qui de son front superbe ose toucher aux cieux ,
Et dont le pied s'attache au centre de la terre ;
La pluie en noirs torrens tombe au bruit du tonnerre ,
Le jour s'éteint ; le chêne est couvert de débris ;
Ses branches au roseau n'offriront plus d'abris ;
Sa tige lutte encor ; mais prompte est sa ruine ;
L'ouragan bat son front , l'onde le déracine ;
Et , résistant en vain à tous les élémens ,
Son tronc foudroyé gît sous les flots écumans.
Ainsi , quand la révolte eut sur d'autres rivages
Levé son bras de fer , loin que ses prompts ravages
Dussent faire au hasard tomber ses coups sanglans ,
Elle épargnait le peuple et foudroyait les grands.
Le péril croît... guerrier , rassemble ton courage :
Ce n'est point sans honneur qu'on tient tête à l'orage.
O France ! ô Polowna ! patriotisme ! amour !
Soutenez sa grande âme et protégez ses jours.
Incapable d'effroi , tel qu'un jour de bataille ,
Bravant le plomb mortel , le glaive et la mitraille ,
Soit que l'onde , la flamme , et la foudre et les vents
Fassent trembler la terre et mugir les torrens ,
L'intrépide guerrier , rebelle à la souffrance ,
Supporte en paix des maux qu'il ne doit qu'à la France.

« Pour son pays, dit-il, qu'il est doux de souffrir,
» Lorsque même sans gloire on espère mourir ! »

Mais sous un humble toit le pieux solitaire
Forme pour sa vieillesse un projet téméraire ;
Inquiet sur le sort des deux jeunes époux,
Bravant l'onde écumante et les vents en courroux,
Et les nombreux écueils, et les périls sans nombre,
Une torche à la main il veut dans la nuit sombre,
Bercé d'un doux espoir chercher et découvrir,
Le couple vertueux qu'il venait de bénir ;
Il fait aux immortels sa fervente prière,
Abandonne en tremblant sa paisible chaumière,
Et marche vers les lieux où de limpides eaux
Roulaient d'un cours paisible à l'ombre des berceaux.
O bonheur imprévu ! soudain cesse l'orage ;
Des ombres de la nuit la terre se dégage,
Et l'ermite, éclairé des derniers feux du jour,
Pénètre des grands bois l'humide et froid séjour ;
Sur le sol abreuvé son pied avance et glisse ;
Il évite un torrent, un arbre, un précipice ;
Poursuit, s'arrête, appelle, et les bois frémissans
Au courageux Français ont porté ses accens.
Sénarmont des vertus a reconnu l'apôtre :
Il vole, ils sont déjà dans les bras l'un de l'autre,

Et prêtant au malheur un vénérable appui,
Le bon vieillard le guide et l'emmène chez lui.

Près du foyer rustique où le sapin s'allume,
De ses longues douleurs oubliant l'amertume,
L'infortuné guerrier voit bientôt rétablis
De son corps épuisé les membres affaiblis,
Et la reconnaissance au tendre et doux langage
Des dettes de son cœur dépose en paix le gage.

« Trop généreux vieillard, » dit-il, en essuyant
Une larme échappée à son œil languissant,
« Quand pourrai-je aux désirs de mon âme attendrie
» Te presser dans mes bras au sein de ma patrie ?
» Dieux ! avec quel plaisir mes vertueux parens
» Soutiendraient avec moi le poids de tes vieux ans !
» Mais hélas ! aujourd'hui dans sa douleur amère
» Peut-être a succombé mon vénérable père !...
» O mort cruelle , arrête... et suspends ta rigueur ;
» Qu'un jour avec son fils il presse sur son cœur
» Le mortel bienfaisant à qui je dois la vie,
» Et que ma jeune épouse à ces climats ravie,
» Aux bords où je naquis comblant mes derniers vœux
» Des roses du printemps vous couronne tous deux ! »
Il se tait accablé d'une sombre tristesse....
Mais le sage vieillard adroitement s'empresse,

Aux charmes d'un récit par la gloire inspiré,
De rendre l'espérance à son cœur ulcéré.

- « Ne crois pas, ô mon fils, en ce réduit sauvage
» Que le temps ait toujours enchaîné mon courage ;
» Ainsi qu'en ta jeunesse, intrépide guerrier ,
» J'ai brigué la faveur que donne un beau laurier ;
» J'ai suivi plus d'un jour le char de la Victoire.
» Je vais de mes beaux ans te dérouler l'histoire.
» Écoute... et quels que soient mes regrets et tes pleurs,
» Je dois à quelque gloire ajouter mes malheurs :
» Fier d'être Polonais, libre, et d'un rang illustre,
» A peine je touchais à mon cinquième lustre,
» Quand, dans sa haine aveugle, un despote du Nord
» Jeta sur nos climats la discorde et la mort.
» L'état vers son déclin roulait dans l'anarchie ;
» Sous ses vieux fondemens croulait l'oligarchie ;
» Sans union, sans chefs, sans armes, sans remparts,
» Nos guerriers divisés, cernés de toutes parts,
» Consommaient vainement leur superbe courage ;
» L'un se plaint des abus, l'autre craint l'esclavage !
» Mieux inspiré peut-être en ce pressant danger,
» Je bornai tous mes vœux à chasser l'étranger ;
» Et lorsque la Pologne allait être asservie,
» Quand la flamme et le fer menaçaient Varsovie,

» Quoique très-jeune alors, mon bras mal affermi
 » Trempa ses premiers coups dans le sang ennemi.»
 A ces mots, du vieillard l'esprit calme s'agite,
 Son œil, en traits de feu, brille dans son orbite,
 Et le charme inouï de la gloire et des ans
 Semble d'un vert laurier couvrir ses cheveux blancs.

En proie aux courtisans, sous la hache ennemie,
 Il peint la royauté sur le trône endormie;
 Le corps fédératif en butte à tous les maux,
 Ses moissons, ses trésors livrés à ses bourreaux,
 Les nobles poursuivis pour des vertus trop rares;
 La patrie expirant sous le fer des Tartares ⁽¹⁾;
 Les femmes, les enfans, les vieillards outragés;
 Cent mille, en moins d'un jour, par le Russe égorgés.
 » O jours affreux de deuil et d'horrible mémoire!
 » Dois-je de tant d'opprobre épouvanter l'histoire?
 » Vais-je, invoquant des morts les mânes glorieux,
 » Dévoiler tous les traits d'un pouvoir odieux?
 » Dire aux peuples du Sud, à mon siècle, à la terre,
 » Ce que fit la Pologne et ce qu'elle eût dû faire?
 » Ah! quelquefois encor de vils spoliateurs
 » Ses belliqueux enfans ont été les vainqueurs,
 » Et si des rois du Nord la politique impie
 » Ne les eût désunis, ils sauvaient la patrie;

- » Mais que peuvent, hélas ! les fédérations ,
» Ou nos coups divisés Du rang des nations
» La Pologne s'efface.... Un peuple noble et libre
» Y perd jusqu'à son nom , l'Europe l'équilibre !...
» Ne pouvant supporter d'insupportables fers ,
» Je cherchais un asile en ce vaste univers ,
» Où les beaux-arts, l'honneur, la gloire, la vaillance
» Pussent me consoler , et je choisis la France !
» La France !... Ah ! ce nom seul, par un charme puissant ,
» A rendu la vigueur à mon cœur languissant ⁽²⁾.
» Le destin, trop souvent au malheureux contraire,
» Guida mes faibles pas d'une main tutélaire
» Vers ces climats heureux où le peuple indompté
» Pour la première fois fêtait la liberté !
» Je vois encor , j'entends la commune allégresse ,
» Ces spectacles, ces jeux empruntés à la Grèce ,
» Un peuple tout entier, citoyens, magistrats ,
» S'arrachant aux plaisirs pour voler aux combats.
» O triomphes, honneur des plus nobles courages,
» Pourquoi du noir cyprès souffrez-vous les ombrages ?
» Pourquoi tant d'éloquence et si peu d'union ,
» Tant de patriotisme et tant d'ambition ?
» Pourquoi ces jours de deuil que tout Français abhorre ,
» Que l'histoire exagère, ou que l'oubli dévore ?

- » Esprit, grâces, talens, richesse, rangs, vertus,
» Femmes, savans, guerriers, par la hache abattus,
» Du reproche à la France évitez l'infamie ;
» Jamais d'aucuns bourreaux elle ne fut l'amie !
» D'un oubli généreux couvrez de grands excès,
» Et prouvez même encor que vous étiez Français.
» Mais quels grands souvenirs assiègent ma mémoire !
» Que de rares vertus ! quelle moisson de gloire !
» N'est-ce point un prestige ? O terre des héros !
» Que d'immortels lauriers couronnent tes drapeaux !
» C'est en vain que l'Europe, indignement trahie,
» Foule d'un pied sanglant ta frontière envahie ;
» Du pouvoir le plus saint méconnaissant les droits
» Que ton sceptre brillant est promis à vingt rois ;
» Ou plutôt, en espoir partageant tes provinces,
» Qu'ils font d'un seul état le trône de cent princes ;
» Que la trahison même et la rébellion
» Soumettent tes vaisseaux aux flottes d'Albion ;
» Et pour comble d'horreurs que d'exécrables guerres
» De l'Océan au Rhône ensanglantent les terres.
» Aux plaines de Valmi, dans les champs de Fleurus,
» Des bouts de l'univers ces peuples accourus,
» Pour attaquer des droits qu'ils ignoraient encore,
» De tes jours glorieux saluèrent l'aurore ?...

- » La liberté soutient nos drapeaux triomphans ⁽³⁾,
» Le père au champ d'honneur marche avec ses enfans ;
» De leurs chants belliqueux les accens se confondent ;
» A de grands dévoûmens de grands succès répondent ;
» Et la gloire improvisée à ces premiers combats
» D'illustres généraux et de vaillans soldats.
» La mort leur montre en vain d'éternelles entraves :
» Les balles, dit Luckner, n'atteignent point les braves ⁽⁴⁾,
» Et quand pour la patrie il nous faudrait mourir...
» On croit voir à sa voix la victoire accourir !...
» Lille contre une armée est prête à se défendre ;
» Thionville combat sur un monceau de cendre.
» Mais des places du Nord est éteint le volcan ⁽⁵⁾.
» La France à ce danger n'est plus qu'un vaste camp ;
» Les rives de la Sambre, et les sombres Ardennes,
» Ont vu d'autres Condés et de nouveaux Turennes.
» Vainement l'aigle altier et les fiers léopards
» Frémissent pleins de rage au pied de nos remparts ;
» En vain de Frédéric les bandes renommées
» S'avancent lentement ; en vain des Pyrénées
» Les bouillans Espagnols escaladent le front :
» Tous reçoivent le sceau d'un éternel affront.
» Le vétéran prussien engraisse la Champagne ;
» Dugommier et Moncey vont ébranler l'Espagne ;

- » Houchard bat les Anglais ⁽⁶⁾; et de la Meuse au Rhin
- » Custine étend les droits du peuple souverain;
- » Dumourier, Beurnonville, et Dampierre, et Valence
- » A la valeur d'un prince unissant leur vaillance,
- » Dans Jemmapes en feu montrent par leurs hauts faits
- » Que tout guerrier est brave alors qu'il est Français.
- » Soudain le Belge ardent accueille nos cohortes;
- » Namur, Louvain, Bruxelles, Anvers ouvrent leurs portes
- » Le vieil Escaut tressaille au fond de ses roseaux,
- » Le Germain fuit sur terre, Albion sur les eaux.
- » Où courez-vous, amis? Quelle imprudente audace!
- » L'abîme est sous vos pas, la mort est sous la glace!
- » Inutiles frayeurs, nos bouillans cavaliers
- » Guident sur l'Océan leurs rapides coursiers;
- » Neptune va contre eux exciter les tempêtes,
- » Le bitume et le fer vont pleuvoir sur leurs têtes:
- » Qu'importe, la victoire en aura plus de prix.
- » La charge sonne, on vole, et vingt vaisseaux sont pris.
- » La patrie avec joie en reçoit la nouvelle,
- » Et ses soldats du Nord ont bien mérité d'elle.
- » De nos drapeaux chargés de lauriers et de fleurs
- » Les habitans vaincus adoptent les couleurs:
- » Un seul hiver suffit, la Hollande est soumise;
- » L'Anglais humilié rentre dans la Tamise;

» Le Rhin de l'esclavage a nettoyé ses bords ;
» Son cours libre au Batave apporte ses trésors ,
» Et la reconnaissance honore la victoire ;
» Mais s'ils eurent ainsi l'avantage et la gloire
» De soumettre à nos lois la puissance des cœurs ,
» C'est que le peuple vit dans ses jeunes vainqueurs
» Les modernes soutiens de son indépendance ;
» Dans ses marchés déserts il rêva l'abondance ;
» Crut ressaisir le temps où ses nombreux vaisseaux
» Du commerce du monde importunaient les eaux.
» Déjà , ses galions , tant l'espérance est vaine ,
» Revenaient chargés d'or d'une plage lointaine ;
» Et loin de fuir encor , tel qu'aux jours où Louis
» Vit borner par les flots le triomphe des lis ,
» Comme aux navigateurs échappés au naufrage
» En servant la patrie , il offrit en partage
» Ses moissons , ses trésors , source de tant d'honneurs ;
» Il offrit tout enfin à ses libérateurs. »

Des marais du Batave aux roches helvétiques ,
Après avoir montré nos marches héroïques ,
Luxembourg et Mayence abaissant leurs remparts ,
Des alliés battus les escadrons épars
Abandonnant du Rhin les humides barrières ,
La France imprudemment étendant ses frontières ,

De ses preux réunis divisant les faisceaux ;
 La mort d'Abattucci, des Meuniers, des Marceaux⁽⁹⁾,
 A l'histoire empruntant une attitude austère ,
 L'ermite en traits de feux grave le caractère ,
 Les talens , les vertus de ces héros fameux
 Dont la gloire est sans tache et les noms sans aïeux.
 Dampierre et Dugommier, qu'un même espoir n'flamme⁽¹⁰⁾
 Masséna, Ney, Victor, Carnot, Dejean, Vandamme,
 Le modeste Jourdan , Kellermann , Augereau ,
 Lafayette , Moncey , Bernadotte , Moreau ,
 L'intrépide Kleber que le Rhin a vu naître ,
 Hoche, Desaix, Joubert, sans égaux et sans maître⁽¹¹⁾ ;
 Lefebvre, Championnet , Pérignon , Serrurier ;
 Macdonald et Saint-Cyr, et Valence et Grenier.
 Tant d'autres moins heureux et non pas moins célèbres,
 Dont les hauts faits du temps perceront les ténèbres,
 De sa bouche éloquente avec rapidité
 Sortent brillans de gloire et d'immortalité.

Mais tandis qu'oubliant et la nuit et l'orage ,
 Du jeune Sénarmont réchauffant le courage ,
 Et d'un récit fidèle éclairant sa raison ,
 Il montrait l'héroïsme avant la trahison ,
 Flétrissant ce guerrier que les palmes bataves
 Désignèrent long-temps pour commander aux braves,

Et qui sur d'autres bords par lui-même envahis,
Fut infidèle aux lois et traître à son pays ;
La tendre Paulowna , d'une main courageuse ,
Guidant de son coursier la marche impétueuse ,
Des jeux de son enfance a revu les témoins ;
Son vieux père est en proie aux plus mortels chagrins.

« Noble auteur de mes jours, que j'aime et je révère,

» O mon père, dit-elle, apaise ta colère ;

» Ta fille un seul instant oubliâ ton pouvoir ;

» Mais la douce pitié lui faisait un devoir

» De voler au secours de l'ami de son frère...

» Ton exemple jamais n'enseigna le contraire ,

» Et j'aurais cru trahir et mon père et les dieux

» Si j'eusse abandonné ce projet glorieux ,

» Au moment où l'orage et la faim homicide

» S'unissaient pour frapper un guerrier intrépide.

» Ah ! je connais ton cœur , il bénira le mien :

» Qui sauve un malheureux plait à l'homme de bien.

Du reproche à ces mots l'apparence s'efface ;

Le vieillard attendri la relève et l'embrasse ,

Et la pressant encor sur son sein palpitant ,

Heureux de pardonner il lui dit tendrement :

« Ma chère Paulowna , combien j'aime à t'entendre !

» Qu'il fut noble l'espoir qui te fit entreprendre

» Cette course imprudente au péril de tes jours !
 » Sans la vertu , ma fille , on s'égare toujours :
 » Sans elle un malheureux n'a plus d'appui sur terre ;
 » Mais puisque Sénarmont est près du solitaire ,
 » Ignoré des méchans , à l'abri du danger ,
 » Que je ne puis le voir , encor moins le venger ,
 » Qu'un barbare ennemi surveille ma famille ,
 » Qu'un rien peut l'irriter et nous perdre , ô ma fille !
 » Vous allez me promettre en ces temps périlleux
 » De ne plus sans mon ordre abandonner ces lieux.
 » Écoutez des conseils dictés par ma tendresse ;
 » D'une vertu soumise honorez ma vieillesse :
 » Le ciel qui récompense et punit les mortels ,
 » Peut compter aux enfans les chagrins paternels.
 L'austère Paulowski sur-le-champ se retire ;
 Son cœur est soulagé ; mais quel affreux délire
 Vient agiter alors la triste Paulowna !
 Sa douleur est muette. Ainsi quand la Dwina ,
 Sous les glaces du Nord roule une onde captive ,
 L'écho ne répond plus à sa marche plaintive ;
 Un vent orageux seul agite ses roseaux
 Jusqu'aux jours où le temps délivrera ses eaux.
 Ainsi la tendre amante en son âme opprimée
 Sent maîtriser l'ardeur dont elle est abimée.

« Comment oser d'un père affronter le courroux ?
» Soyons plus confiante... avouons mon époux...
» Sur cet aveu pénible arrêtons-nous, dit-elle ;
» Il est peut-être un terme à ma douleur mortelle.
» La douce paix un jour accomplissant mes vœux,
» D'un riant avenir peut divulguer nos nœuds... »
Mais bientôt de son cœur l'ardente inquiétude
Lui fait d'un doux repos chercher la solitude.
Elle est seule... et ses pleurs ont pris un libre cours.
Contre ses maux, hélas ! est-il d'autres secours ?
Elle écarte un danger qui soudain la menace :
Une crainte est détruite, une autre la remplace.
Le calme même ajoute à ses affreux ennuis.
Ah ! qu'il est déchirant le silence des nuits,
Lorsque le cœur troublé d'une amoureuse flamme
Tremble pour le mortel qui règne sur notre âme !
Son œil veillait encor quand l'Eurus vigilant
Vient annoncer du jour le char pénible et lent ;
Mais sur sa couche enfin, de ses pleurs arrosée,
Un doux sommeil s'épand comme une humble rosée,
La divine Espérance au front chéri des dieux,
Abandonnant du ciel les palais radieux,
Sur un léger nuage entouré des doux songes
Apparaît à ses yeux ; par d'aimables mensonges

Les grâces , les amours , les jeux et les plaisirs
Voltigent sur ses pas , guidés par les désirs ,
Son trône éblouissant sur l'avenir repose ,
Et le présent échappe à son sceptre de rose.

« Aimable Paulowna , dit-elle , en arrivant
» Auprès de la beauté qu'elle trompa souvent ,
» De tes nobles travaux attends la récompense ;
» Que ton cœur abattu renaisse à l'espérance :
» C'est elle qui des cieux quittant la voûte d'or ,
» De sa grâce en ton sein épanche le trésor.
» Tes plaisirs renaîtront comme l'herbe aux prairies.
» Les sources du malheur pour toi seront taries.
» Va retrouver l'époux dont tu reçus l'amour ,
» Je te promets des vœux pour hâter ton retour. »

Elle dit et s'enfuit , se perd ou s'évapore...
Telles du sein des eaux au lever de l'aurore ,
Les humides vapeurs s'élèvent vers les cieux ,
Ou tel plutôt encor l'encens offert aux dieux ,
En flots respectueux s'échappant en silence ,
Charme long-temps les lieux qu'échauffa sa présence ,
Et par de longs replis embrassant ses autels ,
Semble fuir à regret les crédules mortels.

FIN DU CINQUIÈME SOUVENIR.

NOTES

DU CINQUIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 196.

La patrie expirant sous le fer des Tartares,
Les femmes, les enfans, les vieillards outragés,
Cent mille en moins d'un jour par le Russe égorgés.

Pour sauver l'auteur du reproche d'exagérer, par esprit de patriotisme, les maux que les Cosaques firent en Pologne, nous allons extraire textuellement de l'ouvrage de *Rulhière* quelques pages qui viendront à l'appui de ce que nous disons de ces brigands, dont la Russie plus que jamais menace l'Europe.

« Près des contrées où la confédération avait éclaté (1768), vers l'orient de la Pologne, habite le plus exécrationnable des peuples (si on peut donner le nom de peuple à un ramas de brigands de toutes les nations, échappés la plupart au supplice). Ils se rassemblent dans des lieux inaccessibles, au milieu des cataractes du Borysthène, à cinquante lieues de Kiof, en descendant le fleuve. Dans les premiers temps de l'em-

pire grec , ces îles étaient déjà connues pour un repaire de pirates , et cette demeure sauvage , entre des rochers escarpés , toujours battus par la chute des cataractes , endurcirait seule les hommes de mœurs les plus douces. Elle pourrait nourrir avec abondance ses féroces habitans , par l'étendue de ses pâturages , par la chasse et la pêche ; mais ils préfèrent vivre de rapines sur tous les pays voisins. Ils sortaient autrefois par les embouchures du Borysthène , côtoyaient tous les rivages de la mer Noire , pillaient les villes et les bourgs ; et souvent ils ont répandu la terreur jusque dans Constantinople. Les premières lois observées parmi eux sont , depuis plusieurs siècles , de professer la religion grecque , et de temps immémorial , de ne recevoir aucune femme. Ils se perpétuent , tant par l'affluence de nouveaux scélérats , que par la quantité d'enfans qu'ils enlèvent dans leurs incursions , pour les former à leurs mœurs ; et il est remarquable que cette étrange république se soit établie vis-à-vis de la côte où la fable avait placé le séjour des Amazones. C'est ce qu'on nomme la nation des Cosaques ou Zaporoves.

La plupart des gentilshommes avaient alors abandonné leurs maisons et leurs familles pour aller combattre les Russes ; d'autres avaient eu le courage d'envoyer à la confédération les cosaques polonais par lesquels ils se faisaient auparavant garder. Les Russes

eux-mêmes avaient enlevé toutes les petites garnisons particulières que les seigneurs entretenaient dans ces contrées pour la sûreté de leurs terres. Cette province était absolument sans défense , quand les Russes conçurent l'horrible dessein de faire massacrer dans ses maisons toute la noblesse qui avait signé l'acte de confédération. Ils annonçaient de toutes parts qu'il leur arrivait du côté de l'Ukraine un secours de cinquante mille hommes. C'était l'annonce de ces affreuses calamités.

Les Zaporoves , que la crainte des Russes avait cette année contenus dans leurs îles , furent avertis de ces désordres par les édits mêmes de l'impératrice. Elle se plaignait dans ces édits du soulèvement excité en haine de la religion grecque , ayant soin d'unir les juifs aux Polonais , afin que ceux-ci se trouvassent confondus dans la même haine. Les Zaporoves sortirent donc de leurs retraites , sous le commandement de Zelesniack , leur chef. C'est presque toujours quelque hardi aventurier , célèbre chez les nations voisines par les écarts de sa jeunesse ou par quelque grand crime. Ils montrèrent aux officiers russes les édits de l'impératrice qui autorisaient leurs incurSIONS. Ils étaient précédés de missionnaires russes qui allaient partout prêcher le même évangile aux paysans polonais. Ils avançaient en les soulevant. Les Zapo-

roves fournissaient des armes aux paysans, et ceux-ci les conduisaient de maisons en maisons. Tout ce qui n'était pas de la religion grecque, vieillards, femmes, enfans, gentilshommes, valets, moines, artisans, juifs et luthériens, tout fut massacré. Toute la noblesse éparse dans ses maisons en Ukraine y fut égorgée. Les juifs plus haïs à cause de leurs concussions, furent presque tous brûlés vifs. Cès scélérats s'amusaient à pendre aux mêmes potences, un gentilhomme, un moine, un juif et un chien, avec cette inscription : *C'est tout un*. On vit à un même gibet, une mère entourée de ses quatre enfans. Une de leurs troupes enterra tout vifs, et près les uns des autres, plusieurs centaines d'hommes, de manière que les têtes de ces malheureux passassent hors de terre, et ensuite ils les fauchèrent comme les herbes d'un champ. Oserai-je l'écrire, et la plume ne va-t-elle pas me tomber des mains ? Ils ouvraient le ventre des femmes grosses, et à la place des enfans qu'ils en arrachaient, ils y enfermaient des chats vivans. Il y en avait d'âgés à peine de dix ans ; ils étaient conduits à ces meurtres par leurs pères ; ceux-ci tenaient les mains des malheureuses victimes liées derrière le dos pendant qu'ils exerçaient ces enfans à égorger, à poignarder, à faire souffrir des morts lentes. Si un inconnu leur tombait entre les mains, et qu'ils le

soupçonnassent de cacher sa naissance ou sa religion , ils le forçaient à massacrer de ses mains des gentilshommes et des prêtres. Tout ce qui pouvait fuir prit la fuite. On ne rencontrait plus dans les villages que femmes égorgées , enfans écrasés sous les pieds des chevaux. Un malheureux échappé de ce carnage traversa des villages dont les puits étaient comblés de cadavres d'enfans. Trois villes , cinquante bourgs et plusieurs milliers de maisons éparses dans les campagnes , furent brûlés. Il restait encore la petite ville d'Humane , un peu fortifiée , appartenant au palatin de Kiovie. Une foule de femmes , d'enfans et de vieillards abandonnés sans défense , parce que tout ce qui était en état de porter les armes , avait joint les confédérés , s'était réfugiée dans les murs de cette ville. C'était le dépôt de tous les effets précieux de cette province. On fit un horrible complot pour surprendre ces infortunés. Le général russe , commandant alors dans cette contrée , fit secrètement avertir un major prussien qui y était avec cinquante hommes , pour acheter des chevaux , de s'en retirer. On avait fait soulever tous les cosaques polonais , en leur donnant à entendre que l'admission des Grecs à toutes les dignités de la république , allait eux-mêmes les associer au gouvernement. Le complot se forma entre Zelesniack , chef des Zaporoves , et un autre chef des

cosaques polonais. Celui-ci se présenta sous les murs d'Humane, se fit connaître pour le chef des troupes du palatin à qui la ville appartenait; il demanda du pain, en disant que la dévastation des terres et l'incendie des maisons en faisait manquer ses troupes. On lui ouvre pour lui porter des vivres. Il se rend maître de la porte. Les Zaporoves accourent : on ordonne aux malheureux habitans d'apporter sur la place publique tous leurs effets, tout leur argent pour racheter leurs vies. Cet ordre fut exécuté, le massacre commence avec le pillage de tout ce qui était resté dans les maisons. Seize mille personnes de tout âge, de tout sexe, furent égorgées. Enfin, un évêque vint de Russie établir sa religion dans cette malheureuse contrée, dont la possession avait toujours été ambitionnée par la Russie, et ce fut ainsi que toutes les autres religions y furent éteintes, et la domination russe établie.

Il est impossible de savoir avec quelque exactitude le nombre de ceux qui périrent dans ces massacres.

Ceux qui en échappèrent, et à qui l'effroi en a sans doute fait exagérer le nombre, le font monter à deux cent mille personnes. Ceux qui ont présidé aux informations juridiques qu'on essaya ensuite de faire contre ce soulèvement, et dont l'intérêt était d'en

diminuer l'horreur , ne font monter ce nombre qu'à cinquante mille. (*Histoire de l'anarchie de Pologne.*)

NOTE DEUXIÈME, PAGE 197.

- « La France!... Ah! ce nom seul, par un charme puissant,
- « A rendu la vigueur à mon cœur languissant.
- « Le destin, trop souvent au malheureux contraire,
- « Guida mes faibles pas d'une main tutélaire
- « Vers ces heureux climats où le peuple indompté
- « Pour la première fois fêtait la liberté! »

Qu'il était grand , qu'il était beau le spectacle qu'offrait la France à la première fédération ! Combien il nous serait doux de peindre ces premiers momens d'enthousiasme d'une nation qui , après dix siècles d'esclavage , rentre en possession de ses droits et d'une sage liberté ! O charme de ma vie ! ô douce liberté ! malgré que d'exécrables monstres aient commis sous ton nom toutes les atrocités possibles , malgré que tes éternels détracteurs te montrent encore le poignard à la main , prête à inonder de sang le sol de la France , tu n'en es pas moins aussi pure que la justice et la vertu dont tu émanes... Enfans de la révolution , nous étions au berceau comme elle , à l'époque où le brave Polonais qui raconte vint chercher un asile en France. « C'était au moment (*Précis historique de la Révolution*) où tous les citoyens s'étaient liés les uns aux autres par des pactes fédératifs , et où la France avait été cou-

verte de camps de douze , de vingt , de trente mille hommes. L'assemblée nationale décréta une fédération générale à Paris , par des députations de tous les citoyens soldats , ainsi que des troupes de ligne. Elle en fixa le jour au 14 juillet , anniversaire de la prise de la Bastille , et duquel la nation a daté l'ère nouvelle de la liberté. Le Champ-de-Mars , à jamais fameux par le rassemblement des troupes qui , l'année précédente , avaient menacé la capitale , était le lieu du rendez-vous , comme afin de purifier par l'encens brûlé à l'honneur de la liberté , une plaine souillée par les vertiges du despotisme. Elle porte aujourd'hui le nom de *Champ de la Fédération*. »

« Ce champ , qui a quatre cents toises de long et une largeur proportionnée , borné à droite et à gauche d'arbres élevés , a pour perspective l'École militaire. C'est là que , sur un vaste amphithéâtre , devaient être placés l'assemblée nationale et le roi , pour que tous les spectateurs fussent témoins du serment qu'ils feraient de maintenir la constitution. On conçut la grande idée de faire asseoir dans le pourtour quatre cent mille spectateurs que devait attirer cette auguste cérémonie. Il fallait enlever plusieurs pieds de terre de la surface , et la voiturer sur les bords pour y former des gradins. Douze mille ouvriers dépourvus d'autre travail y étaient employés ; mais ce travail

mercénaire n'avancait pas, et il était immense. Les Parisiens craignirent que le champ ne fût pas prêt pour le 14 juillet, et la commémoration de cette époque leur était chère. Ce fut alors qu'on vit un de ces traits qui caractérisent à la fois et la passion de la liberté et la vivacité de la nation française. Les citoyens se chargèrent eux-mêmes de l'ouvrage. On vit sortir successivement de tous les quartiers de cette ville immense, les habitans marchant deux à deux, chargés de pelles et de bèches, et animés par une musique dont les airs leur rappelaient la passion de la liberté, et leur promettaient la victoire sur ses ennemis. Leurs femmes et leurs filles les accompagnent; des prêtres et des religieux marchent avec eux; les ouvriers, les artistes de diverses professions prennent plaisir à se réunir, précédés d'enseignes diverses, qui toutes exprimaient leur patriotisme. Bientôt la terre réunie par des mains généreuses et libres fut transportée sur les gradins, ou servit à élever dans le centre l'autel majestueux de la patrie. On voyait avec attendrissement des femmes délicates traîner la brouette ou manier la pelle. Les mères, en faisant travailler leurs enfans, leur disaient : *Mon fils, tu diras un jour aux tiens que tes mains ont contribué à élever l'autel de la patrie.* Émus de ce spectacle, les fédérés déjà arrivés des provinces, joignent leurs bras vigoureux à ceux de cette multitude.

Dans peu de jours fut entièrement disposé , pour la cérémonie nationale , le plus immense théâtre qui ait été préparé par la main des hommes.

» Enfin elle eut lieu cette cérémonie à jamais mémorable. Les troupes citoyennes des départemens , distinguées par leurs bannières ; les troupes d'infanterie , de cavalerie et de marine , et les étrangers qui servent sous nos drapeaux étant disposés avec ordre , le roi et l'assemblée nationale prêtèrent le serment de maintenir la constitution : tous les citoyens armés le répétèrent , et la multitude immense des spectateurs applaudit à leurs engagements. Tous jurèrent aussi de vivre libres ou de mourir. Ce serment solennel fut prononcé le même jour dans toute l'étendue de la France. »

NOTE TROISIÈME, PAGE 199.

- « La liberté soutient nos drapeaux triomphans ;
- » Le père au champ d'honneur marche avec ses enfans ;
- » De leurs chants belliqueux les accens se confondent ;
- » A de grands dévoûmens de grands succès répondent ,
- » Et la gloire improvisée , à ces premiers combats ,
- » D'illustres généraux et de vaillans soldats. »

« Les deux plus beaux spectacles du siècle , disent les *Tablettes militaires* , que nous aimons à consulter , sont la première fédération et la levée du mois de septembre 1792. La Grèce , dont on nous

vante les fêtes et les jeux, n'a rien vu de pareil à cette grande fête nationale, où les envoyés de vingt-cinq millions d'hommes, réunis au chef-lieu de la France, animés des plus nobles sentimens, et pleins des plus brillantes illusions de l'espérance, crurent avoir terminé la révolution par un traité fraternel, et conquis à jamais la liberté. Quelle joie! quel enthousiasme! comme la patrie est dans ce moment l'idole de tous les cœurs! avec quelle sérénité chacun se promettait de respecter la loi et ses organes! comme on était Français et fier de l'être!

» Dans cette imposante solennité, les Français jurèrent sur leurs armes de soutenir l'indépendance et la liberté de la patrie; et sans doute les vieux courtisans de l'Europe sourirent de pitié à ce serment généreux : ils étaient loin de soupçonner que les effets suivraient de si près les paroles. Quel réveil et quelle surprise pour eux! A peine a-t-on appris l'envahissement de notre territoire, que déjà tous les citoyens volent à la défense commune : la France est un camp, et son peuple une armée. Dans les cités, dans les villages, dans les hameaux, il se forme des bataillons sacrés où se réunissent les parens et les amis qui veulent être juges et rivaux les uns des autres. La vieillesse et l'adolescence oublient leur commune faiblesse, et sollicitent avec des larmes l'honneur de servir la

cause générale. Les épouses disent adieu sans faiblesse à leurs maris devenus soldats. Des mères même offrent ou emmènent leurs fils; mais leur tendresse prévoyante les confie à ces vieux guerriers rentrés dans les rangs à la voix de la patrie en danger. Par une illusion de l'amour maternel, elles croient mettre les jeunes volontaires sous la protection de la fortune qui a sauvé les jours des vétérans.

Au milieu de toutes les scènes de dévouement, animées par la gaieté nationale, on voyait éclater une ardeur martiale, un amour de la gloire, un enthousiasme de la liberté qui, sans rien ôter aux tendres émotions de la nature, présentaient un tableau dont on ne trouve pas la peinture dans les plus beaux monumens de l'histoire des peuples libres. Les Français en tumulte, et sur le point de partir pour la guerre, ressemblaient à des Grecs accourus aux champs olympiques; et si l'on ne voyait pas au milieu d'eux un Pindare la couronne de laurier sur la tête et la lyre à la main, prêt à chanter des triomphes sans périls, les accords d'un nouveau Tyrtée retentissaient dans leurs rangs, et promettaient à leur enthousiasme la défaite des rois conjurés contre la France. »

(*Tablettes militaires.*)

NOTE QUATRIÈME, PAGE 199.

Les balles, dit Luckner, n'atteignent point les braves;
Et quand pour la patrie il nous faudrait mourir!

Général en chef des armées du nord, du centre et du Rhin, à la prise de Courtray, en 1792, le maréchal Luckner, oubliant son grand âge, se montre aux postes les plus périlleux. Ses officiers le priaient de ne point s'exposer : « *Laissez-moi, mes amis, leur dit-il, les balles respectent les braves.* »

Né en Bavière, en 1722, ayant été lieutenant général au service des Anglais pendant la guerre de sept ans, Luckner vint offrir sa vieille expérience à la France à l'époque de la révolution. Il fut reçu avec toute la distinction due au mérite, et fut fait maréchal de France. Des contemporains se rappellent encore la séance solennelle de l'assemblée constituante où ce général en cheveux blancs, conduit par un jeune ministre de la guerre, M. de Narbonne, vint offrir les restes d'une vie glorieuse à la patrie et à la liberté. M. Luckner prononça mal son discours. Son accent étranger fit sourire le ministre, qui, s'en apercevant, dit : « *M. Luckner a le cœur plus français que l'accent : il lui est plus facile de gagner une bataille que de faire un discours.* » L'assemblée applaudit, et le vétéran de soixante-douze ans partit pour l'armée.

Allemand par la naissance , et Français par le cœur, il servit notre patrie avec autant de dévouement que le maréchal de Saxe; mais il n'eut pas le bonheur du vainqueur de Fontenoi.... La tête du maréchal Luckner tomba sous la hache révolutionnaire.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 199.

- « Mais des places du Nord est éteint le volcan.
- » La France à ce danger n'est plus qu'un vaste camp;
- » Les rives de la Sambre et les sombres Ardennes
- » Ont vu d'autres Condés et de nouveaux Turennes.
- » Vainement l'aigle altier et les fiers léopards
- » Frémissent pleins de rage au pied de nos remparts;
- » En vain de Frédéric les bandes renommées
- » S'avancent lentement; en vain des Pyrénées
- » Les bouillans Espagnols escaladent le front....
- » Tous reçoivent le sceau d'un éternel affront. »

S'il est une époque de notre histoire militaire qui doive principalement fixer notre attention , c'est sans contredit la campagne de 1794. Dans aucun temps la France n'a fait d'aussi grandes choses et d'aussi nécessaires ; elle ne combattait point alors pour l'ambition , mais pour son propre salut ; et les ennemis se présentaient de toutes parts ; ils pressaient toutes nos frontières, ils sortaient de son sein ; elle n'avait point encore à leur opposer de ces armées , qui, depuis commandées par les plus grands généraux , fortes du souvenir de cent victoires , n'avaient besoin que

de marcher pour conquérir la Prusse ou l'Autriche. Ces phalanges grossies à la hâte par cette levée totale de la jeunesse, désignée sous le nom de *première réquisition* furent effectivement nombreuses, mais sans expérience et presque dépourvues de tout. Ses généraux élevés des derniers rangs et instruits au milieu même des combats qu'ils venaient de soutenir, étaient retenus ou contrariés à chaque instant par cette ombrageuse autorité qu'on nommait *comité du salut public* ou par ses ignorans députés qui prenaient le titre de *représentans du peuple*. La victoire ou la défaite leur attirait le même traitement, et souvent le supplice était le prix de leurs triomphes. Leurs fréquens changemens, leurs destitutions subites étaient déjà de grands fléaux et suffisaient pour perdre tout : cependant il fallait vaincre !

Pour bien apprécier le succès, il faut connaître les moyens qui l'ont amené, et l'utilité qu'on en devait retirer. Sous le rapport de l'utilité, jamais succès ne fut plus glorieux, car il sauva la France qui, en succombant, eût subi le sort de la Pologne ; quant aux moyens il faut se souvenir de la situation où nous nous trouvions alors.

Jamais la France n'avait été plus près de sa ruine qu'en 1793 ; toute l'Europe soulevée contre elle se réjouissait déjà de sa perte ; ses frontières du Nord

étaient envahies ; Valenciennes , Condé , le Quesnoy étaient au pouvoir des Autrichiens et des Prussiens ; Les Espagnols s'étaient emparés du Roussillon , le traître Paoli avait livré la Corse aux Anglais , et des Français encore plus coupables que lui appelaient ces insulaires pour les rendre maîtres du port de Toulon et des vaisseaux qu'il contenait. Lyon , animé du véritable esprit de la liberté , s'insurgeait bien intempestivement contre la Convention. Marseille voulait l'imiter , et la Vendée , soulevant une population de cent mille âmes , ne semblait faire des efforts que pour favoriser tous ces fléaux prêts à écraser notre malheureux pays.

Mais le fléau le plus terrible était le gouvernement même : entre les mains d'hommes barbares et insensés , il semblait n'être établi que pour tout renverser et tout détruire ; il portait partout l'épouvante , soulevait en sa faveur tout ce que la société humaine offre de plus vil et de plus dangereux , et contenait les gens de bien par la terreur ; ainsi que sous une bonne police on contient les malfaiteurs , il semblait prendre plaisir à tout pousser à l'excès , comme pour connaître jusqu'où pouvait aller la patience des hommes. Ce fut pourtant ce gouvernement si peu solide lui-même , et que tous les Français abhorraient , qui sauva la France. Dans sa barbarie ,

il fit ce que n'eût osé concevoir un gouvernement sage et humain. Il foula aux pieds les intérêts particuliers , pour ne voir que l'intérêt public ; interrompant toutes les occupations habituelles , il transforma la France en un vaste arsenal , abattit la demeure du citoyen pour y chercher le salpêtre qui devait le venger , et ordonna à une génération entière de prendre les armes.

Heureusement cette génération était animée de nobles sentimens , et ne redoutait ni les sacrifices ni la mort. Ce ne furent ni les fureurs ni les menaces de la Convention qui la firent partir : elle eût regardé comme un crime horrible , comme un sacrilège , de refuser ses bras à la patrie près de succomber. Elle partit avec joie , et son départ fut accompagné de ces chants patriotiques qui exaltaient toutes les âmes. En quelques mois , la France fut en état d'opposer à ses ennemis quatorze armées ; et de l'abîme où elle semblait précipitée , elle s'éleva fièrement et vit bientôt ceux qui la menaçaient trembler devant elle. Jamais nation ne fut dans un aussi grand danger et n'en sortit avec autant de gloire. Ce beau moment prouve à tous ceux qui entreprendraient de nous subjuguier , qu'il y a chez nous un esprit public plein de force et qui n'a besoin que d'être bien dirigé pour opérer des prodiges. Cette fois-là il fut sublime. Nous avons vu depuis d'aussi

grandes choses, même de plus brillantes et de plus rapides, mais il ne s'agissait alors que de gloire et de conquêtes. En 1794, il s'agissait de conquérir la patrie elle-même, et si nous osions désigner cette campagne mémorable par un nom digne de son objet, nous l'appellerions la *campagne sacrée*. (*Histoire des batailles*.)

NOTE SIXIÈME, PAGE 200.

Houchard bat les Anglais.

Houchard, à la bataille d'Hondschoote, tua de sa main trois généraux ennemis, s'empara de l'artillerie, des munitions des coalisés, et débloqua Dunkerque. Après avoir si puissamment contribué au succès de la bataille, il s'arrêta tout à coup au milieu de la victoire; inaction qui lui devint funeste et qui a exposé sa mémoire à des préventions de la part de quelques historiens. Son fils les a récemment combattues : nous aimons à seconder un sentiment si tendre et si légitime. Voici quelques passages de sa défense :

« Qu'ils permettent à un fils, dit-il, de demander
 » sous quel rapport son père parut incapable. Est-ce
 » sous celui de la science? Mais les plans de cette
 » campagne concertés entre Houchard et Carnot,
 » étaient en grande partie l'ouvrage de ce dernier; et
 » la France n'a pas oublié qu'elle dut alors au génie

» de Carnot plus d'un triomphe et plus d'une victoire.
 » Est-ce sous le rapport de l'exécution? Mais le général
 » qui eut la plus grande part aux succès de Custine
 » sur le Rhin; qui, du témoignage même des écri-
 » vains que j'ose réfuter, ranima le courage des Fran-
 » çais par sa retraite ferme et courageuse du *Camp de*
 » *César*; qui, reprenant seul l'offensive, réalisa par
 » de hauts faits d'armes les espérances que la patrie
 » entamée de toutes parts avait conçues de sa bravoure,
 » ne pouvait être *incapable* ni *inhabile*.

» On veut encore que mon père ait montré de l'irrè-
 » solution dans les plaines sanglantes d'Hondtschoote.
 » Cependant, avancer qu'un guerrier insensible aux
 » dangers, ambitieux de périls; qu'un guerrier déjà
 » couvert de cinquante blessures et dont le courage,
 » comme le disent les écrivains contemporains, allait
 » jusqu'à la témérité, parut irrésolu au sein même de
 » la victoire, n'est-ce pas avancer une idée qui im-
 » plique contradiction?

» La bataille d'Hondtschoote, je le dis avec assu-
 » rance, doit être considérée comme un des faits
 » d'armes les plus riches en grands résultats. Elle
 » commença les étonnans succès de la campagne sui-
 » vante, rendit au Français découragé le sentiment
 » de sa force, ramena la victoire sous nos drapeaux,
 » rejeta au delà de nos frontières un ennemi qui se

» multipliait sur tous les points ; et semblable à celle
 » de Denain , faisant échouer les projets destructeurs
 » médités à Londres , sauva l'armée et la patrie. Le
 » vainqueur expia sur l'échafaud , dans des jours
 » d'orage , ses services , son triomphe et sa gloire ;
 » bientôt après ses biens furent vendus , sa fortune
 » dissipée , et son fils ne recueillit du patrimoine pa-
 » ternel que des larmes et de l'indigence. Tant d'in-
 » fortunes recommandaient , je crois , assez puissam-
 » ment la mémoire du général Houchard , pour dis-
 » poser des écrivains qui me paraissent en général
 » dirigés par l'amour de la vérité et de la patrie , à
 » éclaircir , avec toute l'attention dont ils sont capa-
 » bles , de funestes préventions..... » HOUCARD fils.

(*Tablettes militaires.*)

NOTE SEPTIÈME , PAGE 200.

Dumouriez , Beurnonville , et Dampierre , et Valence ,
 A la valeur d'un prince unissant leur vaillance ,
 Dans Jemmapes en feu montrent par leurs hauts faits.
 Que tout guerrier est brave alors qu'il est Français .

Les généraux qui contribuèrent le plus puissamment au succès de la bataille de Jemmapes , disent les historiens contemporains et les journaux du temps , sont , Dumouriez , Beurnonville , Ferrand , Dampierre , le jeune duc de Chartres , et le général Va-

lence, qui n'était point à la bataille proprement dite, mais qui, manœuvrant avec l'armée des Ardenes sur la gauche de l'ennemi, fixa son attention, lui fit diviser ses forces, et assura la victoire.

Le premier de ces généraux, après s'être jeté à corps perdu dans la révolution, en sortit par une infamie : il commandait en chef l'armée française à Valmi, partagea la gloire de cette belle journée avec Kellermann, et, par un traité secret avec le duc de Brunswick, laissa opérer paisiblement sa retraite à l'armée prussienne, de laquelle il ne devait pas lui échapper un seul homme.

Après la bataille de Jemmapes, il s'empara de toute la Belgique et d'une partie de la Hollande; mais il semble qu'il n'ait fait cette pointe hasardée que pour anéantir l'armée sous ses ordres; il attendit le prince Cobourg dans les plaines de Nerwinde, et livra cette funeste bataille qui coûta tant de larmes à la France. Tout le fruit des victoires précédentes disparut. La Hollande et la Belgique, dont la conquête nous avait coûté tant de sang, furent reprises en vingt jours par les Autrichiens.

Après ses revers, Dumouriez se mit ouvertement en révolte contre le gouvernement, et prouva qu'il ne connaissait point le caractère du soldat français : il s'en était laissé voir pendant qu'il traitait avec un

prince autrichien, et l'armée était alors dans cette ferveur de la liberté qu'aucun pouvoir ne pouvait détruire. On cria à la trahison, Dumouriez déserta l'armée confiée à ses soins, et fut, comme Sarrasin a été depuis, porter aux Anglais sa haine impuissante, et ces insulaires lui payèrent trente-six mille francs de rente les mémoires et les plans de campagne propres à assurer la conquête de la France. Il paraît avoir renoncé au sol qui l'a vu naître; c'est tout ce qu'il pouvait faire de mieux.

Après s'être illustré dans les premières campagnes des guerres de la liberté, le général Beurnonville reçut le bâton de maréchal de France des mains du roi en 1814, et mourut dans un âge avancé au sein des honneurs, et près d'une femme charmante qui le regrette peut-être encore.

Le général Ferrand, vieillard septuagénaire, fit cette belle défense de Valenciennes qui seule suffirait pour l'immortaliser. Pendant ce siège mémorable où le bombardement dura quarante jours, la garnison perdit sept mille hommes sur dix, et l'armée coalisée commandée par le duc d'York laissa près de vingt mille soldats de toutes les nations autour de ces débris fumans.

L'ennemi employa à ce siège deux cent mille boulets, quarante-deux mille bombes, et trente mille obus;

des rues entières n'offraient plus que des tas de décombres ; on ne trouvait plus au milieu des ruines nulle trace de chemins ; les brèches faites aux remparts étaient si larges qu'un escadron de cavalerie pouvait y passer de front. Honneur , trois fois honneur aux braves qui eussent vaincu si , comme à Lille et à Thionville , ils eussent été secondés par la population entière !

Les bataillons de volontaires s'y couvrirent de gloire ; le 4^e. des Ardennes , où les enfans de l'arrondissement de Sedan , les Martincourt , les Pélérot , et les frères Chauchets se firent remarquer par leur bouillante audace , mérita surtout les éloges du vieux général Ferrand , qui mourut quelque temps après , regretté de tous les braves qui avaient combattu sous ses ordres.

Le brave général Dampierre fut tué d'un coup de canon au camp de Famars. Il remplaça le transfuge Dumouriez au commandement en chef. Celui-ci se doutant de la résistance que Dampierre opposerait à ses desseins , l'avait relégué au Quesnoy avec deux mille hommes , au moment où toute la frontière du nord devait être honteusement livrée aux Autrichiens. Dampierre rappela à ses soldats le serment d'être fidèles à la république : « Nous avons tous juré de défendre nos lois et notre liberté ; eh bien ! ce serment que Dumouriez nous fit faire , il l'a violé le

premier : il vend la patrie à ses implacables ennemis. Vous frémissez d'un tel crime ! L'honneur parle ; il sera plus puissant que la voix du traître qui vous a séduits. Jurons de périr sous les débris enflammés de cette ville avant de l'abandonner aux Autrichiens. »

Après la bataille de Jemmapes, les soldats forcèrent Dumouriez de partager la couronne de lauriers qui lui fut offerte en entrant dans Mons avec le général Dampierre. Nos blessés oubliaient leurs douleurs pour demander de ses nouvelles. Je mourrai content, disait l'un d'eux, si ce brave homme est conservé à la France.

Dampierre avait des mœurs, de l'éducation, de l'énergie et du patriotisme ; on lui a entendu dire à l'âge de 15 ans : « Ne ferai-je donc jamais rien pour mon pays ?... Quand pourrai-je perdre un bras dans une bataille ? » Il était d'une bonté rare ; il suffisait de lui dire : *Je suis malheureux*, pour obtenir de lui tous les secours possibles. Cet homme intrépide sur le champ de bataille volait du carnage au milieu des hôpitaux, pour y porter de douces consolations. Il ne fit point consister la gloire dans un courage indomptable et farouche, mais dans la vertu... Nos soldats lui prodiguaient les titres de bienfaiteur et de père : il en fut souvent témoin lui-même ; le soir, faisant le tour du camp, il entendait les vieux soldats dire aux recrues :

« Cela te va bien de crier , de te plaindre ! Crois-tu si nous n'avons pas de pain aujourd'hui , qu'il était possible de nous en donner , crois-tu que notre général est à dormir ? Oh ! celui-là ne se repose que lorsque notre subsistance du lendemain est assurée. » Dampierre , doucement ému , se retournait vers ceux qui l'accompagnaient : « Ils m'aiment , » disait-il. Ce sentiment , que ce seul mot peignait si bien , était le prix le plus doux et lui semblait encore au-dessus de la gloire.

Le duc de Chartres , aujourd'hui duc d'Orléans , se conduisit d'une manière brillante à la bataille de Jemmapes ; c'est à la tête de cette colonne d'infanterie qui enleva les redoutes du centre de la position ennemie , qu'il fit surtout remarquer son intrépidité et son sang-froid. Horace Vernet , connu par ses belles et patriotiques productions , vient de terminer un magnifique tableau de la bataille de Jemmapes.

NOTE HUITIÈME , PAGE 200.

Namur.

A la prise de Namur par l'armée des Ardennes , commandée par le général Valence , le général Leveneur conçut et exécuta le projet hardi d'enlever le fort Vilate par une surprise de nuit , et d'éteindre le

foyer qui conduisait aux mines disposées pour faire sauter les assiégeans au moment de l'assaut. — Le brave Leveneur, avec douze cents grenadiers, arrive à minuit devant de hautes palissades ; la petitesse de sa taille l'empêche de les franchir. — *Jette-moi de l'autre côté*, dit-il à un capitaine de grenadiers. Celui-ci exécute l'ordre de son général ; l'obstacle est franchi. Leveneur s'élançe sur le commandant autrichien, qui marche à sa rencontre. *Mène-moi à tes mines*, lui dit-il d'une voix terrible, et lui appuyant la pointe de son épée sur la poitrine. *Mène-moi à tes mines, ou tu es mort*. L'Autrichien tremblant obéit, et le général français arracha lui-même les mèches enflammées des mines, et nous restâmes maîtres du fort.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 202.

La mort d'Abatucci, des Meuniers, des Marceaux.

11 frimaire an 5 (1^{er}. décembre 1797). Tête du pont d'*Huningue*.

Le feu des Impériaux avait tout écrasé, les bateaux étaient submergés ; la tête du pont restait seule comme un petit fort isolé vis-à-vis d'*Huningue*, on combat corps à corps. Les canonniers ne pouvant plus pointer, prennent les obus dont ils allument les fusées et les jettent sur les assaillans. L'intrépide

général *Abatucci* défendait la barrière et arrêtait les assiégeans. Ceux-ci hésitent ; *Abatucci* rassemble aussitôt sa garnison , fait une sortie , met les ennemis en déroute et les poursuit. La mort attendait ce brave au sein de la victoire ; il est frappé au poste de l'honneur ; *Abatucci* n'est plus.

Abatucci était Corse. Général de brigade lors du passage du Lech , il se jeta dans le fleuve malgré la rapidité du courant et la perte du premier peloton qui avait voulu le traverser , et dirigea ensuite avec *Desaix* l'une des attaques du fort de Kehl ; il avait à peine atteint l'âge de vingt-six ans. En 1800 *Moreau* lui fit ériger un monument aux environs de Bâle. (*Étrennes aux Braves.*)

En 1815, lors de la seconde invasion , les étrangers , à la sollicitation des Suisses , non contents de la démolition d'Huningue , détruisirent ce modeste tombeau que les Autrichiens et les Russes avaient respecté..... Le maire d'Huningue vient d'ouvrir une souscription pour le rétablissement du mausolée , espérons que tous les bons Français s'empresseront de le soutenir dans ses généreux desseins.

Jean-Baptiste-Marie-Charles *Meunier* a laissé un nom célèbre dans l'arme du génie par ses connaissances dans l'art des Euler et des Vauban , et dans l'armée par sa rare intrépidité. Il arriva à l'armée au

moment où Mayence était attaqué par le roi de Prusse en personne. *Custine* lui donna le commandement de la tête du pont de Cassel, poste le plus périlleux et le plus important pour la défense de la place. Nos soldats parurent invincibles sous un tel général. Ses combats excitent encore l'admiration des plus intrépides, et son plan de défense obtient encore les suffrages des hommes qui se sont illustrés dans l'art des sièges. Il reprit trois fois le village de Costeim ; força les Prussiens de l'évacuer avec trois mille hommes et trente pièces de canon protégés par cinquante mille combattans.

Son système avait changé toutes les anciennes règles de l'art : au bouillant courage de sa petite garnison, à ses sorties continuelles, il semblait que c'était lui qui, avec douze cents Français, assiégeait cinquante mille Prussiens. La nuit, portant une lanterne sourde d'une main et son sabre de l'autre, renversant les sentinelles ennemies, il parcourait les travaux des assiégeans pour les détruire le lendemain. Un jour qu'avec plus de courage que de prudence il s'embarqua sur le Rhin, l'ennemi qui épiait toutes ses démarches fit feu de toutes ses batteries sur la frêle embarcation : un biscaien le frappa à la jambe, la douleur lui arrache un cri : « Je suis blessé. » Aussitôt les Prussiens suspendent leur feu, comme si dans

un homme ils eussent triomphé de toute l'armée . . . Le roi de Prusse lui fit offrir des secours qu'il ne pouvait avoir dans une ville assiégée. On lui coupa la jambe : l'ardeur de son caractère et le regret de ne pouvoir plus servir sa patrie allumèrent son sang : la gangrène s'y mit et l'arracha des bras des soldats le 13 juin 1793. La nouvelle en fut portée au roi de Prusse qui s'écria : *Il m'a fait bien du mal ; mais l'univers n'a pas produit un plus grand homme.* »

Maurice Marceau, fils d'un avocat de Chartres, fut destiné au barreau par ses parens ; la nature en fit un général : à quinze ans simple soldat dans *Savoie-Carignan*, il étudia sans maîtres les mathématiques ; lut et médita Xénophon, Polybe, Feuquières, Saxe, Folard, Frédéric et les meilleurs historiens en deux ans. A l'époque de la révolution il combattait dans nos rangs, quand le général Lafayette dut fuir la rage des factieux qui demandaient sa tête ; l'armée, qui plaint son général, menace d'accompagner dans sa fuite le fondateur de la liberté du nouveau monde, l'ami de Washington..... Un soldat ignoré sort des rangs, harangue la multitude incertaine ; la fureur dans les yeux, la pointe de son sabre sur le sein d'un officier qui entraîne ses soldats, il crie : « Français, il est un devoir plus sacré que l'amour pour son général, celui de ne pas laisser cette frontière sans

défense. » Toute l'armée s'arrête : ce soldat c'était Marceau.

Il était dans Verdun lorsque les Prussiens l'assiégèrent en 1792. Son éloquence et sa bravoure furent inutiles ; la terreur des habitans l'emporta, la place fut rendue. Beaurepaire qui la commandait se donna la mort pour se soustraire à la honte ; Marceau demande un sabre pour venger sa défaite. Ce fut lui alors, comme le plus jeune officier de la garnison, qui dut porter la capitulation aux généraux ennemis ; devoir cruel que les lois de la guerre seules pouvaient lui imposer ! Le front couvert d'un bandeau taché du sang d'une blessure qu'il avait reçue la veille, il s'avança vers ces troupes victorieuses qu'il aurait vaincues s'il eût été le maître dans la place ; des larmes inondaient son visage. Le roi de Prusse les vit couler, et prévit contre de pareils hommes le sort qui l'attendait en Champagne.

Lieutenant colonel de la légion germanique pendant la première année de la guerre de la Vendée, le représentant Bourbotte le dénonça. Marceau, si brave sur le champ de bataille, parut devant cinq proconsuls avec une timidité touchante. Sa défense fut simple et persuasive ; sa jeunesse et son innocence firent expirer le reproche sur les lèvres de son accusateur. Près de Saumur, il voit une troupe de Vendéens qui

entraînent un prisonnier ; il fond sur eux , la disperse , offre son cheval à celui qu'il venait d'arracher à la mort , en lui disant : « Il vaut mieux qu'un soldat comme moi périsse qu'un représentant du peuple. » C'était ce même Bourbotte qui l'avait précédemment fait arrêter ; et qui plus tard lui sauva la vie , quand un tribunal inflexible allait le condamner pour avoir laissé vivre une jeune Vendéenne qui vint implorer sa générosité.

Devenu général en chef , toujours modeste quand on le complimentait sur ses victoires de Savenay et du Mans : « Ce n'est pas moi , disait-il , qu'il faut féliciter , c'est Kléber à qui je dois tout. »

Aucune jalousie ne vint jamais obscurcir ses brillantes qualités. — A la bataille du Mans , il avait dans sa poche la destitution de Westermann , son rival en courage. Il prit sur lui la responsabilité de la désobéissance , employa utilement ce brave Alsacien , déclara qu'il lui devait le succès de la bataille , et le fit réintégrer dans un grade qu'il avait acquis en défendant la liberté , et qu'il perdit quelque temps après sous la hache du despotisme.

C'est pendant cette bataille que le conventionnel Bourbotte écrivait au même Westermann : *Vous avez compromis l'armée par votre imprudente audace : la convention vous défend par ma voix , sous peine de*

mort, de ne plus engager aucune action. Il tenait encore le billet entre ses doigts, quand Marceau vint lui donner ordre de prendre la meilleure position pour attaquer le lendemain. *La meilleure position*, dit Westermann malgré les menaces du représentant du peuple, *c'est dans la ville même : profitons de la fortune.* — *Tu joues gros jeu, brave homme*, reprend Marceau en lui serrant la main; *n'importe, marche, je te soutiens.*

Marceau sollicita et obtint la faveur de passer de général en chef de l'armée de l'Ouest, comme général de division dans le Nord, où il soutint sa haute réputation de courage et de vertu qu'il s'était acquise dans la Vendée. Il assista glorieusement avec Championnet, Bernadotte et Kléber à ces grandes batailles les plus disputées de celles qui affermirent la révolution. Il guida le bouillant courage de ces avant-gardes qui par des victoires annonçaient aux ennemis l'approche des armées de la république. Près des murs de Coblentz il n'attend pas sa division; il se fait suivre de quelques chasseurs, escalade et emporte les forts de la ville. Dans le Hunderna, tout hérissé de rochers, coupé par des ravins profonds, couvert d'impénétrables forêts, au milieu des gorges et des défilés, il attaque partout des ennemis nombreux, redoutables par l'expérience et la bonté des positions.

Il les harcèle, et surmonte à la fois les obstacles du climat, de la nature et des hommes.

Ce modèle des guerriers fut frappé à mort le 19 septembre 1794, en avant d'Altenkirchen, par un coup de carabine d'un chasseur tyrolien. Jourdan, apprenant cette fatale nouvelle, accourut sur le champ de bataille au moment où quatre grenadiers portaient Marceau. Des pleurs coulèrent des yeux du général en chef, si digne d'apprécier les vertus militaires de son lieutenant. Arrivé à Altenkirchen, il souffrit avec autant de calme que de courage le mal que lui firent les chirurgiens en élargissant sa plaie. Tout le monde fondait en larmes autour de lui : « *Mes amis*, dit-il, *je suis trop regretté. Pourquoi me plaindre ? ne viens-je pas de payer ma dette à la patrie ?* » O comble de douleur ! il fallut bientôt l'abandonner à la générosité du vainqueur : l'armée fit sa retraite ; mais sa bravoure et sa générosité étaient aussi connues des Autrichiens. Le général Haddick et le vétéran de l'armée autrichienne, le général Kray, vinrent le voir le même jour. Ce dernier pressa dans la sienne ses mains demi-glacées et les baigna de larmes. Les officiers des housards de Blankenstein et de Barco, qu'il avait si souvent combattus, se firent honneur de le visiter. Le prince Charles lui-même, si célèbre sous tant de rapports, vint apporter de douces consola-

tions au héros expirant. O nobles témoignages d'une vie exempte de reproches, vous deviez apaiser l'horreur de ses souffrances, si le regret de ne pouvoir plus servir la patrie ne les eussent encore redoublées!

Sa mort fut même utile à la retraite. L'ennemi cessa de poursuivre l'armée. Son corps fut rendu à ses compatriotes, aux compagnons de sa gloire. Il fut inhumé dans le camp retranché de Coblentz. Les deux armées prirent les armes, et honorèrent par des salves communes d'artillerie la mémoire du héros. Sur les dessins de Kléber, un monument lui fut élevé dans le fort de Pertersberg, qui prit son nom. En 1815, les Prussiens ont mutilé son tombeau; mais ils ne détruiront jamais le souvenir de ses belles actions.

NOTE DIXIÈME, PAGE 202.

. Et Dugommier qu'un même espoir enflamme.

Dugommier naquit à la Guadeloupe en 1736, et fut tué d'un éclat d'obus en 1794, alors qu'il commandait en chef l'armée des Pyrénées-Orientales. Ce général a réuni plusieurs des talens et quelques-unes des vertus que nous admirons dans les grands hommes de l'antiquité. Il avait la bonté et la prudence de Fabius; il fut aussi rusé dans les combats que l'était Annibal; on vit régner dans ses armées la même dis-

cipline et le même désintéressement que dans les camps de Paul Émile. Il fut toujours vainqueur. Ce fut lui qui reprit Toulon sur les Anglais. Il fit plus; il donna des ordres au lieutenant d'artillerie Bonaparte, devina le génie de celui qui devait être le premier capitaine du monde; et, l'accompagnant un jour au comité de la guerre, le recommanda en ces termes : « Je vous présente un jeune officier du plus » grand mérite; il ira loin. Représentans, que ce » jeune homme fixe votre attention; car, ajouta-t-il » avec sa franchise militaire, si vous ne l'avancez » pas, je vous réponds qu'il saura bien s'élever de » lui-même. »

Dépouillé dans les colonies de deux cent mille livres de rente par les Anglais, il ne laissa pas de quoi payer ses funérailles. Il avait connu l'indigence, et il savait y compatir. Devenu général, son mépris pour les richesses fut tel, qu'on put lui appliquer avec justice ces mots d'un historien sur Épaminondas, mort comme lui glorieusement sur le champ de bataille : « *Paupertatem adeò faciliè perpessus est, ut de republicâ nihil propter gloriam ceperit* : Il supporta si facilement la pauvreté, que, de tous les biens de la république, il ne prit pour son partage que la gloire. » L'adversité accabla sa famille. Madame Dugommier fut mise dans les fers par les Anglais lorsqu'ils s'em-

parèrent de la Guadeloupe. Des officiers prisonniers avec elle m'ont attesté que , couchée sur le plancher, manquant de nourriture , elle ne descendit jamais à la moindre prière pour obtenir sa liberté. Elle écrivait alors à sa fille : « Ce qui doit me consoler, s'il est » possible, de la mort de ton père, c'est qu'il a péri » glorieusement en défendant sa patrie. » La convention avait décerné au général Dugommier les honneurs du Panthéon, et accordé une pension de dix mille francs à sa famille. Le directoire négligea ce premier devoir de la nation envers un héros qui l'avait sauvée d'une invasion, et n'adoucit jamais la profonde misère de ses enfans ; il oublia un de ses fils dans les prisons d'Angleterre, où le désespoir termina sa vie.

« Dugommier, continue l'auteur de qui nous empruntons cette notice, aimait la liberté avec idolâtrie. Il se passionna pour un heureux changement, comme tous les philosophes et ces hommes purs de l'assemblée constituante qui eurent de grands talens et de rares vertus. Voici le fragment d'un écrit intitulé *Ma profession de foi*, que Dugommier publia au commencement de la révolution : « J'ai vécu cinquante ans sous le despotisme militaire. J'ai connu » à quatorze ans la morgue et l'injustice de ceux qui » commandent. J'ai trop souvent gémi d'avoir vu le

» caprice et la faveur l'emporter sur les ordonnances
 » et l'équité. Réformé et rendu à l'état civil, j'ai cru
 » pouvoir respirer librement dans mes foyers; mais
 » ils étaient en Amérique, et j'ai retrouvé tous les
 » abus qui m'avaient révolté sous l'uniforme. Devenu
 » bourgeois, j'étais isolé, sans autre protection que
 » celle de la loi, et cette loi était presque toujours
 » muette quand je la réclamaï. J'ai dévoré cent fois
 » un juste ressentiment, j'ai partagé avec des milliers
 » de citoyens la vive douleur de voir la plus grande
 » portion du genre humain avilie par l'opinion de
 » quelques êtres que les préjugés seuls élevaient au-
 » dessus des autres. J'ai eu toute ma vie un pareil
 » système en horreur. Pendant cinquante ans je n'ai
 » pu que soupîrer. Un moment inespéré, un mo-
 » ment plus heureux a tout changé : la révolution
 » nous a régénérés, et l'homme enfin est rétabli dans
 » toute sa dignité. Qui peut me faire un crime de
 » mon enthousiasme pour un nouvel ordre de choses
 » selon mon cœur? Qui peut sans crime me repro-
 » cher de combattre pour le soutenir, quand il est
 » applaudi par ma nation et par mon roi? Oui, j'ap-
 » prouve l'égalité, j'idolâtre la liberté, et je déteste
 » l'oppression. Appelé pour y résister, je volerais au
 » bout de l'univers.
 » Oui, je le jure, je dévoue le reste de

» ma vie à la liberté, à l'égalité, à la justice. Partout
 » où je verrai l'oppression, je me mêlerai aux bra-
 » ves qui voudront y résister. Si quelqu'un me prête
 » d'autres vues, il me calomnie, et je le plains, car
 » il est injuste. Eussé-je à parcourir une carrière
 » aussi longue que celle qui est derrière moi, je la
 » remplirais des preuves du sentiment qui me trans-
 » porte. Le ressort qui me pousse ne m'est point
 » étranger; il était dans mon cœur : il était compri-
 » mé; la révolution le dégage.... Je mourrai pa-
 » triote.» (*Histoire des grands Capitaines.*)

Le maréchal Moncey commandait en même temps que Dugommier, dans les Pyrénées, en qualité de chef de bataillon, puis de général, et s'y couvrit de gloire. Ses titres à la reconnaissance nationale étant généralement connus, de toute sa vie nous nous bornerons à rappeler qu'en 1815, d'horrible mémoire, il fut disgracié pour avoir refusé de présider le conseil de guerre qui devait condamner son compagnon de gloire le maréchal Ney.

NOTE ONZIÈME, PAGE 202.

Hoche, Desaix, Joubert, sans égaux et sans maître.

Lazare Hoche était fils d'un garde du chenil de Louis XVI. Sa mère mourut en lui donnant le jour,

le 24 juin 1768. Une tante , marchande de légumes, lui fit apprendre à lire et à écrire ; le curé de Saint-Germain-en-Laye en fit un enfant de chœur. A quatorze ans , refusant les secours de sa pauvre tante , il entra comme palefrenier dans les écuries du roi. Qui eût deviné , dans cet enfant chargé des dernières occupations de la société , le grand capitaine qui, dix ans plus tard, devait délivrer l'Alsace , effrayer l'Irlande , battre les Anglais , et menacer Vienne ?

A dix-sept ans , il rougit de son état , et s'engagea dans les gardes françaises. Il apprend en un mois ce que la plupart des soldats ont de la peine à savoir en un an. Sa belle tenue et sa taille le firent faire grenadier. Il passait une partie de la journée à tirer de l'eau , à bêcher la terre , la nuit à broder des vestes qu'il allait vendre dans un café du pont Saint-Michel. De l'argent qu'il gagnait..... il louait des livres..... Il avait pour ami les plus braves du régiment. « Les plus braves sont les meilleurs , disait-il : » Il dut la cicatrice d'un coup de sabre entre les deux yeux à son dévouement à l'amitié.

La révolution agitait les esprits : M. Duchâtelet redoubla ses mauvais traitemens envers les gardes françaises , les coups de plat de sabre et le piquet. Il fit consigner le régiment , *pour opposer* , disait-il , *les enfans de la canaille à la canaille même*. Un jour

les grenadiers retenus à la caserne se mirent à danser ; cette gaieté déplut aux officiers : Hoche est menacé de la prison pour avoir excité cette joie extraordinaire : « Vous pouvez , messieurs , m'envoyer où » vous voudrez , répondit Hoche , mais je vous conseille de faire agrandir les cachots , car vous aurez » beaucoup de rieurs à punir. »

Hoche , dit M. de Rousselin , avait la taille haute ; ses formes unissaient l'élégance à la force ; il avait les cheveux , les sourcils et les yeux noirs ; sa bouche était petite , ses dents belles , sa physionomie spirituelle ; la sévérité qui dominait sur ses traits était souvent adoucie par la grâce de son sourire ; son maintien était grave et imposant , sa démarche fière.

La révolution , la fortune et son génie , le tirèrent bientôt de l'obscurité. Général , il défendit Dunkerque à la bataille d'Hondtschoote. Il se montra terrible à l'ennemi ; fit passer dans l'âme des soldats français ce feu de la liberté qui le dévorait. Ses mots d'ordre étaient : *Cassius-Sparte* , *Despotes-mort* , *Liberté-univers*.

Ce fut lui qui le premier proposa le système de guerre auquel nous dûmes tant de victoires. Voilà la lettre qu'il écrivit à ce sujet au comité de salut public ; nous la prendrons dans la vie des grands capitaines de M. Châteauneuf , à qui nous devons des no-

tes précieuses : « Nous ne faisons qu'une guerre d'im-
 » mitation ; nous suivons l'ennemi partout où il est ,
 » sans chercher à pénétrer ses desseins , et nous tom-
 » bons souvent dans les pièges qu'il nous tend. Réu-
 » nissons-nous en masse , et marchons fièrement à la
 » victoire. Ne nous arrêtons que quand les alliés
 » seront écrasés. Le salut de la patrie ne dépend
 » pas de la prise d'une bicoque.... Sortons de Lille ,
 » renouvelons la scène de Fontenoi , et , dussions-
 » nous nous y noyer , baignons-nous dans le sang
 » des tyrans. Il n'est point d'obstacles invincibles ; le
 » Français conduit par l'amour de la liberté les sur-
 » montera tous. » Son plan fut suivi et sauva la répu-
 blique. Ce fut après avoir lu ce mémoire que Carnot ,
 chargé de la direction de la guerre , dit à un de ses
 collègues : « Voilà un sergent d'infanterie qui fera
 » son chemin. Parcourez ce mémoire ; sans être mi-
 » litaire , il vous intéressera. » Robespierre le prit ;
 quand il l'eut achevé , il dit : « *Voilà un homme*
 » *excessivement dangereux.* »

A vingt-deux ans , le fils d'un garde du chenil de Louis XVI est général en chef des armées françaises , et justifie par des victoires la haute confiance de la patrie. Cent mille Allemands commandés par les lieutenans du grand Frédéric , menacent l'Alsace. C'est dans ce moment que Hoche arrive à l'ar-

mée. Sa vue inspire la confiance à nos jeunes soldats :
 « Notre nouveau général , disaient-il , est beau comme
 » la révolution , robuste comme le peuple ; son re-
 » gard est fier et étendu comme celui de l'aigle.
 » Nous serons conduits comme les Français doivent
 » l'être. »

Il exigea avec sévérité l'ordre et la subordination dans l'armée. « Point de discipline , disait-il , c'est le
 » moyen d'être battu. » Avant de débloquent Landau , il harangua ses soldats à la manière des Romains :
 « Partout les armes de la république triomphent :
 » nous sommes les derniers à vaincre ; mais nous
 » vaincrons : vous combattez pour la liberté. Al-
 » lons , et que l'ennemi morde la poussière sous le
 » fer de nos baïonnettes. »

Avant d'arriver aux lignes de Weissembourg , il fallait renverser trente mille Prussiens ; il écrivit au ministre de la guerre : « Par les coups que je vais
 » porter à la tyrannie , vous jugerez de ma haine pour
 » les tyrans. » Il vainquit les Prussiens , et fit sa jonction avec Pichegru. Hoche , dans la première effusion d'un cœur tout entier à la patrie , embrasse son rival : Celui-ci ne répondit que par un accueil froid. « Que Pichegru est flegmatique ! dit Hoche ;
 » ses joues m'ont paru glacées. » Il reçut le commandement en chef des deux armées réunies , et dit

en pleurant à un de ses amis qui l'en complimentait. « Ne me félicitez pas sur mes victoires ; j'ai ter-
 » rassé beaucoup d'ennemis , je m'en suis fait de plus
 » terribles dans la république même. »

Ses victoires le rendirent suspect ; Saint-Just le fit arrêter. Hoche dans son cachot fit voir autant de force d'âme qu'il avait déployé de courage sur le champ de bataille. « Eh ! qu'est-ce que mon malheur , disait-il ,
 » auprès de tant de calamités publiques ? Le jour
 » que j'embrassai la révolution , je sus que ce tor-
 » rent pouvait m'entraîner. » La mort de Robespierre le rendit à la liberté et à la gloire.

Hoche fit cette terrible guerre de la Vendée avec autant d'humanité que de courage et d'adresse. « Pen-
 » sez-vous , qu'avidés de sang , nous allons venger
 » des assassinats par des assassinats ? disait-il aux
 » Vendéens. Non ! les vrais républicains ne sont
 » pas cruels ; ils viennent vous arracher à la tyran-
 » nie , et non vous égorger. Ne nous fuyez plus , nous
 » saurons respecter votre faiblesse. Rétablissez vos
 » chaumières , priez Dieu , et labourez vos champs. »

Le général Chérin , son ami et son chef d'état major , ayant fait un plan propre à éteindre toutes les haines... Hoche se rendit près du directoire qui venait de prendre les rênes du gouvernement , obtint des pouvoirs illimités , et s'écria , avec une douce sa-

tisfaction : « Je suis donc libre de terminer cette mal-
» heureuse guerre ! »

Après des efforts inouis il était parvenu à pacifier cette sanglante contrée , quand Charette , nommé lieutenant général et chevalier de Saint-Louis , excita de nouveaux troubles , après avoir promis l'obéissance aux lois de la république. Hoche marche contre lui , et adresse aux paysans la proclamation suivante : « Que signifient ces cris de mort , de rage et
» de vengeance ? Le ciel ne punit-il donc plus les
» parjures ? Au nom de quel roi parle-t-on ? A quel
» dieu appartiennent ces prêtres qui rugissent comme
» des tigres , prêchant le carnage , le vol et l'assassi-
» nat ? Je punirai une aussi noire trahison ; je sau-
» rai arracher les habitans des campagnes à la plus
» odieuse tyrannie. J'avance à la tête de trente mille
» hommes pour occuper le pays jusqu'à ce qu'il soit
» entièrement désarmé et soumis aux lois. »

Après la pacification générale de la Vendée , Hoche conçut le projet d'attaquer les Anglais chez eux : il avait une haine implacable contre ces insulaires , depuis que sur le rivage de Quiberon il les avait vus abandonner lâchement les émigrés qu'ils avaient soudoyés et vomis sur nos côtes. L'inconstance seule des flots le fit échouer dans cette expédition d'Irlande , à laquelle il parut attacher toute sa gloire. C'est au mo-

ment qu'il en faisait les préparatifs qu'un coup de pistolet lui fut tiré dans les rues de Rennes. La sérénité du général fut admirable ; l'assassin arrêté tombe à ses genoux : « *Malheureux*, lui dit Hoche en laissant couler des larmes, *as-tu une femme et des enfans ?* » L'assassin avoue que la misère de sa famille l'avait pu seule porter à ce crime ; on lui avait promis cent louis. Il en envoya ving-cinq à sa femme, et le mit en liberté. Quelques jours après une lettre anonyme lui prédit qu'il serait empoisonné.

Hoche fut long-temps tourmenté par le souvenir des revers qu'il avait éprouvés dans son expédition maritime. « Mon ami, disait-il, à l'amiral Truguet, ministre de la marine, nous sommes ce qu'il y a de plus malheureux sous le ciel. J'ai bien souffert ; mais le moindre de mes maux est d'avoir été cent fois menacé d'être englouti par la mer. Nous serions les plus vils des hommes si nous abandonnions le peuple irlandais à la vengeance de ses tyrans. Notre entreprise n'est qu'ajournée. Pendant que je cours combattre à l'armée de Sambre-et-Meuse, équipez de nouveau votre escadre ; réparez votre marine ; je m'attache à jamais à sa destinée. Écrivez-moi quand tout sera prêt, et fussé-je aux portes de Vienne, j'accours pour voler à la conquête de l'Angleterre. »

La campagne de 1797 le couvrirait seule d'une gloire immortelle. Son bouillant génie était encore échauffé par le bruit des victoires du jeune conquérant de l'Italie. On le surprit un jour lisant le journal ; et, levant les yeux vers le ciel : « *Heureux jeune homme*, disait-il, *que je te porte envie!* » — « *Envie!* répète en riant le général Chérin. » — « *Oui, envie, mais sans jalousie.* » Nous citerons encore le trait suivant par un double motif. Il avait mandé d'une manière assez vague, après la bataille de Neuwied, que l'armée avait pris sept drapeaux : « *J'en ai pris sept aussi*, lui écrivit le général Lefebvre ; cela fait donc quatorze drapeaux. » — « *Non, mon ami,* répond vivement Hoche avec esprit de cordialité ; *il n'y a que sept drapeaux, comme il n'y a qu'un Lefebvre.* »

Tel fut ce héros, à qui il ne manqua que la gloire de mourir sur le champ de bataille.

On lisait sur sa tombe quand on lui rendit les honneurs funèbres :

Général en chef à 22 ans, an 1^{er}. — Il débloqua Landau, an 2. Il pacifia la Vendée, ans 3 et 4. — Il vainquit à Nerwinde, an 5. Chassa les fripons de l'armée, an 5. — Déjoua les conspirateurs, an 5.

On vit à sa mort combien il était aimé du soldat. « En sortant de Montaubaur, dit l'auteur de sa vie

(Rousselin, an 6), le dernier jour de la marche de son convoi, un grenadier tombe en faiblesse. On vole à son secours. On découvre qu'il n'a pas mangé depuis deux jours. On le presse de dire la raison de son abstinence. Après quelque résistance : « *Hélas! ré-* » pondit-il en versant un torrent de larmes, *il nous* » *aimait tant!....* »

De tous les généraux que la révolution offrit à la reconnaissance nationale et à l'admiration de l'univers, Desaix fut sans contredit le plus doux, le plus simple, le plus juste, le plus brave et le plus désintéressé.

« Les riens spectacles de la nature, dit M. de Châteauneuf, qui entourèrent le berceau de Desaix, lui firent aimer l'étude de l'histoire naturelle, dont le charme n'attire que ceux dont l'âme est pure comme les régions de ces hautes montagnes où l'homme qui herborise voit à leurs pieds les orages, lorsque leurs fronts, voisins de la lumière, conservent le calme et la sérénité. »

Lorsqu'il ne combattait pas, il se retirait dans sa tente pour méditer au milieu de ses livres. Ceux qui cherchaient l'éclat dans les troubles politiques crurent voir leur censure dans cette vie sage et silencieuse. Desaix avait laissé couler des pleurs en appre-

nant le supplice du général Custine. Il redemanda sa mère, expiant son origine dans les cachots de la terreur. C'en fut assez pour deux complices de Robespierre : Lebas et Saint-Just veulent l'exiler. Ses soldats l'apprennent, s'assemblent, et s'écrient qu'il est en sûreté avec eux; que, s'il persiste à céder aux ordres des représentans, ils fusilleront ces derniers aussitôt son départ. Les conventionnels osèrent bien être injustes; ils n'osèrent pas être imprudens.

Dans un combat où ses troupes s'étaient repliées, il se jeta au-devant d'elles : « *Général*, lui dit un officier, *n'avez-vous point ordonné la retraite?* » — « *Oui*, s'écrie Desaix; *mais c'est celle de l'ennemi.* » A ces mots les soldats, comme à une manœuvre d'exercice, retournent au combat et culbutent les Autrichiens.

Sa défense de Kehl est un des plus beaux faits d'armes des annales militaires. Après soixante-quinze jours de tranchée ouverte, l'archiduc Charles se rend maître d'une chétive bourgade devant laquelle il a perdu quinze cents hommes. Desaix repasse le Rhin avec sa garnison, toute son artillerie, tambours battant et mèche allumée. On s'étonnera moins de cette brillante défense quand on saura que Desaix commandait à cinq mille braves, et qu'il était le premier à toutes les attaques, à toutes les sorties. « *Si ça continue,*

disait un grenadier à l'attaque d'une redoute, *je me brûle la cervelle : cet homme est toujours devant moi.* »

Un jour qu'il faisait charger par ses soldats une caisse d'or pour le payeur de l'armée, ceux-ci la laissèrent tomber. Desaix survint. « *Nous savons pourquoi elle est si lourde, dirent-ils tous; c'est qu'elle sort de vos mains.* » Il poussa le désintéressement jusqu'à être obligé après la campagne d'emprunter cinquante louis à un de ses amis à Strasbourg, pour faire un voyage en Italie, où le désir de connaître celui qui venait d'y opérer tant de prodiges l'attirait. Il y fut reçu comme il le méritait. Le général Bonaparte répondit à cet hommage par cet ordre du jour digne de lui et de Desaix : *Le général en chef prévient l'armée d'Italie que le général Desaix est arrivé de l'armée du Rhin, et qu'il va reconnaître les positions où les Français se sont immortalisés.*

Il fut de l'expédition d'Égypte, et contribua puissamment à la prise de Malte. Après la conquête d'Alexandrie, il prit la route du Caire, défit les Mamelucks aux combats de Chebriessé et d'Embabé, et fit avec le général Béliard la conquête de la haute Égypte, qu'il gouverna avec tant d'équité que les Arabes le nommèrent *le sultan juste*. Il y protégea les savans et les artistes, fit fouiller les ruines de Thèbes et les débris du temple de Tintira, et trouva à Antinoé la

statue pédestre d'Antinoüs. Il visita avec le savant Denon tous les lieux où les Pharaon et les Sésostris ont laissé des monumens.

Il quitte l'Égypte sur la foi d'un traité avec la Porte Ottomane et les Anglais, arrive à Livourne où un amiral de la Grande-Bretagne le fait jeter en prison, et lui propose vingt sous par jour, ajoutant avec une cruelle ironie que l'égalité proclamée en France veut qu'il ne soit pas mieux traité que ses soldats. « *Je ne vous demande rien*, répondit le prisonnier indigné, *que de me délivrer de votre présence. J'ai traité avec les Mamelucks, les Turcs, les Arabes du grand désert, les Éthiopiens, les Tartares, les noirs du Darfour : tous respectaient la parole qu'ils avaient donnée, et ils n'insultaient pas aux hommes dans le malheur.* » Il revoit enfin les rivages de France, apprend que Bonaparte est en Italie. « *Ordonnez-moi de vous joindre*, lui écrit-il ; *général ou soldat, que m'importe, pourvu que je combatte à vos côtés; un jour sans servir ma patrie est un jour retranché de ma vie.* » On rapporte qu'avant la bataille de Marengo, il dit à ses aides-de-camp : « *Voilà bien du temps que je ne me bats plus en Europe; les boulets ne nous connaissent plus, il nous arrivera quelque chose.* »

En effet, ce grand homme tomba percé d'une balle au moment où, par une charge brillante, il

décidait le gain de la bataille, le sort de l'Italie, et peut-être les destinées de la France et de l'Europe.

Plusieurs historiens anglais ont eu l'infamie de publier que Bonaparte avait fait tuer Desaix par son aide-de-camp Savary. comme s'il était naturel qu'un général en chef choisît le moment où la victoire est encore incertaine pour se défaire d'un de ses lieutenans, qui lui devenait d'une si grande nécessité. Misérable et horrible calomnie qui ne peut avoir cours que chez des ennemis d'aussi mauvaise foi!

Barthélemi Catherine Joubert naquit en 1769, à Pont-de-Vaux, département de l'Ain; à quinze ans il s'échappa du collège, et s'engagea dans l'artillerie. — Son père obtint son congé et l'envoya faire ses humanités à Lyon. — Au commencement de la révolution il reprit l'habit militaire, fut simple grenadier et parvint bientôt, par ses connaissances et sa rare intrépidité, au grade de général. — Melagno, Montenotte, Ceva, Rivoli, attestent ses triomphes. Bonaparte ordonna à Joubert de traverser le Tyrol. « En pénétrant dans ces régions peu connues de l'Europe, dit M. Garat, Joubert n'avait pas seulement à combattre des armées, mais des nations. La nature qui ne présente aux Tyroliens que des objets terribles,

les a aguerris elle-même dans des combats perpétuels qu'elle les force à livrer contre les élémens. La religion, qui leur donne les seules espérances qu'ils aient dans la vie, les enivre d'un fanatisme toujours prêt à dévorer ceux qui ne le partagent pas. Entretenus dans l'ignorance de tout ce qui n'est pas eux-mêmes par les rochers qui les séparent du reste du monde, un langage, un usage, un vêtement étrangers sont pour eux un sujet d'aversion, un signal de combat. » L'armée d'Italie pleurait déjà la mort de Joubert, lorsqu'il se fit jour à travers tant d'ennemis. Il arrive à la tente du général en chef. La sentinelle avait ordre de ne laisser passer personne. Joubert insiste, il force le passage. Aux cris de la sentinelle Bonaparte sort de sa tente, il reconnaît Joubert, le serre entre ses bras et dit au soldat étonné : « Va, républicain, le brave Joubert qui a forcé le Tyrol a bien pu forcer la consigne. »

Ce brave et savant général mourut pendant la malheureuse campagne de 1799. — Il fut tué à la bataille de Novi, où il commandait en chef contre Souvarow.

Republicain rigide, il ne craignait pas de le paraître à la cour d'un monarque absolu. Étant prisonnier à Turin, il dit à des courtisans qui le croyaient noble. « Je suis citoyen français. » Quelques années après, ayant conquis cette même ville où il fut pri-

sonnier, le roi lui offrit des tableaux de sa galerie.
 « Nous serions coupables tous les deux, dit-il, vous
 en me les offrant, moi en les acceptant. » Il ne dé-
 mentit jamais ce grand caractère ; l'armée l'honora de
 ses regrets.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 203.

Mais tandis

Qu'il montrait l'héroïsme avant la trahison,
 Flétrissait ce guerrier que les palmes bataves
 Désignèrent long-temps pour commander aux braves,
 Et qui, sur d'autres bords par Jourdan envahis,
 Fut infidèle aux lois et traître à son pays.

Nous puiserons les preuves des faits avancés par
 l'auteur, dans *le précis historique de la révolution
 française*, par M. Lacroix jeune.

« Les intelligences de Pichegru avec les ennemis
 qu'il avait vaincus sont un fait irrécusable : l'histoire
 ne peut encore indiquer avec clarté ni les causes ni
 les moyens. Un siècle et demi s'est écoulé depuis
 l'entreprise de Monck ; et malgré son succès qui sem-
 blait appeler sur elle le jour le plus éclatant, nul
 historien ne peut dire avec certitude quand Monck
 l'a conçue, etc... devons-nous nous étonner de tout
 ce qui reste d'obscur ou même d'impénétrable dans
 la conduite de Pichegru.

» Né à Arbois, en Franche-Comté, de parens pauvres et obscurs, il avait appris dans sa jeunesse et enseigné les mathématiques chez les moines. Il franchit bientôt cette monotone enceinte, se voua aux armes et devint sergent d'artillerie. Les lois de l'ancien régime lui auraient prescrit de vieillir dans ce grade qu'il avait obtenu à vingt-cinq ans. La révolution vint, la guerre éclata; Pichegru porta dans les armées tout ce qui attire l'attention des chefs et l'affection des soldats, etc. . . .

» J'ai esquissé, continue le même historien, la gloire de Pichegru dans la campagne de 1794 — et dans la conquête de la Hollande. La prudence qui le caractérisa long-temps se montrait surtout dans les relations qu'il faisait de ses plus belles opérations militaires. Il voulait n'y paraître qu'un soldat : point d'insulte aux ennemis; nul trait d'un enthousiasme recherché : Il semblait toujours s'oublier, et savait toujours se faire connaître. Les événemens de 1794 et l'hiver de 1795 l'avaient placé vis-à-vis du vainqueur de Fleurus, dans la même concurrence où il avait été vis-à-vis du général Hoche après la reprise des lignes de Wissembourg. Les royalistes et les étrangers consentaient plus facilement à la gloire de Pichegru : les républicains les plus sévères défendaient avec plus d'affectation celle de Jourdan. »

M. Lacretelle raconte succinctement comment Pichegru vint à Paris , après la conquête de la Hollande, la simplicité qu'il affecta , et le désintéressement qu'il feignit d'avoir , en paraissant n'attacher aucun prix aux services qu'il venait de rendre. « Il se montra dans les sociétés peu zélé pour la république , et s'enivra des louanges qu'il avait l'air de ne pas écouter... il partit pour prendre le commandement de l'armée du Rhin.

« Il ne restait plus que Mayence à conquérir pour assurer à la république la barrière du Rhin ; mais le siège de cette place , que les travaux successifs des Français , des Prussiens et des Autrichiens avaient rendue une des premières de l'Europe , était une conquête difficile pour des soldats qui voulaient toujours triompher en courant. Deux armées , celle du *Rhin* commandée par Pichegru , et celle de *Sambre-et-Meuse* sous les ordres de Jourdan , devaient concerter leurs mouvemens pour opérer le blocus de cette ville sur les deux rives du Rhin. Je ne sais quel air de langueur se fit sentir dans les opérations de Pichegru , et fut aperçu par l'ennemi. Les étrangers soupçonnèrent que ce ralentissement tenait plutôt à quelques dégoûts secrets du général qu'au découragement de ses soldats : ils mirent tous leurs soins à

le pénétrer et à le séduire. Quoiqu'il semblât marcher au-devant de ceux qui avaient tant d'intérêt à le rechercher, le mauvais génie des coalitions apporta des obstacles à un traité important et honteux. Des commissaires anglais, tout orgueilleux de l'or qu'ils apportaient; des chefs d'émigrés, jaloux d'attacher à leur parti l'un des chefs les plus distingués de l'armée française; des généraux et des ministres autrichiens, défiants et maladroits, se disputaient la conquête de Pichegru avant qu'elle fût faite, le marchandèrent sans l'acheter, et le fatiguaient sans exciter son indignation, etc. . . . Des dignités, des terres, des richesses étaient offertes au général français dont la gloire jusque-là surpassait tous ces dons. Le prince de Condé ne fit que lentement et avec mille signes de répugnance des promesses vaines et disproportionnées encore à l'immense service qu'il attendait, etc. . . . Plus tard Pichegru semble rétrograder lentement dans l'infidélité, depuis qu'il ne se flattait plus de pouvoir entraîner son armée. . . .

» La haine de Pichegru pour le général Jourdan peut être considérée comme le mobile le plus puissant qui le porta à donner enfin des effets à une trahison si long-temps et si vainement méditée. . . . Il compromet par ses opérations militaires la position de Jourdan, qu'il cesse d'appuyer. Il indique à l'en-

nemi les points par lesquels l'armée de Sambre-et-Meuse peut être attaquée avec succès. Le 21 vendémiaire an 4, les Autrichiens violent la ligne de neutralité de la Prusse, fondent sur l'armée de Jourdan, la forcent à repasser le Rhin et à abandonner le fort de Cassel. Bientôt les lignes de Mayence sont attaquées, le cri de *sauve qui peut* retentit dans les rangs de l'armée française, les postes sont mal défendus. Le capitaine Marmont défend le sien avec intrépidité, et commence *sa gloire* dans une journée si fatale. Une nombreuse artillerie et des bagages même tombent au pouvoir de l'ennemi. Pichegru se retire; et, si l'on en croit les relations de ceux qui l'accusent, et les indices que fournit sa propre correspondance, il obtint de l'ennemi, auquel il a vendu ses succès, une retraite moins précipitée. Il commet de sang-froid le crime horrible de laisser dans Manheim un corps de neuf mille Français, qu'il destine à être massacrés; et qui, en effet, investis dans une ville mal fortifiée par toute une armée victorieuse, meurent sans pouvoir rendre leur bravoure utile à la patrie. »

M. Warden, chirurgien attaché à Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène, rapporte au sujet de la mort de Pichegru, l'entretien suivant qu'il eut avec l'ancien empereur de France. « A cette époque de ma

vie, dit Napoléon, j'avais réussi à rendre l'ordre et la tranquillité à un empire déchiré par les factions et noyé dans le sang. La nation me plaça à sa tête. Je n'arrivais pas comme votre Cromwell, ou comme votre Richard III, non. Je trouvai une couronne dans un ruisseau fangeux, je la nettoyai, et je la plaçai sur ma tête. Réal me disait tous les jours dans ses rapports que des conspirations fomentaient; les noms mêmes m'étaient donnés; mais on ne pouvait obtenir de preuves suffisantes: la vigilance de la police était en défaut. Le général Moreau commença à donner des soupçons, et je fus pressé sérieusement de l'arrêter. Mais son caractère était tel, son nom si grand, l'estime qu'on lui portait si universelle, qu'il me parut n'avoir rien à gagner et tout à perdre en conspirant contre moi. Je refusai donc l'ordre de l'arrêter en signifiant ces mots au ministre de la police: vous avez nommé Pichegru, Georges et Moreau, prouvez-moi que le premier est à Paris, je vous donne sur-le-champ l'ordre d'arrêter le dernier.

» Une circonstance fort singulière me conduisit à l'évidence du complot: une nuit que j'étais agité et sans sommeil, je m'élançai de mon lit, et j'examinai la liste des traîtres qu'on soupçonnait. Le hasard qui gouverne le monde me fit tomber sur le nom d'un

chirurgien qui revenait des prisons d'Angleterre. L'âge, la naissance, l'expérience de la vie de cet homme me firent penser que sa conduite devait être attribuée à tout autre motif qu'à un fanatisme de jeune homme pour la royauté. Aussi-bien que j'en pus juger, *l'argent était son objet*. Je le fis arrêter. On fit semblant de le juger. Il fut condamné et informé qu'il n'avait que six heures à vivre. Le stratagème réussit, il fut effrayé et avoua tout. »

« L'Angleterre, continua Napoléon, m'accuse de la mort de Pichegru. » — « C'est vrai, répliqua M. Warden; l'opinion générale est qu'il fut étranglé en prison par vos ordres. » — « Quelle fausseté! quelle folie! s'écria l'empereur : belle preuve que le préjugé peut détruire cette raison si vantée des Anglais! Pourquoi, je vous le demande, lui ravir en secret cette vie que la loi réservait à la main du bourreau? C'était bien différent à l'égard de Moreau : s'il fût mort dans un cachot, c'eût été matière à justifier le soupçon qu'il n'était pas coupable de suicide. C'était un homme cher au peuple et adoré de l'armée. Je n'aurais pu échapper à la haine, quelque innocent que j'eusse été, si la justice de sa mort (en supposant que les lois l'eussent déclaré criminel) n'eût pas été prouvée à tous les yeux par l'exécution la plus publique. »

266 NOTES DU CINQUIÈME SOUVENIR.

C'est au lecteur à décider. Nous nous abstenons de tout jugement sur sa mort, convaincus que nous sommes, suicidé ou non, qu'il n'a que payé le crime d'avoir trahi sa patrie.

FIN DES NOTES DU CINQUIÈME SOUVENIR.

MES SOUVENIRS.

SIXIÈME SOUVENIR.

TEL qu'un sage pilote après de longs orages
Revoit en paix des mers les dangereux parages
Et la rade paisible où de frêles vaisseaux
Bravent l'effort des vents et le courroux des eaux,
Le jeune prisonnier dès que l'aube l'éveille
Reconnait les dangers qu'il affronta la veille ;
Puis sous le frais ombrage ami d'un doux repos ,
Engage ainsi l'ermite à des récits nouveaux.
« Ta parole , ô mon père , est d'un dieu tutélaire ;
» Son pouvoir enchanteur et me charme et m'éclaire :
» Si tu continuais... » Le vieillard applaudit ,
Se recueille un moment , s'assied , soupire , et dit :
« On vit du sein des mers en ce temps mémorable,
» Sortir un jeune athlète , ardent , infatigable ,
» Audacieux , profond , habile à tout oser ,
» Sobre , sage , prudent , et prompt à s'exposer

» Lorsqu'au jour du combat la victoire inconstante
» Semblait l'abandonner ; d'une main triomphante
» Ennobliissant le but , légitimant les droits
» De ses vastes projets et de ses grands exploits ,
» Il servit la patrie en amant infidèle ;
» Lui prépara des fers en combattant pour elle ;
» Sut corrompre les rangs qu'il avait déserté ,
» Et pour le despotisme arma la liberté.

» De ce vaste univers rêvant la délivrance ,
» Avec orgueil alors semblait dire la France :
» Quelle gloire immortelle , ô mes braves enfans ,
» Couvre de ses rayons vos drapeaux triomphans !
» Spartiates , Romains , quels fils de la victoire
» Peuvent offrir au monde une aussi belle histoire ?
» Quel est le ciel superbe , où sont les jours heureux
» Qui devant vos beaux jours ne seront ténébreux ?
» Ah ! le siècle à venir à peine osera croire
» Jusqu'où fut votre audace et jusqu'où va ma gloire ,
» Combien de titres , d'or , promis à vos vainqueurs ,
» Quand la liberté seule embrasait vos grands cœurs...
» Cependant le Germain , fameux par ses défaites ,
» Veut encore des combats rallumer les tempêtes.
» Vingt rois ambitieux de nos succès jaloux
» Se liguent avec lui pour marcher contre vous...

- » Qu'ils tremblent... Ma vengeance affranchira le monde!!!
- » Elle dit : et des rois soudain la foudre gronde.
- » Mais, dépourvus d'argent, de fer, de plomb, d'airain,
- » Nos soldats fatigués s'endorment sur le Rhin.
- » Schérer aux bords du Rhône et des mers de Provence
- » N'est plus qu'un vain obstacle au torrent qui s'avance.
- » Le danger va croissant, et la rébellion
- » S'étend du Finistère au golfe de Lyon ⁽¹⁾ ;
- » L'éclat de nos succès vainement se prolonge ;
- » La France a dans son sein un serpent qui la ronge ;
- » L'impôt n'offre au trésor qu'un résultat douteux ;
- » Le crédit s'est perdu dans un emprunt honteux ;
- » La famine au teint pâle assiège nos rivages ;
- » L'indiscipline au camp traîne ses longs ravages ;
- » Le sang de nos guerriers gorge les fournisseurs ;
- » Des plus noirs attentats effrayans précurseurs,
- » L'horizon est chargé de sanglantes ténèbres ;
- » Le jour n'émane plus que des torches funèbres ;
- » L'anarchie est sans frein, l'héroïsme est sans fruit...
- » Bonaparte paraît... et le charme est détruit ⁽²⁾.
- » Le sort semble sourire à son naissant génie...
- » Soldats, portons la guerre aux plaines d'Ausonie ;
- » Vous êtes sans habits, sans argent et sans pain :
- » Combattez aujourd'hui, vous en aurez demain...

- » Il dit ; et dans les airs les clairons retentissent ;
» Les destins ont parlé , les Alpes en pâlisent.
» Ce n'est plus une guerre en fragiles exploits :
» Chaque bataille au peuple offre de nouveaux droits.
» Du grand art des combats sublime apprentissage,
» La victoire à nos preux offre à peine un passage ;
» Et déjà Montenotte où s'illustra Rampon⁽³⁾ ,
» Millesimo , Lodi , dont le glorieux pont⁽⁴⁾
» Voit passer sous ses arcs du Pô l'onde attiédie ,
» A nos drapeaux vainqueurs livrent la Lombardie.
» Le front ceint de lauriers , l'olivier à la main ,
» Divine auxiliaire opposée au Germain ,
» L'égalité naissante , à la démarche fière ,
» Du pouvoir féodal détruisant la barrière ,
» Donne aux peuples vaincus le prix de nos succès ;
» Et le sang des Lombards coule pour les Français.
» A qui veut s'illustrer la carrière est ouverte ,...
» Des soldats de Beaulieu l'Italie est couverte ,
» Mais Rome en vain attend ce nouveau Porsenna ;
» Sa retraite est coupée ; et l'ardent Masséna⁽⁵⁾ ,
» Que les preux ont nommé le fils de la victoire ,
» Des siècles fabuleux reproduisant l'histoire ,
» Fait sur l'Adriatique arriver nos faisceaux
» Et l'affront de Pavie est lavé dans ses eaux⁽⁶⁾ .

- » Mais bien que fuie au loin son aigle épouvantée,
» L'incorrigible Autriche autrefois si vantée ⁽⁷⁾,
» De l'or qu'Albion sème espérant des lauriers,
» Fait un appel en masse à vingt peuples guerriers,
» Prend d'autres généraux, forme d'autres armées.
» Les bandes de Wurmser sont déjà désarmées.
» Alvinsi dans l'Adige engloutit ses renforts,
» Et Provéra succombe après de vains efforts.
» De l'Istrie au Danube à nos fières cohortes
» Neptune ouvre ses ports, Bellone ouvre ses portes;
» Mantoue a sous nos lois courbé son front d'airain ⁽⁸⁾,
» Venise a vu briser son sceptre souverain ⁽⁹⁾;
» Et Turin, et Milan, Parme, Rome, Florence,
» Attendent leur salut des bontés de la France.
» Noblement du malheur les droits sont respectés;
» Le tribut des beaux-arts, sur la foi des traités,
» Quand nous pouvions alors impunément prétendre
» Aux trésors que l'Europe en vain voulait défendre,
» Vient seul en nos climats orné des trois couleurs,
» Acquitter aux Français le prix de longs malheurs.
» Enfin la douce paix couronne la victoire... ⁽¹⁰⁾
» Mais que son règne est court!... L'ombrageux directoire,
» Dont le sage Carnot au bras ferme et puissant ⁽¹¹⁾,
» Ne centralisait plus le pouvoir languissant,

» Redoutant la valeur et l'ascendant suprême
 » Du guerrier qui semblant n'oublier que soi-même,
 » Flattait l'ambition de ses fiers vétérans
 » Et des feux de sa gloire éclipsait tous les rangs,
 » Des plus brillans projets électrisant sa tête,
 » Sous le voile éclatant d'une illustre conquête,
 » L'exile avec adresse... et le nouveau César
 » Va traîner sur les flots la fortune à son char.
 » Il part environné des ombres du mystère ;
 » Sème avec art le bruit d'attaquer l'Angleterre,
 » Et tandis qu'il s'échappe et suit son vol ardent,
 » L'Anglais du Dieu des mers oubliant le trident,
 » Fatigue en vain les flots du Nil à la Tamise,
 » L'Égypte est aperçue , attaquée et soumise. »

Le vieillard se repose après quelques soupirs.
 « Ah ! lui dit Sénarmont , que tes grands souvenirs
 » Éveillent de regrets en mon âme attendrie !
 » Dieux ! qu'il était puissant l'amour de la patrie !
 » Eh quoi ! des vieux Romains ces modernes rivaux
 » Vont, sans autre prestige, à des combats nouveaux !
 » Point de dotations, point de croix, point de titres.
 » D'un pouvoir plus qu'humain ils étaient donc arbitres ?
 » Ah ! sur les mers d'Asie et les bords africains
 » Montre-moi les exploits de nos républicains.

» Depuis que dans les camps ma jeune ardeur respire,
» Je n'ai vu de lauriers qu'amassés sous l'empire.
» Des faits la renommée a pu trahir le cours ;
» Et la vérité seule éclate en tes discours. »
De ses yeux affaiblis laissant fuir quelques larmes :
« Puisqu'à mes longs récits tu trouves quelques charmes, »
Reprend le bon vieillard , « je vais continuer.
» Puissé-je à ton bonheur long-temps contribuer!...
» Mais respecte les pleurs que tu me vois répandre.
» Les sables du désert ont dévoré sa cendre !
» Je ne le verrai plus... O marbres de Memphis,
» Vous êtes teints du sang de mon malheureux fils !
» Souvenir affligeant , pourquoi venir encore
» Ajouter aux chagrins dont le poids me dévore ?
» De mes pleurs éternels objet tendre et sacré,
» Par l'Arabe inhumain à vingt ans massacré ,
» Déplorable victime à qui je porte envie ,
» Viens aider ton vieux père à terminer sa vie.
» Dieux ! que n'étais-je là quand le fer assassin...
» Avant de t'immoler... il m'eût percé le sein...
» Encor si contre vous il eût porté les armes ;
» Mais jamais des combats il ne connut les charmes ;
» Et sous le noble appui des Desaix , des Béliards,
» Son innocente main cultivait les beaux-arts.

» Rempli du feu sacré, dans la ville aux cent portes ⁽¹²⁾
 » Il avait devancé nos superbes cohortes ;
 » Et Monge , et Berthollet , et le savant Denon ,
 » Venaient à leurs travaux d'associer son nom ,
 » Lorsque de vils brigands une horde barbare
 » Que rassemble la nuit et que le jour sépare ,
 » Sur les pâles tombeaux que sa main dessina ,
 » Le surprit avant l'aube... et me l'assassina !!! »

« Vieillard infortuné laissons en paix son ombre,
 Dit le jeune Français ; « de nos héros sans nombre
 » Il partage le sort ; des lauriers toujours verts
 » Ont dérobé sa tête à nos sanglans revers.
 » Nous devons par des pleurs honorer sa mémoire ;
 » Mais s'il manque à nos vœux, rien ne manque à sa gloire ;
 » Et l'immortel ouvrage où brillent ses talens
 » Sur les débris du monde ira braver le temps ! »

Des plus mortels ennuis un simple aveu soulage.
 La confiance à l'homme est comme un frais breuvage
 Qu'une main bienfaisante introduit à propos
 Dans le sein agité que fuit un doux repos.
 Sur les traits du vieillard la paix semble renaître :
 Il n'est point consolé , son âme ne peut l'être ;
 Mais prenant sur lui-même un ascendant vainqueur,
 Il raconte , et la gloire a ranimé son cœur.

« Kléber, dit-il, Desaix, Murat, Lannes, Berthier ⁽¹³⁾,
» Lasalle, Andréossi, Morand, Junot, Reynier,
» Des bords chéris du Rhône aux pieds des Pyramides
» Conduisent aux combats nos bandes intrépides :
» Comme un vent échappé des antres de l'Etna,
» La flamme aux trois couleurs vole au fond du Delta ;
» Des beys épouvantés les phalanges sauvages,
» Du Nil à flots errans désertent les rivages.
» Vainement du désert les désolantes nuits
» Nous laissent sans repos ; de l'eau vierge des puits
» Les sources par l'Arabe en vain restent taries :
» Climats, peuples, tout cède à nos mains aguerries ;
» La peste même éteint ses horribles flambeaux.
» Plus les périls sont grands, plus les lauriers sont beaux.
» Qui peut à tant de gloire oser jamais prétendre ⁽¹⁴⁾ ?
» En de moindres dangers les soldats d'Alexandre
» Au conquérant du monde insultèrent souvent.
» Le Français épuisé crie encore : *En avant!!!*
» Mais déjà d'Ibrahim les traces sont perdues ⁽¹⁵⁾ ;
» Nos armes dans les camps sont en paix suspendues.
» Cueillons de plus doux fruits. L'essaim brillant des arts,
» Libre dans ses travaux, cherche de toutes parts
» Sous le sable encombré sur ces plages funèbres,
» L'antiquité du monde et des âges célèbres.

- » Monge a des eaux du Nil déterminé le cours ;
- » Girard d'Alexandrie a dessiné les tours ;
- » Pourlier des Sésostris interroge la cendre ;
- » Dans les flancs de la terre Arnolet va descendre
- » Et porter la lumière au sein des minéraux ;
- » Conté fait des moulins , Lanorey des canaux.
- » Andréossi des mers a sondé les abîmes ,
- » Et les vents et les flots par des efforts sublimes
- » Sont soumis à nos lois... Mais j'entends le canon...
- » Aux armes!... On pourrait nous chasser d'ici?... Non.
- » L'Arabe n'a-t-il point rejoint l'Éthiopie
- » Ou caché sa défaite au fond de la Nubie ?
- » Mourad est-il vainqueur , et le farouche Hassant
- » Revient-il sur le sable imprimer son croissant ?
- » Mes yeux fixent les mers ; à l'instant vers la rive
- » L'Anglais sur notre escadre à pleine voile arrive.
- » Dieu ! laisse à nos guerriers la palme des héros ;
- » Qu'invincibles sur terre , ils le soient sur les flots :
- » C'est sur eux que repose aujourd'hui l'espérance
- » De conserver l'Égypte aux armes de la France.
- » Mais loin d'appareiller en s'approchant du vent ,
- » De chercher le combat ou les ports du levant ;
- » Éloignés de la côte et de la plaine humide ,
- » Nos vaisseaux attachés sur une ancre timide

- » Opposent un front calme aux foudres d'Albion ;
- » Toutefois l'ennemi craint notre inaction ,
- » Tant de ces fiers marins l'audace même est sage.
- » Évitions la bataille, insultons l'embossage ;
- » Attendons des renforts ; l'intrépide Français
- » Est terrible à combattre ; assurons nos succès.
- » Ainsi parlent les uns ; mais Nelson les entraîne.
- » L'attaque est résolue , et la prudence est vaine.
- » Soudain sur notre gauche avec témérité
- » Il fond comme le trait par le vent emporté.
- » Pousse ses corps flottans , l'orgueil de la Tamise,
- » Sur *le Timoléon* , *l'Orient* , *l'Arthémise* ,
- » En coupe la manœuvre , interrompt nos signaux ,
- » Attire *le Tonnant* loin des autres vaisseaux.
- » Entre la côte et nous se jette en maître habile ,
- » Et bat d'un feu roulant notre ligne immobile ;
- » Cependant il n'obtient qu'un résultat honteux :
- » La valeur tout un jour rend ses succès douteux.
- » Le soir près d'Aboukir notre armée accourue ,
- » Croit par la droite alors la gauche secourue ;
- » Chante victoire... hélas ! quand *l'Orient* en feu
- » Saute et suspend le cours de ce carnage affreux !
- » Bientôt il recommence avec plus de furie ;
- » Le flot chargé de sang bat la rive flétrie ;

- » Au salpêtre enflammé l'écho tremblant répond ;
» Des vaincus , des vainqueurs la rage se confond.
» La foudre au gré des vents livre un vaste incendie.
» La flamme monte aux cieux , et sur l'onde attiédie
» Du foyer dans ses flancs le navire est atteint :
» Flamme, foudre , espérance , à l'instant tout s'éteint.
» De ce calme effrayant naît un nouvel orage :
» Le marin dans les flots cherche en vain le rivage ;
» Son corps est loin des bords par l'espoir emporté ,
» Et le désastre augmente avec l'obscurité.
» La nuit à nos malheurs , hélas ! prêtait son ombre ;
» Mais les feux du matin en découvrent le nombre.
» Notre flotte est détruite , et l'Anglais triomphant ⁽¹⁶⁾
» Nage entouré de morts sur l'abîme écumant !
» De cette horrible scène , inquiète , alarmée ,
» Un morne et froid silence enveloppe l'armée.
» Chaque guerrier se dit en ce commun effroi :
» Le ciel de mon pays est donc fermé pour moi !
» Adieu , chant du retour , fugitive espérance...
» Je ne vous verrai plus , doux rivages de France !...
» Soudain pour déjouer tous les projets divers
» Que pouvait enfanter ce terrible revers ,
» Rallier nos amis dispersés par la crainte ,
» Dissiper la terreur dont l'armée est atteinte ,

- » Ou plutôt espérant des combats plus heureux ,
» Bonaparte en Asie ose guider nos preux.
» Mais des champs où le Nil en partageant son onde
» Prodigue les trésors de son urne féconde
» Au sol asiatique, est un pays fameux
» Long-temps chéri des dieux, abandonné par eux,
» Que l'histoire a couvert de cités florissantes ,
» De récoltes deux fois tous les ans renaissantes ;
» De fleuves, de forêts, de ruisseaux, de vergers,
» Des plus riches troupeaux, des plus heureux bergers ;
» Où les beaux-arts, enfans de la douce opulence,
» Aux premiers temps du monde ont dû prendre naissance ;
» Maintenant sans abris, sans culture et sans arts,
» Repaire affreux du tigre et des fiers léopards
» Qu'y tourmentent la faim, et la soif et la rage ;
» Il n'offre au voyageur qu'une effrayante plage
» Que couvre de ses feux un ciel étincelant
» Et le sable agité par un souffle brûlant. »
» D'un pénible avenir trompant l'inquiétude,
» Il traverse aussitôt l'ardente solitude :
» De l'isthme de Suez aux rives du Jourdain
» La victoire à sa voix a reparu soudain⁽¹⁷⁾ ;
» Rien ne peut échapper à sa vaste mémoire ;
» Des exploits enfouis il exhume l'histoire,

- » Jette un nouvel éclat sur nos anciens lauriers ,
- » Et d'immortels honneurs comble nos vieux guerriers.
- » Soit que le jour l'éclaire ou que l'ombre l'entrave ,
- » Le Français fut toujours et sera toujours brave ;
- » Mais pour donner l'essor à ces fiers conquérans
- » Il faut avec adresse en gagner tous les rangs.
- » Aux peuples froids du Nord le grade seul impose ;
- » Du sang de vos héros c'est l'homme qui dispose ;
- » Et quel que soit le chef qui les guide aux combats ,
- » S'il perd leur confiance... il n'a plus de soldats.
- » C'est par le seul oubli de ce pouvoir magique
- » Que la fortune, ami, trahit la république ;
- » Une guerre féconde en funestes exploits
- » A terni notre gloire et compromet nos droits.
- » La liberté bientôt dut nous être infidèle ,
- » Car nous savions mourir mais non vivre pour elle :
- » Cet astre à son lever penche vers son déclin ;
- » Le peuple pour les fers reparaît plus enclin ,
- » Le souverain pouvoir lui pèse, le fatigue ,
- » Le torrent qui s'avance est sans lit et sans digue ;
- » Il va tout ravager... ! Vainement quelques preux
- » Veulent rompre le cours de ce délire affreux ,
- » De sa perte l'armée à l'instant convaincue ,
- » Avant d'aller combattre était même vaincue.

- » Cependant Masséna , Suchet et Gouvion
- » Formaient un mur de fer de Mayence à Lyon.
- » Brune leur digne émule et le brave des braves ⁽¹⁸⁾,
- » Accouru pour la France au secours des Bataves ,
- » Faisant passer son âme au sein de nos guerriers,
- » Malgré l'onde écumante et les vents meurtriers,
- » Des Russes, des Anglais punissait l'insolence ;
- » Mais Scherer illustre sa coupable indolence.
- » Macdonald du Vésuve au pied des Apennins ⁽¹⁹⁾
- » De la contagion arrêtait les venins ;
- » Mais ses vœux échouaient aux bords de la Trébie !
- » Joubert avait perdu la victoire et la vie.....
- » On n'espérait plus même au nouveau Fabius
- » Quand le César moderne apparut à Fréjus...!
- » Chasser le directoire et se mettre en sa place ,
- » Rendre nos vieux guerriers à leur première audace,
- » Tomber comme la foudre aux rivages du Pô ,
- » Reprendre l'Italie aux champs de Marengo ,
- » Profitant du succès traiter à Lunéville ,
- » Se faire aimer au camp, au village , à la ville ,
- » Fut pour l'heureux consul l'œuvre de quelques jours.
- » Mais que devait produire un semblable secours?...
- » Arrête, téméraire.....! ose-tu te résoudre....!
- » Tremble... le mont superbe est voisin de la foudre!!

- » Mérite un beau triomphe, il est un sûr moyen,
 » Tu fus un grand guerrier... sois un grand citoyen...
 » Rien ne put l'arrêter sur l'abîme où nous sommes,
 » Ni la crainte des dieux, ni la haine des hommes ;
 » Hélas ! d'un bras de fer il nous dicta des lois,
 » Et son front rayonna sous le bandeau des rois !
 » L'auguste liberté, si long-temps défendue,
 » Est de lauriers chargée au tombeau descendue...
 » Le despotisme seul sur sa tombe est debout :
 » La France n'est plus rien... Napoléon est tout... !
 » Depuis ce jour, ami, l'âme désabusée
 » Remportant sur moi-même une victoire aisée,
 » Plein d'amers souvenirs, d'inutiles regrets
 » Je vins cacher ma vie en ces vastes forêts.
 » Trop heureux d'échapper sous leur abri sauvage
 » Au joug éblouissant d'un superbe esclavage ;
 » Et les dieux immortels y comblèrent mes vœux :
 » Je suis libre, et j'y sauve un Français malheureux. »

Malgré ces mots si doux où la vertu respire,
 Malgré la liberté pour qui son cœur soupire,
 Malgré la honte enfin d'encenser le pouvoir,
 L'imprudent Sénarmont se croit faire un devoir
 D'improver son vieil hôte. En l'ardeur qui l'anime,
 « Défendons, se dit-il, un prince magnanime. »

» Au moment, où peut-être, en soutenant leurs droits,
» Il combat pour la paix des peuples et des rois. »
Mais comment au vieillard découvrir ce qu'il pense ?
S'il se tait il le trompe, et s'il parle il l'offense.
La crainte, le respect, la gloire, la douleur,
Partagent ses pensers aigris par le malheur,
Quand sa bouillante audace emportant la balance
Le force au même instant de rompre le silence.
« En admirant ta vie, ô vertueux vieillard !
» Souffre qu'un jeune cœur sans étude et sans art,
» A la face des dieux, ose aujourd'hui défendre
» Le héros qu'à ta voix tu veux faire descendre
» Du trône où l'ont placé les peuples et les grands,
» Dans l'abîme entr'ouvert sous les pas des tyrans :
» Avant de condamner sa gloire et sa puissance ⁽²⁰⁾,
» Sais-tu de quels fléaux il délivra la France,
» Sais-tu combien d'honneurs et de prospérités
» Sa volonté fit naître en nos champs dévastés ;
» Sais-tu?... Non, dit l'ermite, à la première aurore
» Tu me retraceras ces exploits que j'ignore ;
» Puisse-tu me prouver que ce guerrier fameux,
» N'asservit son pays que pour le rendre heureux.. !
» Mais, déjà du soleil a pâli la lumière ;
» Le vent du soir s'élève, entrons dans ma chaumière ;

» Là, nous pourrons en paix, savourer tour à tour,
» Les fruits et le repos en attendant le jour. »

Sénarmont foule à peine une paille légère,
Qu'un lourd sommeil s'attache à sa longue paupière.
Son corps repose en paix sous le chaume abrité;
Mais d'un songe effrayant son cœur est tourmenté.
Trop pénibles effets d'une cause imprévue,
Mille horribles éclairs viennent frapper sa vue.
La forêt, l'air, les flots, la terre, tout frémit,
Dans le roc caverneux l'écho tremblant gémit;
La foudre tombe... alors, d'une nue enflammée
S'élance avec noblesse une amazone armée;
Sous son casque superbe éclate un teint de lis,
Son corps est recouvert d'or et d'acier polis,
Et ses riches brassards, son bouclier, son glaive,
Et sa lance en arrêt qu'un bras ferme soulève,
Tout peint au prisonnier la reine des combats.....
Son abord, toutefois, ne l'épouvante pas;
Il lui procure même une douce chimère.....
« Qui que tu sois, dit-il, vierge, ou dieu tutélaire,
» Ange de ces climats, des cieux ou des enfers,
» D'un guerrier malheureux viens-tu briser les fers?
» De quel espoir flatteur ta présence m'enivre.....
» Ah! d'un joug odieux que ton bras me délivre!

- » Exauce ma prière, il est doux au vainqueur
- » De rendre ses captifs et d'en garder le cœur...!
- » Par ce noble bienfait honore la puissance.....
- » Tu gémis et tetais... qui donc es-tu? — la France...»

A ces mots le guerrier, saisi d'un saint transport,
Pour embrasser sa mère a fait un vain effort.

Mais l'ombre semble fuir..... « Idole de ma vie,

- » Pour qui j'ai tant souffert, ô ma chère patrie!
- » Vas-tu m'abandonner? en ces âpres climats
- » Ne peux-tu secourir tes malheureux soldats?
- » Il n'en existe aucun, j'en atteste ces larmes,
- » Qui n'aspire au bonheur de mourir sous tes armes!

Soudain le front chargé des plus nobles douleurs
De la fière amazone ont pâli les couleurs.

Son armure est brisée, à ses pieds est sa lance,
Autour d'elle s'épand un morne et froid silence!...

« Dieux! pourquoi ces débris? cette enseigne en lambeau?

- » La France est-elle donc sur les bords du tombeau?
- » — Grâce à des fils ingrats je suis près d'y descendre.
- » — Ah! brise donc nos fers nous irons te défendre.
- » Tant qu'un reste de vie agitera mon sein.....!

» — Il serait superflu ton généreux dessein...

» Tel est l'arrêt des dieux; j'y dois être soumise.

» Les trésors de la Seine orneront la Tamise;

- » Le vagabond tartare et le pâtre écossais
» Souilleront à la fois les monumens français !
» Et vingt peuples unis des deux bouts de la terre
» Serviront contre moi l'implacable Angleterre...
» Mes enfans sortiront des pontons assassins ⁽²¹⁾
» Où les ont entassés des vainqueurs inhumains...
» Mais que peu reviendront de ce dur esclavage
» Où toi-même gémis !... Ah ! tout votre courage
» Ne vous sauvera pas dans cet exil mortel
» Des flèches du Tartare et des rigueurs du ciel!...
» Mais ton heure suprême est peut-être ajournée...
» Ah ! loin de la haïr, bénis ta destinée...
» Le moment est venu, j'en tremble, j'en frémis ⁽²²⁾,
» Où mes trésors ouverts à d'infâmes amis ,
» Laisseront mes guerriers, flétris par la souffrance,
» Mendier un pain noir sur le sol de la France.
» Dispersés, poursuivis, à la ville, aux hameaux,
» Ils devront à la fois supporter tous les maux.
» Les uns, dans les forêts errans sans nourriture,
» Partageront des loups la sanglante pâture ;
» Les autres, sur la foi d'un pardon solennel ,
» Seront assassinés sous le toit paternel.
» Ceux-ci, pour se soustraire à d'horribles mesures,
» Sous de tristes haillons cacheront leurs blessures ;

» Le Rhône épouvanté ne verra sur ses bords
» Que des taches de sang et des traces de morts !
» Enfin, de toutes parts les cachots se remplissent,
» La pitié, l'innocence et les lois en pâlisent ;
» Le nom, l'âge, le rang, tout est séditieux !... »

Mais le calme renaît ; aussitôt vers les cieux
Un nuage d'azur et de pourpre et d'opale ,
Ouvre de l'horizon la porte orientale.

Sénarmont se réveille, et de ce songe affreux
Voit terminer enfin les tableaux douloureux.

FIN DU SIXIÈME SOUVENIR.

NOTES

DU SIXIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 269.

- » Mais, dépourvus d'argent, de fer, de plomb, d'airain,
- » Nos soldats fatigués s'endorment sur le Rhin.
- » Schérer aux bords du Rhône et des mers de Provence
- » N'est plus qu'un vain obstacle au torrent qui s'avance ;
- » Le danger va croissant, et la rébellion
- » S'étend du Finistère au golfe de Lyon.

LA France, soulagée par des traités glorieux et par quelques alliances utiles, avait cependant encore pour ennemis sur le continent, l'empire germanique, l'Autriche, les rois de Sardaigne, de Naples, toute l'Italie enfin ; et, pour comble de maux, l'Angleterre entretenait, soutenait cette guerre impie de la Vendée, que tant de gens se plaisent à considérer comme une lutte sacrée. Nos armées du Rhin avaient été repoussées jusque sur la frontière, et se trouvaient dans un état de délabrement difficile à concevoir ; celle d'Italie avait terminé la campagne par la victoire de Laono. La détresse dans laquelle elle se trouvait alors,

l'absence de sa cavalerie, restée sur les bords du Rhône faute de fourrages, ne lui avait pas permis de profiter de ses succès; elle était cantonnée sur le territoire de Gênes, de Savone à Voltri. On eût dû la renforcer, on ne l'avait point fait; il eût fallu l'approvisionner, on n'en fit rien; et quand arriva le moment de rentrer en campagne, cette poignée de braves manquant de tout, était chargée de défendre le midi de la France contre l'invasion que projetait le fameux Beaulieu, célèbre par sa bravoure, ses connaissances et sa ténacité, à la tête d'une armée considérable, largement pourvue de tout ce qui était nécessaire au succès d'une grande entreprise. Enfin, il est démontré qu'avec les contingens de tous les princes d'Italie, son armée se montait à deux cent quarante mille hommes.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 269.

» Bonaparte paraît, et le charme est détruit....

Le gouvernement de notre patrie venait de changer de main; le directoire avait remplacé la convention; au régime de la terreur allaient succéder quelques lucurs de liberté: cependant on fut très-étonné, d'après la marche prudente que prenait le gouvernement, de lui voir confier ses plus chers intérêts, de

fonder ses plus grandes espérances sur un jeune officier d'artillerie âgé de vingt-sept ans. Nous ignorons les raisons qui déterminèrent le choix du directoire : mais l'avenir va nous prouver qu'il ne s'était point mépris sur les grandes qualités du jeune général.

Bonaparte ne s'annonça point comme un homme ordinaire à l'armée d'Italie, ni comme un chef à qui le gouvernement avait fait la leçon ; il ressemblait plutôt à un jeune inspiré venant mettre à exécution la volonté des dieux, qu'au chef d'une armée réduite à périr de misère et d'inanition. Son immense activité eut bientôt vivifié tout ; les cantonnemens sont levés, les officiers sont à leurs postes, les troupes sont sous les armes : « Soldats, leur dit-il, ce n'est » plus une guerre défensive, c'est une guerre d'inva- » sion, ce sont des conquêtes que vous allez faire. » Point d'équipages, point de magasins. Vous êtes sans » artillerie, sans habits, sans souliers, sans solde : vous » manquez de tout ; mais vous êtes riches en courage. Leur montrant les plaines fertiles de la Lombardie. » Voilà vos magasins, votre artillerie ; vous avez du » fer et du plomb : marchons, dans peu ils seront à » nous. L'ennemi est quatre fois plus nombreux que » nous ; nous acquerrons plus de gloire. »

NOTE TROISIÈME, PAGE 270.

Et déjà Montenotte, où s'illustra Rampon.

Mettant pour la première fois son grand système de guerre en œuvre, Bonaparte avait centralisé ses forces sur un seul point, pour être à même de combattre séparément les armées *autrichienne* et *piémontaise*, et d'en tirer tout l'avantage que les circonstances pouvaient lui offrir. Dans l'intime conviction où il se trouvait de battre facilement l'armée française, Beaulieu, en se portant par sa gauche sur notre droite, avait envoyé pour faire une reconnaissance sur notre centre, où plutôt pour l'occuper, tandis qu'il allait fondre sur la droite, le général Argenteau, avec dix mille hommes; le 11 avril 1796, ce dernier avait déjà enlevé plusieurs positions d'avant-garde, lorsqu'à une heure après midi il fit attaquer la dernière redoute, dite de *Montenotte*; un bataillon de la 21^e. demi-brigade de ligne, et trois compagnies de grenadiers de la 117^e. gardaient cette redoute, commandés par le colonel Rampon. Connaissant toute l'importance de cette position, cet intrépide officier fit jurer à ses troupes de rester maître des retranchemens où d'y mourir... ! Ce serment héroïque fut religieusement tenu.... Tous les efforts de l'ennemi

vinrent échouer contre quelques mottes de terre ; et Rampon , par sa belle défense , donna le temps à son général en chef de mettre à exécution le premier point de ses vastes conceptions. Argenteau ne rejoignit Beaulieu qu'avec huit à neuf cents hommes , le reste fut pris ou tué.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 270.

- » Millesimo, Lodi, dont le glorieux pont
- » Voit passer sous ses arcs du Pô l'onde attiédie,
- » A nos drapeaux vainqueurs livrent la Lombardie.

Pourquoi l'auteur des *Souvenirs* ne peut-il considérer tous les faits , citer tous les noms des braves qui se sont illustrés dans cette mémorable campagne ; mais , si la poésie a ses licences , chaque ouvrage a ses bornes. Cette brillante affaire de *Millesimo* et tant d'autres qu'il sera forcé de passer sous silence lui eussent fourni les plus beaux développemens , les *Masséna*, les *Laharpe* ; *Victor* , *Lanusse*, *Wukasowowich* par leur rare intrépidité , auraient ajouté un plus grand intérêt à ses récits. Le général *Causse* , mourant en chargeant à la tête de la 99^e. demi-brigade, lui eût inspiré les plus touchans regrets. Ses dernières paroles , si dignes d'un guerrier français , eussent été répétées dans ses vers ; et peut-être en les faisant relire à une jeunesse ardente et

patriotique, elles auraient pu lui inspirer le désir d'une fin si glorieuse; mais, nous le répétons, il aurait eu trop à faire s'il eût voulu retracer toutes les actions qui viennent d'immortaliser notre gloire militaire.

« *Général*, disait ce guerrier expirant, *Dégo est-il repris?* » — « *Les positions sont à nous*, dit Bona- » parte. » — « *En ce cas*, répliqua Causse, *vive la » république, je meurs content.* » La bataille de Mille- » simo dura six jours, l'ennemi y perdit douze mille hommes et quarante pièces de canons; le roi de Sar- » daigne implora la générosité des vainqueurs; et nos troupes, après avoir forcé le passage du Pò, inon- » dèrent la Lombardie.

NOTE CINQUIÈME, PAGE 270.

» Et l'ardent Masséna,
» Que les preux ont nommé le fils de la Victoire.

Le plus heureux et le plus intrépide des lieutenans de Napoléon reçut du général en chef même le titre glorieux dont nous aimons à le décorer. A cette invincible armée d'Italie où chaque soldat fut un héros, Masséna se distingua toujours par son audacieuse activité et par de grands succès. On ne lui supposait alors que les talens d'un général de division..... La campagne de Zurich et la défense de

Gènes le placeront éternellement au rang des plus grands capitaines anciens et modernes. Ses titres à la gloire et à la reconnaissance nationale ne lui sont contestés par personne. Celui qui, après la plus longue et la plus héroïque résistance, disait à ses soldats plutôt que de capituler : « *Camarades, nous avons rempli notre tâche ; mais qu'il ne soit pas dit qu'on ait triomphé de nous ; abandonnons ce vaste tombeau, n'emportons que nos armes et notre gloire, et faisons-nous jour à travers l'ennemi.* » Celui-là, dis-je, devait obtenir la reconnaissance de ses contemporains. Il servira de modèle aux braves dans les siècles les plus reculés.

NOTE SIXIÈME, PAGE 270.

» Et l'affront de Pavie est lavé dans ses eaux.

Dans cette mémorable guerre, il est arrivé plus d'une fois aux enfans dits de la révolution, de venger par des victoires, les sanglantes défaites de la vieille monarchie. Les mânes de Gaston et de Bayard ont dû tressaillir au bruit de nos conquêtes dans la Lombardie ; l'ombre de François I^{er}. dut suivre le drapeau tricolore au sommet des Alpes et sous les murs de Pavie ; les cendres éparses des milliers de Français moissonnés dans les plaines d'Hochstedt

semblèrent se ranimer à la voix des vainqueurs de Hohenlinden : Et la colonne de Rosbach est venue , pour ainsi dire , faire amende honorable au sein de la capitale de l'empire français.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 271.

- » Mais bien que fuie au loin son aigle épouvantée,
- » L'incorrigible Autriche, autrefois si vantée,
- » De l'or qu'Albion sème espérant des lauriers,
- » Fait un appel en masse à vingt peuples guerriers.

Ce fut à cette époque mémorable que le général Bonaparte adressa cette proclamation à son armée.

« Soldats ,

» Vous vous êtes précipités comme un torrent du
 » haut de l'Apennin , vous avez culbuté, dispersé tout
 » ce qui s'opposait à votre passage.

» Le Piémont délivré de la tyrannie autrichienne ,
 » s'est livré aux sentimens naturels de paix et d'a-
 » mitié qui l'attachent à la France. Milan est à vous.

» Le pavillon républicain flotte dans toute la Lom-
 » bardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doi-
 » vent leur existence politique qu'à votre générosité.

» L'armée qui vous menaçait avec tant d'orgueil
 » ne trouve plus de barrière qui la rassure contre
 » votre courage. Le Pô, le Tesin, l'Adda, n'ont pu

» vous arrêter un seul jour : vous avez franchi ces
» boulevarts vantés de l'Italie aussi rapidement que
» l'Apennin.

» Tant de succès ont porté la joie dans le sein
» de votre patrie. Vos représentans ont donné une
» fête dédiée à vos victoires, célébrée dans toutes les
» communes de la république. Là, vos pères, vos
» mères, vos épouses, vos sœurs, vos amantes, se
» réjouissent de vos succès et se vantent avec fierté
» de vous appartenir.

» Oui soldats, vous avez beaucoup fait, mais il
» vous reste encore beaucoup à faire. Dirait-on de
» nous que nous avons su vaincre et que nous n'a-
» vous pas su profiter de la victoire ? la postérité nous
» reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la
» Lombardie ?... Non, je vous vois déjà courir aux
» armes : un lâche repos vous fatigue, les journées
» perdues pour la gloire le sont pour votre bonheur.
» Eh bien, partons ! nous avons encore des marches
» forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lau-
» riers à cueillir. Que ceux qui ont aiguisé les poi-
» gnards de la guerre civile en France, qui ont
» assassiné nos ministres, incendié nos vaisseaux à
» Toulon, tremblent : l'heure de la vengeance a
» sonné. Mais que les peuples soient sans inquié-
» tudes : Vous êtes amis de toutes les nations, et plus

» particulièrement des descendans des Brutus , des
 » Scipions , et des autres grands hommes que vous
 » avez pris pour modèles.

» Rétablir le Capitole , y placer avec honneur les
 » statues des héros qui le rendirent célèbre , réveiller
 » le peuple romain engourdi par plusieurs siècles
 » d'esclavage ; tel sera le fruit de vos victoires : Elles
 » feront époque dans la postérité ; vous aurez la
 » gloire immortelle de changer la face de la plus
 » belle partie de l'Europe.

» Le peuple français , libre et respecté du monde
 » entier , donnera à l'Europe une paix glorieuse qui
 » l'indemniserà des sacrifices de toute espèce qu'il a
 » faits depuis six ans. Vous rentrerez dans vos foyers ;
 » et vos concitoyens diront , en vous montrant : *Il*
 » *était de l'armée d'Italie.* »

L'homme qui exécute de si grandes choses et qui
 tient un pareil langage à ses soldats , devait se croire
 sûr de la conquête du monde en commandant à des
 Français.

NOTE HUITIÈME, PAGE 271.

» Mantoue a sous nos lois courbé son front d'airain.

La deuxième période de la campagne d'Italie ne fut
 pas moins glorieuse que la première , c'est-à-dire ,
 l'époque de l'occupation à celle de la reddition de

Mantoue. Les journées de Bassano , de Castiglione , d'Arcole et de Rivoli resteront à jamais célèbres dans les fastes militaires de la France. Mais laissons le général en chef en rendre compte lui-même à son armée, dans la proclamation ci-jointe. Il semble que la voix de celui qui opéra tant de miracles ait seule la force de les révéler dignement à la postérité.

« Soldats ,

» La prise de Mantoue vient de finir une campagne
 » qui vous a donné des titres à la reconnaissance de
 » la patrie.

» Vous avez remporté la victoire dans vingt-quatre
 » batailles rangées et soixante-dix combats ; vous avez
 » fait plus de cent mille prisonniers , pris à l'ennemi
 » plus de cinq cents pièces de canons de campagne ,
 » deux cents de gros calibre et quatre équipages de
 » pont.

» Le pays que vous avez conquis a nourri , entre-
 » tenu et soldé l'armée pendant toute la campagne ,
 » et vous avez envoyé trente millions au ministre des
 » finances , pour le soulagement du trésor public.

» Vous avez enrichi le muséum de Paris de plus
 » de trente objets, chefs-d'œuvres de l'ancienne et
 » nouvelle Italie, et qu'il a fallu trente siècles pour
 » produire.

» Les républiques Lombarde et Cisalpine vous
 » doivent leur liberté.... Les rois de Sardaigne , de
 » Naples , le pape et le duc de Parme se sont déta-
 » chés de la coalition de vos ennemis et ont brigué
 » notre amitié.

» Vous avez chassé les Anglais de Livourne et de
 » la Corse..... Soldats , réjouissez-vous de vos triom-
 » phes , et pensez que la France , que l'Europe , que
 » l'univers entier ont les yeux sur vous ! »

NOTE NEUVIÈME, PAGE 271.

» Venise a vu briser son sceptre souverain.

Pour se venger de la perfidie du doge et du sénat de Venise , qui , au mépris de la foi jurée et du droit sacré des nations et de l'humanité , avaient fait massacrer un nombre considérable de Français , par des paysans dont ils égaraient la raison. L'antique république de Venise fut anéantie ; le traité de Campo-Formio la réunit à l'Autriche.

NOTE DIXIÈME, PAGE 271.

» Enfin la douce Paix couronne la Victoire.

La conclusion du traité définitif qui assurait quel-
 que repos à nos troupes et d'immenses avantages à la
 république , fut signée au château de Campo-Formio ,

le 17 octobre 1797. Il renfermait vingt-cinq articles publics, et quatorze articles secrets. Les principales clauses des vingt-cinq articles publiés étaient la confirmation des cessions de la Belgique et de la Lombardie, par l'empereur; celle de son consentement aux nouvelles frontières de la France, ayant pour limites le Rhin, les Alpes et les Pyrénées, y compris la Savoie et le comté de Nice; la concession à l'Autriche, des états de la république de Venise, jusqu'à la rive gauche de l'Adige, y compris Vérone; la donation des provinces de Brescia et de Bergame, situées sur la droite, à la république cisalpine; les îles ioniennes à la France.

Dans les quatorze articles secrets, les nouvelles limites de la France étaient déterminées; l'Autriche s'engageait à ne point soutenir les petits princes d'Allemagne, dans le cas où ceux-ci voudraient continuer la guerre à la France. La libre navigation du Rhin et de la Meuse était solennellement reconnue, etc.

Le négociateur français pour ce traité était le général Bonaparte. Le directoire avait prévu que la force de caractère du jeune guerrier, l'éclat de ses succès influeraient beaucoup sur les négociations. Tout en lui accordant des conditions avantageuses pour la position désespérée dans laquelle elle se trouvait, Bonaparte n'en traita pas moins l'Autriche en

ennemi vaincu ; et, pour mieux dire, il ne discutait pas : il ordonnait.

Dans le premier article du traité, l'empereur déclarait reconnaître la république française. « *La république française, s'écria Bonaparte, est comme le soleil sur l'horizon : bien aveugles sont ceux que son éclat n'a point encore frappés.* » L'article fut rayé.

Les plénipotentiaires autrichiens voulurent éluder. Bonaparte se fâcha. Emporté par sa vivacité naturelle, il brisa en mille morceaux un superbe cabinet de porcelaine, en disant : « *Ainsi je vous réduirai en poudre, puisque vous le voulez!* » et sortit du conseil avec précipitation. Il fallut qu'un des ministres autrichiens fit des espèces de soumissions à son secrétaire pour qu'il consentit à revenir. Cette scène abrégée de beaucoup la négociation ; le traité fut signé.

Il lui échappa un de ces traits de grandeur si communs dans les fastes de sa vie. L'empereur d'Autriche avait envoyé trois des principaux *seigneurs* de sa cour pour servir d'otages. Bonaparte les accueillit, les invita à dîner, et leur dit au dessert : « *Messieurs, vous êtes libres. Allez dire à votre maître que, si sa parole impériale a besoin de gages, vous ne pouvez pas m'en servir ; et que vous ne devez pas m'en servir, si elle n'en a pas besoin.* »

« Ainsi, dit l'Histoire des batailles, se termina la première guerre continentale de la révolution. Au moment où elle commença, qui en eût osé prévoir la fin? A peine avions-nous d'abord à opposer aux soldats nombreux et exercés de nos adversaires quelques bataillons sans expérience et sans discipline. Ces bataillons cependant, augmentés peu à peu de tous ceux qu'y joignirent l'amour de la patrie et de la gloire plutôt que la rigueur des lois, devinrent en moins de cinq années les meilleures troupes de l'Europe. S'ils le prouvèrent au nord par la prise de la Belgique et par la conquête de la Hollande, les batailles d'Hondschoote, de Jemmapes, de Watignies, de Turcoing et de Fleurus; quelle opinion donnèrent-ils d'eux au midi! dans cette Italie où, en très-petit nombre, ils détruisirent successivement cinq armées composées de tout ce que l'ennemi pouvait leur opposer de meilleurs soldats, commandés par l'élite de ses généraux! Pourrait-on ne voir dans les vainqueurs de Beaulieu, de Wurmser, de l'archiduc Charles; dans les guerriers qui remportèrent les mémorables victoires de Montenotte, de Millesimo, de Lodi, de Roveredo, d'Arcole et de Rivoli, que des soldats ordinaires, seulement favorisés par la fortune? Non, assurément: les vaincus, pour leur honneur, défendraient eux-mêmes, dans ce cas, la gloire

des vainqueurs. Mais les preuves de nos braves ne se réduisent pas à ces faits éternellement glorieux. La lice un moment fermée sur le continent, ne tardera point à se rouvrir, et les bannières de ces héros continueront à y briller d'un éclat aussi radieux. »

NOTE ONZIÈME, PAGE 271.

- « L'ombrageux directoire,
 » Dont le sage Carnot, au bras ferme et puissant,
 » Ne centralisait plus le crédit languissant;
 » Redoutant la valeur et l'ascendant suprême
 » Du guerrier qui ; semblant n'oublier que soi-même,
 » Flattait l'ambition de ses fiers vétérans,
 » Et des feux de sa gloire éclipsait tous les rangs;
 » Des plus brillans projets électrisant sa tête,
 » Sous le voile éclatant d'une illustre conquête
 » L'exile avec adresse ; et le nouveau César
 » Va traîner sur les flots la fortune à son char.

Tout le patriotisme, les talens, le génie de Carnot, les services qu'il avait rendus à la cause de la liberté, depuis les premiers jours de la révolution, ne purent empêcher ses aveugles collègues de le déclarer coupable de royalisme, pour le précipiter du trône directorial. Le traité de Campo-Formio avait été vivement applaudi par lui. Le 18 fructidor ouvrit les tombeaux de Synamari à la minorité du directoire, des deux conseils, et à une foule d'écrivains qui avaient plus ou moins défendu nos libertés. Ce fut à cette

époque que le vainqueur d'Italie revint en France pour jouir du repos et de la reconnaissance nationale. « Une joie vive (nous empruntons cette relation du précis de la révolution , de M. Lacretelle jeune) un espoir vague , mais qu'on cherchait à conserver , enfin , ce qui caractérise le sentiment national éclata à Paris , lorsqu'on y annonça l'arrivée de Bonaparte. »

« Tout ce qu'il y avait d'opprimés en France (et le 18 fructidor en avait de beaucoup augmenté le nombre) , avait hâté de ses vœux le retour de Bonaparte ; depuis long-temps chacun portait dans son âme quelque pressentiment des destinées du conquérant de l'Italie. Ceux qui n'avaient encore éprouvé que des rigueurs de la république , voyaient en lui un libérateur ; tous brûlaient de saluer celui qui avait porté si haut la gloire de la nation. »

« Il y a un plaisir qu'on goûte en France plus qu'en tout autre pays ; c'est celui d'humilier la puissance en lui opposant la gloire. Le directoire préparait une fête à Bonaparte. Le peuple jouissait d'avance du plaisir de dire à cinq magistrats sans renommée et sans popularité : Voilà un grand homme. »

« Le 20 frimaire (10 décembre) avait été choisi pour la présentation du général Bonaparte au Luxembourg. On eut un des plus beaux jours dont la douceur est mieux sentie en hiver. »

» Les directeurs avaient éloigné tout ce qui aurait décélé en eux l'inquiétude et la jalousie, dont il est vraisemblable qu'ils étaient agités. Pour satisfaire à un immense concours de spectateurs, ils avaient voulu tenir l'audience, non dans l'enceinte de leur palais, mais dans la vaste cour du Luxembourg. Un autel de la patrie y était dressé : les trophées de l'armée d'Italie le décoraient ; c'était un luxe de gloire. Le directoire avait envoyé au-devant de Bonaparte une garde d'honneur. Le guerrier l'avait refusée, et s'était avancé accompagné seulement de son aide-de-camp Marmont. Quels transports ! quelles acclamations sur son passage ! La capitale n'avait point goûté une ivresse plus pure depuis le 14 juillet 1790. Bonaparte arrive au Luxembourg : il passe sous une voûte formée de drapeaux qu'il a conquis, et voit rangés sur un amphithéâtre tous les principaux magistrats de la république. On se lève à son aspect. Les cris de joie et d'admiration s'élancent.

» Le ministre des relations extérieures, Talleyrand-Périgord, présente Bonaparte au directoire. Il y eut dans l'assemblée un de ces mouvemens subits où tous les yeux s'interrogent, où toutes les âmes veulent se deviner, lorsque Talleyrand prononça ces paroles mémorables, dont les événemens ultérieurs ont développé le sens profond :

« Ah ! loin de redouter ce qu'on voudrait appeler
» son ambition , je sens qu'il nous faudra peut-être le
» solliciter un jour pour l'arracher aux douceurs de
» sa studieuse retraite. La France entière sera libre ;
» peut-être lui ne le sera jamais. »

Voici la réponse du jeune conquérant :

« Citoyens directeurs ,

» Le peuple français , pour être libre , avait les
» rois à combattre.

» Pour obtenir une constitution fondée sur la rai-
» son , il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre.

» La constitution de l'an 3 et vous , avez triomphé
» de tous ces obstacles.

» La féodalité et le royalisme ont depuis vingt siè-
» cles gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous
» venez de conclure date l'ère des gouvernemens re-
» présentatifs.

» Vous êtes parvenus à organiser la grande nation ,
» dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce
» que la nature en a posé elle-même les limites.

» Vous avez fait plus :

» Les deux plus belles parties de l'Europe , jadis si
» célèbres par les arts , les sciences et les grands hom-
» mes dont elles furent le berceau , voient avec les

» plus grandes espérances le génie de la liberté sortir
 » des tombeaux de leurs ancêtres.

» Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées
 » vont placer deux puissantes nations.

» J'ai l'honneur de vous remettre le traité de Campo-
 » Formio , ratifié par sa majesté l'empereur.

» La paix assure la liberté , la prospérité et la gloire
 » de la république.

» Lorsque le bonheur du peuple français sera assis
 » sur les meilleures lois organiques , l'Europe entière
 » deviendra libre. »

Barras , qui présidait le directoire , répondit au général Bonaparte , parla avec beaucoup de chaleur et d'étendue d'un événement sur lequel celui-ci avait gardé le silence , le 18 fructidor , et célébra les exploits du général de l'armée d'Italie avec ce faste de mots mal assortis qui régnait encore dans l'éloquence du jour. Toute la politique du directoire et ses véritables sentimens à l'égard d'un général qui devait l'importuner de l'éclat de ses triomphes , se découvrirent dans l'invitation que lui fit le directeur Barras d'aller planter à Londres l'étendard tricolore.

« Que veut le directoire ? disait-on alors de toutes parts ; pense-t-il sérieusement à une descente en Angleterre ? qu'a-t-il donc préparé pour un tel projet ? quel est le genre d'ostracisme qu'il saura

imaginer pour éloigner Bonaparte et s'affranchir du joug de cette grande renommée? Bientôt on parla d'une vaste expédition dont le jeune héros avait conçu le plan. Les regards se tournèrent de l'Océan à la Méditerranée, et vers le théâtre fameux des anciens conquérans. On savait qu'un puissant armement se préparait à Toulon. Bonaparte le pressait du milieu de la capitale. Il y vivait sans éclat, sans montrer aucune recherche de popularité; il aimait à s'entretenir avec les savans et les gens de lettres, et s'honorait d'avoir été reçu membre de l'Institut, espèce d'assemblée fédérative pour les sciences, les lettres et les arts, que la convention, dans un de ses jours de sagesse et de libéralité, avait organisée pour réparer les fâcheux effets de la suppression des académies.

» Ainsi fut résolue cette brillante expédition d'Égypte, qui, dans d'autres temps, eût pu devenir la source de grandes prospérités, et qui, dans l'état où se trouvait la France, ne lui présagea que des malheurs. Mais, sans doute, le but des directeurs était rempli; ils croyaient avoir assez de ressources en France pour tenir tête à la nouvelle coalition qui s'organisait; ils éloignaient pour un temps indéfini celui dont la renommée et le génie devaient les importuner, et les troupes victorieuses qui pouvaient soutenir ses projets.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 105.

- » Rempli du feu sacré, dans la ville aux cent portes
- » Il aurait devancé nos superbes cohortes,
- » Et Monge, et Berthollet, et le savant Denon.

Nous allons puiser dans le bel ouvrage de M. Denon la description de ce qui reste de Thèbes aux cent portes.

Ces ruines éparses, sur les deux rives du Nil, occupent un espace où s'élèvent à l'aise, et entourés de vastes champs, quatre villages et autant de hameaux. Elles consistent en plusieurs temples, palais et statues, dont les débris ne peuvent donner que la plus haute idée de la ville antique. « A quelques pas de la porte immense d'un de ces monumens, situé sur le penchant d'une montagne, sont les restes d'un colosse énorme. Il suffit de dire, pour donner une idée de sa grandeur, que la largeur de ses épaules est de vingt-cinq pieds, ce qui en donnerait à peu près soixante-quinze à la figure entière. Exacte dans ses proportions, le style en est médiocre, mais l'exécution parfaite. Dans sa chute il est tombé sur le visage, ce qui empêche de voir cette partie si intéressante. La coiffure étant brisée, on n'est plus en état de juger par ses attributs si c'était la figure d'un roi ou d'une divinité. Était-ce la statue de Memnon ou celle d'Ossimandue? »

» Dans la plaine on voit deux grandes figures assises,

entre lesquelles , suivant les descriptions d'Hérodote et de Strabon , était cette fameuse statue d'Ossimandue , le plus grand de tous les colosses. Ossimandue lui-même avait été si glorieux de l'exécution d'une entreprise si hardie , qu'il avait fait graver une inscription sur le piédestal de cette statue , dans laquelle il défiait la puissance des hommes d'attenter à ce monument. Les deux statues encore debout , sont sans doute celles de la mère et du fils de ce prince , dont Hérodote fait mention ; celle du roi a disparu. Le temps et la jalousie s'étant disputé à l'envi sa destruction , il n'en reste plus qu'un rocher informe de granit. Il faut le regard obstiné de l'observateur accoutumé à voir , pour distinguer quelques parties de cette figure , échappées à la destruction. Les deux qui sont encore existantes ont cinquante à cinquante-cinq pieds de proportion ; elles sont assises les deux mains sur les genoux. Ce qui en reste conservé fait voir que le style en est aussi sévère que la pose en est droite. Les bas-reliefs et les petites figures qui composent le fauteuil de celle qui est plus au sud , ne manquent cependant ni de charmes , ni de délicatesse dans l'exécution. C'est contre la jambe de celle du nord que sont écrits en grec , les noms des illustres et anciens voyageurs *qui sont venus entendre les sons de la statue de Memnon*. C'est ici que l'on peut se convaincre de

l'empire de la célébrité sur l'esprit des hommes , puisque dans des temps où l'ancien gouvernement égyptien et la jalousie des prêtres ne défendaient plus aux étrangers d'approcher de ces monumens , l'amour du merveilleux agissait encore sur ceux qui venaient les visiter, et jusqu'au siècle d'Adrien , éclairé des lumières de la philosophie. Sabine , la femme de cet empereur , qui elle-même était lettrée , voulut bien , ainsi que les savans qui l'accompagnaient , avoir entendu des sons qu'aucune raison physique ni politique ne pouvait plus produire. L'orgueil de monumenter son nom , en l'inscrivant sur de telles antiquités , aura bien pu faire écrire les premiers noms ; et le désir bien naturel d'associer le sien à cette espèce de gloire , y aura fait ajouter les autres. Telle est sans doute la cause de ces innombrables inscriptions de noms de toutes dates et en toutes langues. »

NOTE TREIZIÈME, PAGE 275.

- Kléber, dit-il, Desaix, Murat, Lannes, Berthier,
- Lasalle, Andréossi, Morand, Junot, Reynier,
- Des bords chéris du Rhône au pied des Pyramides
- Conduisent aux combats nos bandes intrépides.

De ces dix généraux que nous offrons à l'admiration publique , un seul existe encore. Kléber, *cet Hercule dévoré par le génie de la guerre* (expression

du général Caffarelli) après avoir, à la célèbre bataille d'Héliopolis , mis le sceau à sa gloire militaire , mourut sous le poignard d'un assassin..... Desaix arrosa de son sang les lauriers de Marengo..... Murat paya de sa vie son ingratitude envers la France , et son aveugle confiance en des ennemis pervers..... Lannes , l'intrépide vainqueur de Saragosse , teignit de son sang les rives épouvantées du Danube. Le compagnon de gloire , l'ami du grand Napoléon , Berthier , dont les immenses travaux remplissent nos annales militaires , fut impitoyablement précipité d'un second étage sur les pavés de Bareith..... Lasalle , le bouillant Lasalle , le premier des hussards du monde , succomba dans les plaines sanglantes de Wagram ! Morand fut tué à Lunebourg en 1813. — Junot perdit la vie après avoir perdu la raison. — Reynier n'a survécu que peu de temps au déloyal abandon des troupes saxonnes à Leipsic? Et le général Andréossi seul , après de brillans et d'utiles travaux , reste pour consoler la patrie de la perte de tant de grands hommes, ses compagnons de gloire et d'infortune.

NOTE QUATORZIÈME, PAGE 275.

- » Qui peut à tant de gloire oser jamais prétendre ?
- » En de moindres dangers les soldats d'Alexandre
- » Au conquérant du monde insultèrent souvent.
- » Le Français épuisé crie encore : *En avant!!!*

Nos divisions suivent la route d'Alexandrie au Caire, par le désert et par Démenhour, les Arabes qui les harcèlent comblent les puits de Béda et de Birket. Les Français sont en proie à une soif dévorante. « L'armée d'Alexandre, dit le général Berthier, dans » une pareille extrémité, poussa des cris séditieux » contre le vainqueur du monde : les Français accé- » lèrent leur marche. »

Arrivé à Chébreisse, dit l'auteur des Tablettes militaires, l'armée lutte à la fois contre les Mameluks, les Fellhas, les Arabes, la flotte ennemie et le climat. Un combat inégal et glorieux fait honneur à l'intrépidité du général Andréossi, et de MM. Monge, Berthollet, Junot, Payeur et Bourienne, qui se trouvaient à bord d'un chebeck. C'est surtout à la valeur de notre faible cavalerie qu'est dû le succès de la bataille de Chébreisse. On y perdit le brave Gallois, adjoint aux adjudans généraux, tué sur le champ de bataille. L'adjudant Denado tomba entre les mains des Arabes, qui l'emmenèrent dans leur camp et l'assassinèrent. On

a aussi à regretter le général Mireur , l'un des généraux les plus braves de l'armée , qui , après le combat , eut la témérité de s'exposer seul à la portée des Bédouins et qui fut massacré par eux. Le chef de brigade d'Esting fut promu au grade de général de brigade ; Bonaparte cita l'ordonnateur en chef Sucy , le général Zaondcheck , le chef de division Pérée , et le chirurgien en chef de l'armée Larrey , qui , par son activité et son zèle , avait rendu les plus grands services au milieu du désert.

NOTE QUINZIÈME , PAGE 275.

- » Mais déjà d'Ibrahim les traces sont perdues ;
- » Nos armes dans les camps sont en paix suspendues.
- » Cueillons de plus doux fruits.

Ici commencent les travaux d'observations et de découvertes. Le 25 thermidor, Bonaparte , accompagné de plusieurs officiers de son état major et de plusieurs membres de l'Institut de France , se transporte à la grande Pyramide dite de Chéops , dans l'intérieur de laquelle il était attendu par plusieurs mustis et imans chargés de lui en montrer les constructions. Il arrive avec sa suite au sommet des montagnes de Gizelzeh , au nord-ouest de Memphis. Après avoir visité les pyramides inférieures , il s'arrête avec une attention particulière devant celle de Chéops , et prononce

ces paroles inspirées par un profond recueillement :
 « *Du haut de ces pyramides quarante siècles nous contemplant.* »

Une infinité d'observations importantes et de travaux utiles signalèrent ce moment, consacré aux sciences et aux arts. Le général Andréossi et Bertholet vont reconnaître le lac Natron, et se rendent *au fleuve sans eau*. C'est une grande vallée encombrée de sables, adjacente à celle de Natron, et dont le bassin a près de trois lieues d'un bord à l'autre. Ils y trouvent de grands corps d'arbres pétrifiés, et rencontrent dans la vallée quelques sources de très-bonne eau. « Tous les savans qui ont accompagné le général Bonaparte, ajoute la relation du général Berthier, sont employés à des travaux analogues à leurs talens et à leurs connaissances. Nouet et Méchain déterminent la latitude d'Alexandrie, celle du Caire, de Saléhiéh, de Damiette et de Suez.

» Lefebvre et Malus font la reconnaissance du canal de Noës. Le premier avait accompagné, avec Bouchard, le général Andréossi dans la reconnaissance du lac Mensaléh.

» Peyre et Girard font le plan d'Alexandrie; Lanorey fait la reconnaissance d'Abou-Manégé, et il est de plus chargé de diriger les travaux du canal d'Alexandrie.

» Geoffroy examine les animaux du lac Mensaléh et les poissons du Nil ; Delisle, les plantes qui se trouvent dans la Basse-Égypte.

» Arnolet et Champy fils sont chargés d'observer les minéraux de la mer Rouge, et d'y faire des reconnaissances.

» Girard est chargé d'un travail sur les canaux de la Haute-Égypte.

» Denon voyage dans le Fayoum et dans la Haute-Égypte, pour reconnaître et en dessiner les monumens.

» Conté dirige l'atelier destiné aux arts mécaniques ; il fait construire des moulins à vent et une infinité de machines inconnues en Égypte.

» Savigny fait une collection des insectes du désert et de la Syrie.

» Beauchamp et Nouet dressent un almanach contenant cinq calendriers, celui de la république française et ceux des églises romaine, grecque, cophte et musulmane.

» Costard rédige un journal. Fournier, secrétaire de l'Institut, est commissaire près du divan.

» Berthollet et Monge sont à la tête de toutes les entreprises ; on les retrouve partout où il se forme des établissemens utiles, où il se fait des découvertes importantes. »

NOTE SEIZIÈME, PAGE 278.

- » Notre flotte est détruite, et l'Anglais triomphant
- » Nage, entouré de morts, sur l'abîme écumant.

Nous savons avec quel bonheur la flotte française échappa, dans la traversée, à la flotte anglaise, qui la cherchait sur toutes les mers du Levant. Les bâtimens de transport et les frégates avaient bien mouillé dans le port d'Alexandrie; mais les gros vaisseaux n'avaient pu y entrer, parce qu'il n'est pas assez profond. Les tempêtes, et surtout les coups de l'ennemi, pouvaient donc menacer cette superbe escadre, d'autant plus précieuse que c'était tout ce qui nous restait de la marine de Toulon. Bonaparte, ne pouvant se dissimuler combien était critique la position de la flotte dans la rade d'Aboukir, ordonna au contre-amiral Bruix qui la commandait, de conduire ses vaisseaux à Corfou; mais l'amiral, qui venait de s'embosser dans la baie, s'y croyant en sûreté, refusa d'obéir. Si l'inquiétude augmenta quand, le 31 juillet, Nelson parut sur les côtes d'Égypte, elle fut à son comble au moment où on le vit reconnaître le port d'Alexandrie et s'avancer fièrement vers Aboukir. Les treize vaisseaux français étaient embossés sur une seule ligne, à quatre lieues en mer, éloignés les uns des autres de deux tiers de câble. Ils couvraient l'em-

bouchure du Nil près de Rosette. Des chaloupes canonnères couvraient les flancs de la ligne, qui devait être enfilée par une batterie de canons et de mortiers, établie sur une petite île qui était à la gauche de l'armée; mais la flotte ne pouvait être entièrement couverte par cette batterie, placée avec négligence. Bruix, d'un autre côté, sachant que les vaisseaux anglais sont plus légers et tirent moins d'eau que les nôtres, aurait dû examiner avec soin s'il n'était pas possible qu'ils passassent entre la tête de la ligne et la terre; mais il ne le fit pas, et en cela il commit une faute irréparable et impardonnable.

Voici l'ordre dans lequel étaient rangés les vaisseaux français : *le Guerrier, le Conquérant, l'Aquilon, le Spartiate, le Peuple souverain, le Franklin, l'Orient, le Tonnant, l'Heureux, le Mercure, le Timoléon, le Guillaume Tell et le Généreux*. Le mouillage et la position de ces vaisseaux étant très-éloignés de la terre, Nelson ne s'en fut pas plutôt assuré, qu'il disposa ses quatorze vaisseaux pour l'attaque, comme il l'eût fait en pleine mer, et comme s'il eût atteint l'avant-garde française avec l'avantage du vent. Il fit gouverner son chef de file entre le mouillage et la terre, afin de doubler la ligne française et de la mettre entre deux feux. Une djerme du pays dirigeait sa marche, lui indiquait la route qu'il devait

suivre. Sur six vaisseaux, il n'y en eut qu'un seul qui toucha ; les cinq autres vinrent mouiller bord à bord entre le rivage et les six premiers vaisseaux de la flotte française. En même temps, sept autres vaisseaux anglais défilèrent en dehors, et, mouillant au bord opposé de la ligne française, la mirent entre deux feux. La ligne française fut encore rompue par le *Léander*, qui la coupa entre le *Tonnant* et l'*Orient*. Par cette manœuvre habile, Nelson parvint à mettre notre arrière-garde dans l'impossibilité de prendre part à l'action. Quatorze vaisseaux anglais attaquèrent donc, le 1^{er}. août à six heures du soir, sept vaisseaux français qui durent nécessairement succomber. La canonnade s'engagea alors ; et quoiqu'elle eût continué avec chaleur le reste de la journée et pendant toute la nuit, il n'y avait au matin aucun avantage décisif, quelque difficile que fût la position de l'escadre française. Au point du jour, les vaisseaux s'approchèrent à portée de pistolet, et dans cette position employèrent pour se détruire mutuellement tous les moyens que les fureurs de la guerre peuvent inventer et suggérer. Un boulet coupa en deux l'amiral Bruix. Son capitaine de pavillon, Casa Bianca, reçut presque au même instant une blessure mortelle, et on chercha inutilement à éteindre le feu qui prit au vaisseau l'*Orient*. Le jeune fils de Casa Bianca, garde-

marine, âgé de dix ans, était près de son père à l'instant où il fut frappé; il se précipite sur lui, l'embrasse étroitement, jure qu'il ne l'abandonnera pas. On quitte le vaisseau enflammé. Il résiste aux matelots qui veulent le sauver et le porter à la chaloupe. Le feu avait déjà pénétré dans toutes les parties du vaisseau. La chaloupe s'éloignait avec précipitation. L'intendant de l'escadre s'attache à un tronçon de mât jeté à la mer; le jeune Casa Bianca y attache aussi, après des efforts inouïs, son père mourant, et s'y place lui-même. Les trois infortunés, flottant au gré des vents, se seraient peut-être sauvés; mais ils furent engloutis dans les flots au moment où *l'Orient* sauta avec un fracas épouvantable. Le contre-amiral Gantheaume fut assez heureux pour se sauver à la nage. On eût dit qu'une pluie de fer et de feu couvrait les deux flottes. On voyait retomber sur l'escadre, des voiles, des canons, des hommes même, que la force de l'explosion avait lancés dans l'air embrasé. Cet événement avait un instant ralenti le combat, qui bientôt recommença avec un acharnement inexprimable. Plusieurs commandans français furent tués; presque tous furent blessés: ils se battirent avec une valeur héroïque. Le capitaine de vaisseau commandant *le Tonnant*, Dupetit Thouars, vivant encore, quoique mutilé de manière à n'avoir plus que

le tronc, ne voulût pas qu'on l'enlevât de dessus le pont; il fit jurer à son équipage de ne pas se rendre, ou de le jeter à la mer au moins avant d'amener son pavillon.

Cette nuit horrible et les eaux de la mer ensevelirent bien des actions courageuses et des traits sans nombre d'héroïsme. L'armée de terre, considérant du rivage cet étrange combat, était dans une cruelle incertitude. Croyant que les vaisseaux les plus près de la côte étaient français, elle applaudit à leur feu... Hélas! c'était le triomphe de ses ennemis qu'elle célébrait. Comme il n'y avait que sept vaisseaux français qui eussent donné dans le combat, quand ils furent rendus ou détruits, les six autres furent attaqués par Nelson victorieux, et se jetèrent à la côte. Les Anglais prirent *le Tonnant*, *l'Heureux* et *le Mercure*; *le Timoléon* aima mieux se faire sauter que de se rendre. Le contre-amiral Villeneuve ordonna à deux vaisseaux français de couper leurs câbles: ce furent les seuls qui s'échappèrent.

On compta sur la flotte anglaise, dont presque tous les vaisseaux étaient désemparés, mille morts et dix-huit cents blessés. Nelson reçut dans le combat une blessure grave à la tête. Il fit bloquer le port d'Alexandrie par ceux de ses vaisseaux qui étaient les moins endommagés, et se rendit en Sicile pour y faire ra-

doubler les autres. Combien furent douloureux les regards que jetèrent pendant long-temps sur les débris de cette superbe flotte les Français débarqués en Égypte !...

NOTE DIX-SEPTIÈME, PAGE 279.

- » La victoire à sa voix a reparu soudain.
- » Rien ne peut échapper à sa vaste mémoire;
- » Des exploits enfouis il exhume l'histoire,
- » Jette un nouvel éclat sur nos anciens lauriers,
- » Et d'immortels honneurs comble tous nos guerriers.

Qu'elle est étonnante cette mémorable campagne de Syrie ! Devons-nous croire à tant d'héroïsme ? sommes-nous les contemporains de tant de héros ? n'est-ce point un jeu de notre imagination ? Quoi ! douze mille Français , guidés par l'amour de la gloire , ont fait plus de nos jours que jadis toute l'Europe ameutée par le fanatisme religieux ? Oui : ils ont bravé l'inclémence d'un ciel brûlant ; ils ont franchi la solitude du désert et les eaux insalubres du Jourdain ; ils ont dispersé les immenses armées de l'Asie , n'ont laissé de l'ancienne Ptolémaïs (Saint-Jean-d'Acre) qu'une masse de décombres , et se sont rendus maîtres des ruines de Jérusalem et du temple de Salomon. Trois mois ont suffi pour opérer tant de prodiges ; et si la haine des Anglais n'était venue soutenir la rage

des Turcs, cette belle et malheureuse Grèce, qui combat aujourd'hui avec tant de courage pour son indépendance, l'eût peut-être obtenue vingt ans plus tôt des vainqueurs d'Arcole, des Pyramides et du mont Tabor (1). Mais il fallut renoncer à cette gigantesque et glorieuse expédition, et revenir défendre les bouches du Nil, menacées par les flottes d'Albion et par Mustapha-Pacha, qui vit précipiter son armée dans le golfe d'Aboukir.... Mais n'anticipons point sur les événemens; écoutons le général en chef, confiant à ses soldats les raisons qui lui font abandonner la conquête de l'Asie : « Encore quelques jours, dit-il, et vous alliez prendre le pacha dans son palais ; » mais, dans cette saison, la prise du château d'Acre ne vaut pas la perte de quelques jours : les braves que je devrais d'ailleurs y perdre sont aujourd'hui nécessaires pour des opérations plus essentielles. » Soldats, nous avons une carrière de fatigues et de dangers à parcourir. Après avoir mis l'Orient hors d'état de rien faire contre nous cette année, il nous

(1) On raconte qu'un jour l'empereur Napoléon disait au prince Berthier : « Il faut avouer que ce Sidney Smith m'a fait manquer ma carrière militaire. Sans le siège de Saint-Jean-d'Acre, je traversais l'Asie, je délivrais la Grèce, je prenais l'Europe à revers, et je passais par Constantinople pour revenir à Paris. »

» faudra peut-être repousser les efforts d'une partie
 » de l'Occident. Vous y trouverez une occasion nou-
 » velle de gloire; et si, au milieu de tant de com-
 » bats, chaque jour est marqué par la perte d'un
 » brave, il faut que de nouveaux braves se forment
 » et prennent rang à leur tour parmi ce petit nombre
 » qui donne l'élan dans les dangers. » C'est par cette
 manière de correspondre avec ses soldats que Napo-
 léon était parvenu à les faire concourir à ses vastes
 desseins, tout en leur laissant croire qu'il n'exécutait
 lui-même que les projets qu'ils avaient conçus.

Tous les genres d'héroïsme éclatèrent à la fois dans
 cette invincible armée, tant l'exemple du chef a d'empire
 sur tous ceux qu'il commande. Les employés de toutes
 classes, les commissaires, les savans, rivalisaient de
 zèle et de courage avec les grenadiers; les chirurgiens
 allaient avec une rare intrépidité panser les blessés
 sur la brèche de Saint-Jean-d'Acre ou dans les hôpitaux
 de Jaffâ. Un trait du plus bel héroïsme fait surtout hon-
 neur au médecin en chef Desgenettes. Le moral entra-
 vait beaucoup la guérison d'un nombre considérable de
 nos soldats, atteints d'une maladie pestilentielle. Le
 moderne Esculape entre dans l'hôpital; tous les re-
 gards sont fixés sur lui; son bras gauche est nu. Il
 s'approche d'un malade, ouvre un des nombreux bu-
 bons dont son corps défaillant est couvert : la sur-

prise redouble. Le médecin s'inocule la peste!!!... Il n'emploiera pour se guérir que les remèdes qu'il fait administrer aux soldats. La confiance renaît, et un grand nombre de braves lui doivent la vie.

A Rome, celui qui sauvait la vie à un de ses concitoyens obtenait la couronne civique. La dette que le général en chef Bonaparte avait contractée pour la France fut acquittée par l'empereur Napoléon : Desgenettes obtint le premier rang dans la Légion d'honneur.

NOTE DIX-HUITIÈME, PAGE 281.

- » Brune, leur digne émule et le brave des braves,
- » Accouru pour la France au secours des Bataves,
- » Faisant passer son âme au sein de ses guerriers,
- » Malgré l'onde écumaute et les vents meurtriers,
- » Des Russes, des Anglais punissait l'insolence.

Vertu et malheur. Toute la vie du maréchal Brune est renfermée dans ces deux mots. Brune, né d'une famille aisée, avait reçu une éducation soignée; les langues et les sciences lui étaient familières; il tenait de la nature un corps superbe, une figure noble et expressive, un sens droit, un esprit juste, un grand courage; il était sûr de se faire un état dans le monde sous quelque régime qu'il eût vécu. Ce ne fut donc pas le désir de faire fortune qui le jeta dans les rangs de la révolution; il y vint calme et fier,

parce que là était marquée la place de tout homme supérieur. Il n'est pas besoin de dire qu'il entra dans l'armée : comment aller ailleurs quand on est jeune et brave et que la patrie est attaquée ? L'avancement de Brune fut rapide ; il devait l'être. Il vainquit les Anglais et les Russes réunis en Hollande ; c'était en quelque sorte sauver la France ; la calomnie la plus atroce fut la récompense de cet exploit. Il avait cru devoir accorder aux Anglais une capitulation raisonnable , quoique avantageuse à nos projets ; on l'accusa de s'être laissé gagner par un vil intérêt.... Brune , vendre sa gloire !... Ceux qui parlent ainsi ne l'ont jamais connu. Il commanda aussi en Suisse , et pour prix de sa générosité il reçut encore le nom de spoliateur. L'envie et la bassesse ne lâchent pas sitôt prise. C'est à lui , après la bataille de Marengo , que le premier consul laissa le commandement de l'armée d'Italie , comme l'empereur lui laissa plus tard celui de l'armée des côtes à Boulogne , lorsqu'il partit pour Austerlitz. Pourquoi , se demande-t-on , Brune ne suivit-il jamais Napoléon dans ses campagnes ? Le maréchal Berthier , pourrait répondre s'il était vivant : Brune n'aimait ni les courtisans ni le despotisme. Il y avait en lui une vertu républicaine , qui perçait à travers ses discours et ses actions , lors même qu'il était maréchal d'empire. On comprend maintenant

assez ses disgrâces. Laissons donc dans l'oubli d'autres causes qui feraient peut-être peu d'honneur au prince de Wagram. En 1806, le maréchal Brune fut nommé gouverneur général des villes anséatiques, et commandant de l'armée d'observation qui devait marcher sur Stralsund. Après cette campagne il tomba dans la disgrâce la plus complète. On en donna pour motifs ostensibles qu'il avait favorisé le commerce anglais, et gagné des sommes énormes en faisant la fraude. Je vais dire la cause secrète, qui est la véritable. D'abord Brune qui avait besoin de toutes ses troupes, ne pouvait protéger la douane par des lignes de soldats sans lesquelles la douane n'était rien, absolument rien, comme le savent tous ceux qui connaissent les localités. Mais le maréchal Brune avait eu avec le roi Gustave-Adolphe, une conversation qu'il fit imprimer et distribuer, et qui déplut à l'empereur, parce qu'on y traitait des questions qu'il voulait qu'on n'agitât jamais. Il lui en fit faire des reproches par Berthier, qui fut un peu humilié des réponses de Brune, et ne les lui pardonna jamais; la preuve, c'est qu'il ne fut réemployé qu'en 1815, lorsque Berthier était mort. Mais le plus grand des griefs, le voici : Après la prise de Stralsund, les Suédois se retirèrent dans l'île de Rugen. Brune fit, pour les y attaquer, des préparatifs dignes d'admiration. Ils firent alors proposer une

capitulation. Brune, toujours jaloux d'épargner le sang français, l'accepta. Cette capitulation portait : *Que S. Exc. le baron de Tholl, général de l'armée de S. M. suédoise, remettrait l'île de Rugen au commandant de l'armée française. C'était, à la vérité, reconnaître le roi de Suède, et ne point reconnaître l'empereur de France. Si Brune se trompa en pensant que cette vaine étiquette ne valait pas dix mille hommes, Napoléon l'en a cruellement puni en le privant, pendant sept ans, de sa part de la gloire acquise par nos armées.*

Quant à sa prétendue fortune, l'empereur y croyait si peu, qu'il lui faisait payer à Paris son traitement de maréchal, comme s'il eût eu un commandement. Tout le monde sait, au reste, que Brune avait tout au plus trente mille livres de rente. Il ne me reste plus qu'à parler de sa mort tragique.... Mais je m'arrête... C'est un mystère qu'il n'est pas encore permis d'approfondir... Puisse ce peu de lignes consoler l'ombre d'un héros persécuté, assassiné; elles ont quelque prix, car elles sont tracées par un homme, à qui le maréchal Brune ne fit jamais aucun bien.

NOTE DIX-NEUVIÈME, PAGE 281.

- » Macdonald du Vésuve au pied des Apennins
- » De la contagion arrêtait les venins ;
- » Mais ses vœux échouaient aux bords de la Trébie!

On a beaucoup vanté la fameuse retraite de Moreau. Plusieurs contemporains l'ont comparée à celle de Xénophon... Sans vouloir porter atteinte à la réputation du vainqueur de Hohenlinden, la retraite que Macdonald fit, en 1799, de l'extrémité de la Calabre aux frontières de France, me paraît plus surprenante. En effet, l'armée du Rhin se retirait avec des forces supérieures à celles qui la poursuivaient; toutes les troupes du prince Charles s'étaient réunies pour écraser Jourdan, que Moreau, par une inconcevable inertie, ne chercha point à soutenir. Macdonald eut d'abord une peine infinie à réunir ses troupes disséminées dans des cantonnemens éloignés; Moreau avait toutes ses forces rassemblées. L'armée de Naples était continuellement harcelée par des bandes de lazzaronis; le peuple allemand ne prenait qu'une part très-indirecte à la guerre pendant la retraite de l'armée du Rhin; les défilés de la forêt Noire sont difficiles à franchir, mais les Abruzzes, les marais pontins, et le ciel ardent de la canicule, n'étaient guère plus propices.

Enfin, après avoir parcouru ce pays couvert de

précipices et d'ennemis , renversé tous les obstacles qui s'opposaient à sa marche , Macdonald arriva à Florence dans les premiers jours de juillet. Il établit sa communication avec Gênes. Renforcé des divisions Montrichard et Victor , son effectif ne montait pas à trente mille hommes ; il battit le général Hohenzolern , et invita le général Moreau de venir le joindre et d'opérer la jonction des deux armées aux débouchés de Bobbio ; de tomber ensemble sur la base de la ligne ennemie , de débloquer Mantoue , et de changer dans une seule bataille le sort de l'Italie. Cette vaste conception ne convint pas à Moreau. Il fut convenu que Macdonald franchirait les Apennins , marcherait sur Reggio , Moreau sur Pontremoli par la vallée du Tanaro , et que leur réunion se ferait entre Parme et Plaisance. Cette manœuvre devait avoir l'avantage de mettre l'armée ennemie entre deux feux ; mais elle devenait très-hasardeuse devant un général aussi actif et aussi entreprenant que Suwarow.

Macdonald marcha donc sur Parme et Plaisance ; le 17 juillet ayant dépassé le point où il devait se réunir à Moreau , et celui-ci n'ayant point paru , il prit position sur la rive droite de la Trébia , en avant de Plaisance. Suwarow ne tarda pas de venir à sa rencontre avec une armée du double plus nombreuse que la sienne. Les Français luttèrent trois jours avec

une constance et un courage inébranlables , contre toutes les forces du général russe , sans qu'on entendit parler de Moreau. Alors notre armée , réduite de plus d'un tiers , n'ayant presque plus de munitions , abandonna les rives ensanglantées de la Trébia ; et l'intrépide Macdonald , souffrant moins d'une blessure qu'il avait reçue la veille que de la douleur de ne pouvoir tenter une quatrième bataille , n'espérant plus être secouru par Moreau , ordonna la marche rétrograde , et termina cette glorieuse retraite , emmenant avec lui son artillerie et ses bagages.

NOTE VINGTIÈME, PAGE 283.

- Avant de condamner sa gloire et sa puissance ,
- Sais-tu de quels fléaux il délivra la France ?
- Sais-tu combien d'honneurs et de prospérités
- Sa volonté fit naître en nos champs dévastés ?
- Sais-tu ?

Que ceux qui voudraient contester les bienfaits et la gloire de Napoléon jettent un coup d'œil sur ce rapide exposé , extrait de l'introduction à l'histoire de l'empire français , par M. Regnault-Warin.

« Voulez-vous connaître les trésors de l'empereur ? Ils sont immenses , il est vrai , mais exposés au grand jour ; les voici :

» Le beau bassin d'Anvers , celui de Flessingue ,

capable de contenir les plus nombreuses escadres et de les préserver des glaces de la mer ; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque , du Havre , de Nice ; le gigantesque bassin de Cherbourg ; les ouvrages maritimes de Venise ; les belles routes d'Anvers à Amsterdam , de Mayence à Metz et à Coblentz , de Bordeaux à Bayonne ; les passages du Simplon , du Mont-Cenis , du Mont-Genève , de la Corniche , qui ouvrent les Alpes dans quatre directions : ces passages qui surpassent en hardiesse , en étendue , en grandeur , en effort de l'art et surtout en utilité , tous les travaux des Romains. Les routes des Pyrénées aux Alpes , de Parme à la Spézia , de Savonne au Piémont ; les ponts de Jéna , d'Austerlitz , des Arts , de Sèvres , de Tours , de Roanne , de Lyon , de Turin , de l'Isère , de la Durance , de Bordeaux , de Rouen , de Givet , etc. , etc. ; le canal qui joint le Rhin au Rhône par le Doubs , unissant les mers de Hollande avec la Méditerranée ; celui qui unit l'Escaut à la Somme , joignant Amsterdam à Paris ; celui qui joint la Rance à la Vilaine ; le canal d'Arles , celui de Pavie , celui du Rhin ; le dessèchement des marais Bourgoin , du Cotentin , de Rochefort ; le rétablissement des églises démolies pendant la révolution , l'élévation d'un grand nombre de nouvelles ; la construction d'un nombre considérable d'établissements d'industrie et d'ateliers pour l'extirpation de la men-

dicité ; la création des dépôts pour le même objet et pour arriver au même résultat. L'achèvement du Louvre, la construction des greniers publics, des entrepôts pour les vins, des abattoirs, du palais de la Bourse, du canal de l'Ourcq, la distribution de ses eaux dans la ville de Paris par plusieurs châteaux d'eau ; un certain nombre de fontaines du premier ordre, et un nombre immense de bornes-fontaines ; de nombreux égouts ; quatre mille toises de quais ; les embellissemens et les monumens de cette grande capitale, le rétablissement des manufactures de Lyon ; la création de plusieurs centaines de manufactures de coton, de filature, de tissage, qui emploient plus de cent milliers d'ouvriers ; des fonds accumulés pour créer plus de cent manufactures de sucre de betteraves, pour la consommation d'une partie de la France, qui auraient fourni du sucre au même prix que celui des îles, si elles eussent continué d'être encouragées seulement encore quatre ans ; la substitution du pastel à l'indigo, qu'on fût venu à bout de se procurer en France avec la même perfection et à aussi bon marché que cette production des colonies ; nombre de manufactures pour l'usage de toute espèce de procédés d'arts, applicables selon la théorie des sciences anciennes et perfectionnées, et des sciences nouvelles ; cinquante millions employés à réparer et à em-

bellir les palais de la couronne ; soixante millions d'ameublemens placés dans ces mêmes palais, en France, en Hollande, à Turin, à Rome ; soixante millions de diamans, tous achetés avec l'argent de Napoléon ; *le régent* même, le seul qui restât des anciens diamans de la couronne de France, ayant été retiré par lui des mains des juifs de Berlin, auxquels il avait été engagé pour trois millions ; le Musée Napoléon, estimé à plus de quatre cents millions, et ne contenant que des objets légitimement acquis, ou par de l'argent, ou par des conditions de traités de paix connus de tout le monde, en vertu desquels ces chefs-d'œuvre furent donnés en commutation de territoires ou de contributions ; plusieurs millions amassés pour l'encouragement de l'agriculture, qui est l'intérêt premier de la France ; l'institution des courses de chevaux ; l'introduction des mérinos, etc., etc.

A côté de ces trésors matériels, une reconnaissance éclairée place la religion rétablie et les cultes également protégés ;

La politique rendue à son véritable objet, la civilisation par les moyens que la philosophie approuve ;

L'art de la guerre (dont d'ailleurs on abusa) simplifié dans son moyen et ennobli par son objet ;

L'art diplomatique relevé aux yeux de la morale

par la bonne foi, comme aux yeux de la politique par l'importance des conceptions;

La législation française étendant et fixant sur presque toute l'Europe l'ascendant qu'avait d'abord arraché la victoire;

Les finances administrées avec une habileté et par des méthodes admirées et adoptées par tous les gouvernemens;

L'éducation, l'enseignement, les bonnes doctrines, l'industrie descendant jusqu'aux classes les plus infimes de la société;

Les factions comprimées, ou, pour mieux dire, éteintes; les rois raffermis sur leurs trônes, et les peuples, surtout les classes laborieuses, attendant de l'issue du système continental (auquel on reviendra) l'abaissement de la dominatrice du commerce et des mers, et la prospérité du monde. »

Joignez à tous ces titres glorieux vingt ans d'une gloire militaire sans exemple, et six ans du plus dur, du plus injuste esclavage, suivis de la mort la plus héroïque, vous comprendrez l'histoire de Napoléon.

NOTE VINGT-UNIÈME, PAGE 286.

- » Mes enfans sortiront des pontons assassins
- » Où les ont entassés des vainqueurs inhumains.

On ne se figurera jamais la malheureuse position des prisonniers français en Angleterre. On ne pourra jamais supposer que le gouvernement d'un peuple instruit, brave, se disant libre et généreux, ait poussé la barbarie jusqu'à entasser vivans des milliers de braves que le sort des armes ou la perfidie avait fait tomber entre ses mains, dans des cachots flottans, dans des abîmes aussi meurtriers que les prisons de la Sainte-Hermandad!..... Quoi! dira-t-on, ces ardents philanthropes, ces bouillans orateurs qui tonnent chaque jour contre l'odieux trafic des nègres, ont pu jusqu'à ce point violer le droit des nations, les devoirs sacrés de l'humanité!

Oui, leur implacable haine contre la France leur fit tout oublier, et le respect dû au malheur, et la protection qu'on doit à son ennemi désarmé!.... Mais tous les Anglais n'applaudirent point à ces horribles mesures... Il en fut d'assez grands, d'assez généreux pour désobéir aux ordres d'un gouvernement cruel, en accordant l'hospitalité à de pauvres prisonniers, et en leur donnant les moyens de retourner dans le sein de leurs familles désolées. Honneur aux amis de

l'humanité! Le souvenir de leurs belles actions vivra éternellement dans le cœur des Français qu'ils ont arrachés aux rigueurs d'un cruel esclavage.

NOTE VINGT-DEUXIÈME, PAGE 286.

- Le moment est venu, j'en tremble, j'en frémis,
- Où mes trésors, ouverts à d'infâmes amis,
- Laisseront mes guerriers, flétris par la souffrance,
- Mendier un pain noir sur le sol de la France;
- Dispersés, poursuivis à la ville, aux hameaux,
- Ils devront à la fois supporter tous les maux.

On sait avec quel héroïsme, supérieur à celui qu'on déploie dans les batailles, l'armée de la Loire obéit au désastreux licenciement qui lui fut ordonné au nom de la patrie. On sait aussi quelle fut la récompense réservée pendant trois ans à nos guerriers citoyens : les destitutions, les exils, la mort, les outrages pires encore que la mort. Je n'affligerai point mes lecteurs en leur retraçant ce tableau, où l'on voit tout ce qu'il y a de plus noble sur la terre, la fidélité, le courage, l'amour du sol natal, en proie aux coups de ce qu'il y a de plus vil, l'envie, l'intérêt, la peur, la haine de la gloire nationale. Je ne puis me dispenser toutefois de faire une réflexion. La terreur de 1793 avait une sorte d'excuse; elle était exercée par une populace exaspérée et mal instruite de ses droits et de ses devoirs; celle de 1815 fut l'ouvrage d'hommes

qui avaient tous un haut rang dans la société, et en cela elle fut plus horrible, plus odieuse; car, qu'espérer encore quand la justice et l'humanité sont méconnues, violées par ceux-là même que leur éducation et leur fortune ont établis la sauve garde de l'ordre social?

Au! pendant cent hivers, quand le Temps sous ses ailes
Couvrirait de neiges les pâles citadelles;

Qu' **FIN DES NOTES DU SIXIÈME SOUVENIR.**

La molle insouciance, et la haine, et l'orgueil;

Loin d'un peuple léger et d'un sexe rebelle.

Des pédans du grand monde et des sots du village;

Surmenant la douleur, les dégoûts, les ennuis,

Quand je passerais même et les jours et les nuits

A peindre les misères dont la France est le sort...

O! mes braves amis, je ne pourrais encore

Vous les retracer tous. Quand mon faible latin

Court des sables du Nil aux rivages du Rhin,

Des marais du Batave aux plaines d'Auvergne;

Les recherches sages de l'antique latin

M'offrent d'autres conseils, recitent d'autres accords,

Et l'hymne de la gloire attend l'hymne des morts!

de voir que tout le monde n'est pas dans la société, et en
 cela elle est plus horrible, plus odieuse, car, dans
 de ces moments où la justice et l'humanité sont mé-
 connues, violées par ceux-là même que leur éduca-
 tion et leur fortune ont établis la sauve-garde de l'or-
 dre social ?

Ce n'est pas tout, car il y a encore une autre
 classe de citoyens qui, par la suite de
 leur éducation, ont été élevés dans la France
 à l'école de la vertu, et qui, par conséquent, ont
 été élevés à l'école de la mort.

Ce n'est pas tout, car il y a encore une autre
 classe de citoyens qui, par la suite de
 leur éducation, ont été élevés dans la France
 à l'école de la vertu, et qui, par conséquent, ont
 été élevés à l'école de la mort.

MES SOUVENIRS.

SEPTIÈME SOUVENIR.

Ah ! pendant cent hivers, quand le Temps sous ses ailes
Couvrirait de mes ans les pâles étincelles ;
Quand de mon toit paisible exilant sans retour
La molle insouciance, et la haine, et l'amour ;
Loin d'un peuple léger et d'un sexe volage,
Des pédans du grand monde et des sots du village ;
Surmontant la douleur, les dégoûts, les ennuis,
Quand je passerais même et les jours et les nuits
A peindre les travaux dont la France s'honore...
O ! mes braves amis, je ne pourrais encore
Vous les retracer tous. Quand mon faible burin
Court des sables du Nil aux rivages du Rhin,
Des marais du Batave aux plaines d'Ausonie,
Les rochers sourcilleux de l'antique Ionie ⁽¹⁾
M'offrent d'autres écueils, veulent d'autres accords,
Et l'hymne de la gloire attend l'hymne des morts !

Mars de plus d'une palme a formé sa guirlande ⁽²⁾ ;
Humbert s'est illustré sur les plages d'Irlande.

Hoche, faisant la guerre à des fils égarés,
Joint au laurier divin les oliviers sacrés.

Évitant et Capoue et les Fourches Caudines ⁽³⁾ ,

Des modernes Verrès arrêtant les rapines ;

Victime de son zèle , après de grands exploits ,

Championnet au tombeau , réclame aussi ma voix.

Mais de tant de héros qui redira l'histoire ?

Qui peut suivre en son vol le char de la victoire ,

Y rêve qui voudra. Trop heureux si jamais

Je puis d'un seul guerrier retracer les hauts faits.

Alors que dans les cieux, dont la voûte se dore,

Paraît, au front riant, la diligente aurore ,

Qu'à son timide éclat le peuple des oiseaux

Mêle ses doux concerts au murmure des eaux ,

Et qu'un vent du matin, sur la terre embrasée ,

De la cime des monts apportant la rosée ,

Jette au loin sur la plaine un réseau de vermeil ;

L'ombre échappant à peine aux rayons du soleil ,

Sénarmont, de l'ermite abandonnant le chaume ,

S'en va dans la forêt, que la fraîcheur embaume,

Confier aux échos ses amères douleurs.

Qui serait insensible à d'aussi nobles pleurs ?

Ah ! lorsque de ses maux le cœur fait la peinture ,
Ne s'adresse-t-il point à toute la nature ?

Et le Tartare même, en son hideux séjour,
N'entend-il point les cris de patrie et d'amour ?

Hélas ! malgré la voix d'une raison suprême,

La confiance aux dieux, l'estime de soi-même ;

Malgré de tous ses vœux le vertueux accord ,

Le rêve de la nuit le tyrannise encor.

Acquittant le tribut à l'humaine faiblesse ,

D'une vaine chimère il s'occupe sans cesse,

Souffre d'un rien, d'un songe, hélas ! et cependant

D'un violent amour l'invincible ascendant

Dans son cœur ulcéré renaît, croît et succède

Au chagrin dévorant qui l'agite et l'obsède :

« Je suis abandonné, dit-il ; l'ombre du soir

» A pénétré deux fois en ce triste manoir ;

» Deux fois sur ce rameau la tendre tourterelle

» Confia ses amours à l'aurore nouvelle ,

» Depuis que Paulowna, par un devoir jaloux ,

» Pour consoler un père a quitté son époux !

» Qui peut la retenir ? Serait-elle inconstante ?

» Ah ! chassons de mon cœur cette idée outrageante.

» Au péril de ses jours, peut-être ce matin

» Elle affronte pour moi les rigueurs du destin.

» Dieux! hâtez son retour, ou m'arrachez la vie. »
D'un riant avenir soudain l'âme ravie,
Dans une ombre légère il la croit entrevoir,
Et cette erreur encor double son désespoir.
Suivant de ses pensers la vague inquiétude,
Son œil perce des bois la vaste solitude ;
Mais tout se tait, hélas! et ses cris impuissans
Ne sont interrompus que par le bruit des vents.

Mais lorsque dans les cieus, largement répandue,
La lumière à flots d'or embrase l'étendue,
Le généreux vieillard cherche son jeune ami
Qu'il supposait encor sous le chaume endormi.
« Tandis que je goûtais un repos salutaire,
» Il est allé, dit-il, rêveur et solitaire,
» Chercher un autre asile et des chagrins nouveaux.
» Ah! cherchons-le pour vaincre ou partager ses maux. »
O divine amitié, voilà bien ton langage!
D'un si noble intérêt ta présence est le gage ;
Ton feu pur et sacré ne va point au hasard
Embraser le jeune homme, échauffer le vieillard,
Mais d'un pur sentiment tu deviens le modèle :
L'homme au bord du tombeau te retrouve fidèle,
Et le cœur par l'amour follement abattu
Dans le sein d'un ami renaît à la vertu.

Au pied de l'arbre antique arrosé de ses larmes,
Où d'un hymen si doux il savoura les charmes,
Sénarmont de la mort implorait les secours,
Lorsque l'ermite arrive et lui tient ce discours :

« Quelle est donc, ô mon fils ! cette aveugle tendresse ?

» Avec tant de courage, aurez-vous la faiblesse.

» De ne point supporter une absence d'un jour ?

» Comme vous j'ai connu les tourmens de l'amour.

» Donnant trop d'importance à des maux éphémères,

» Je me suis affligé pour de vaines chimères,

» Et l'instant du retour, en tarissant mes pleurs,

» Me fit souvent rougir de mes folles douleurs.

» Rappelez l'espérance en votre âme attendrie.

» Avez-vous oublié votre chère patrie ?...

» Songez à votre gloire... Avant la fin du jour

» La tendre Paulowna peut être de retour :

» Vivez donc pour la France, et pour vous, et pour elle. »

Échappant tout à coup à sa douleur mortelle,

Aux soins du bon vieillard à son aide accouru,

Le guerrier plein d'espoir soudain a reparu :

Tel sous un ciel brûlant languissant sur le sable

Se flétrit dans sa fleur un jeune et bel érable ;

Qu'un ruisseau bienfaisant l'abreuve de ses eaux,

Il rapproche des cieux ses mobiles rameaux,

Et répand sur la terre un gracieux ombrage.

Tel paraît Sénarmont que l'amitié soulage.

Et le sage vieillard, accomplissant ses vœux,

Des discours de la veille a rassemblé les noeuds.

« Parlons encor, dit-il, de votre belle France ;

» Mais, quel qu'en soit le chef, oublions sa puissance.

» De l'histoire empruntant l'inflexible burin,

» Un jour le Temps, un jour, sous ses ailes d'airain,

» Le montrera debout sur le siècle où nous sommes

» A la postérité, qui juge les grands hommes.

» N'allons point sur sa gloire informer aujourd'hui ;

» Le bien qu'il aura fait déposera pour lui ;

» Il faudra, s'il eut tort, que sa faute s'expie :

» Mais si tu veux charmer ma vieillesse assoupie,

» De la vie orageuse où le sort t'a jeté

» Déroule-moi l'histoire avec sincérité. »

« L'amitié de mon cœur a banni la contrainte.

» Pour répondre à tes vœux, ami, je vais sans crainte,

» Reprend l'humble guerrier, offrir de mes travaux

» A tes yeux indulgens les rapides tableaux.

» De modestes parens sans fortune et sans gloire

» Je naquis sur les bords arrosés par la Loire.

» Ma jeunesse y languit jusqu'à l'âge où le cœur

» Reçoit des passions le sentiment vainqueur.

- » Alors m'électrisa l'amour de la patrie ;
» Et soudain ni les pleurs d'une mère chérie ,
» Ni les chances du sort où j'allais m'attacher ,
» Crainte , amitié , respect , rien ne put m'empêcher
» D'offrir à mon pays le printemps de ma vie ;
» Jamais de plus d'espoir je n'eus l'âme ravie.
» Nos braves s'apprêtaient à des combats nouveaux ,
» Et j'allais partager leurs immortels travaux.
» Ah ! qui m'eût dit qu'un jour je fuirais en Pologne ?
» Je rejoignis l'armée aux fêtes de Boulogne ⁽⁴⁾ ,
» Le jour où dans son camp le nouvel empereur
» Formait de vieux héros la Légion d'Honneur.
» Pour la première fois je portais l'uniforme :
» Entraîné par erreur dans le groupe que forme
» La phalange des preux désignés pour la croix ,
» Soit fortune ou hasard , je m'approche , et je crois
» Qu'on prononce mon nom... Aussitôt dans l'armée :
» C'est un jeune soldat , où l'a-t-il méritée ?
» Il la méritera !... dit une forte voix...
» Et sur-le-champ l'armée applaudit à mon choix . .
» Tous mes sens sont troublés , mon cœur bat et j'approche
» Du pavois du guerrier sans peur et sans reproche...
» Sois fidèle à l'honneur !... Ami , je le jurai ,
» Et le ciel m'est témoin si jamais j'y manquai . »

Un modeste silence , un trouble involontaire
Succède au noble aveu du jeune militaire.
Mais donnant un cours libre à son ambition ,
Il décrit , il conduit cette expédition ,
Qui fut , quoi qu'en publie une aveugle ignorance ,
L'effroi de l'Angleterre et l'espoir de la France ;
Rassemble sur un point nos pavillons épars ,
Près du bassin qu'il creuse élève des remparts ,
Soumet à ses travaux les arts et la nature ,
Trace d'un camp fameux la simple architecture ,
De la Meuse et du Rhin utilise les eaux ,
Fait trembler la Tamise au fond de ses roseaux ,
Sur mille bâtimens fait monter cent cohortes :
« Jamais , dit-il , jamais d'espérances plus fortes
» Ne vinrent soutenir nos travaux et nos vœux ;
» Nous allions attaquer ces fiers Anglais chez eux ,
» Venger le sang français , donner la paix au monde...
» Tout à coup vers le nord l'hydre autrichienne gronde.
» Des peuples , des traités violant tous les droits ,
» Elle attaque la France... Et le sol bavarois
» Est inondé de sang et couvert de victimes !
» Un cri trouble des mers jusqu'aux profonds abîmes :
» Aux vils stipendiés des despotes du Nord ,
» Soldats ! portons la guerre , et la honte , et la mort !

- » Arrachons à leurs mains, de sang toutes fumantes,
- » Des peuples nos amis les dépouilles sanglantes !
- » Le pillage et la haine arment les assassins ;
- » La gloire et la vertu protègent nos desseins ;
- » Que votre glaive soit, pour les grands de la terre
- » Un talisman plus sûr que l'or de l'Angleterre !
- » Toutefois, que de maux il vous faudra souffrir !
- » Une palme immortelle est facile à flétrir...
- » Songez à vos lauriers... Mais l'ennemi s'avance.
- » Vous frémissez, Français... Ah ! sa vaine arrogance
- » Des fils de Marengo reconnaîtra les coups.
- » Soldats, vengez la France, elle compte sur vous...
- » A ce terrible appel la flotte est désarmée.
- » Un noble enthousiasme a transporté l'armée.
- » Neptune a vu partir la gloire au front d'airain.
- » Et le camp de Boulogne est déjà sur le Rhin.
- » Ces lâches ennemis, trompés dans leur attente,
- » Nous supposant loin d'eux endormis sous la tente,
- » Ou battus par les flots ; surpris, épouvantés,
- » Sous les murs fumans d'Ulm implorant nos bontés,
- » Devant nos vieux drapeaux abaissent leur bannière...
- » Sous le joug a passé toute une armée entière!...
- » Tel fut l'événement de leurs projets altiers :
- » Généraux et soldats, fantassins, cavaliers,

- » Caissons, chevaux, clairons, drapeaux, artillerie,
» Tout est en holocauste offert à la patrie !
» Le sénat et le peuple acceptent nos présens,
» Et les prêtres aux dieux brûlent un pur encens.
» Cependant quand la France admirait ce prodige,
» Nous portions d'autres coups ; sur les bords de l'Adige,
» Eugène, méprisant une vaine grandeur,
» De sa gloire future annonçant la splendeur,
» Près du grand Masséna , le fils de la victoire,
» Protégeait des Lombards l'illustre territoire.
» Aux jours où l'aigle même a suspendu son vol,
» Ney, que rien n'épouvante, envahit le Tyrol :
» Des monts couverts de neige escaladant la chaîne,
» Dans la ville avec ordre il pénétrait à peine,
» Un laurier sur le front, à la main l'olivier,
» Quand jusqu'à l'arsenal arrive un grenadier.
» Un pouvoir inconnu l'agite, le transporte ;
» On lui défend l'entrée... , il en brise la porte.
» L'esprit encore aigri d'un long ressentiment,
» Il entre accompagné de tout son régiment
» Dans le temple superbe où la foudre sommeille.
» Une douce espérance en son cœur se réveille...
» De la voûte aux lambris ses avides regards
» Passent comme l'éclair... Quels sont ces étendards ?

- » Je connais ces couleurs... La devise est française.
» Dieux ! nos drapeaux ! Amis., lisez : *Soixante-seize !*
» Vous eussiez vu les uns pâles , muets, tremblans ⁽⁵⁾,
» Baiser avec respect ces vieux lambeaux sanglans ;
» Les autres au témoin de leurs premières armes
» Adressent quelques mots , tous le baignent de larmes.
» O belliqueux amour ! invincible pouvoir ,
» Il faut être Français pour te bien concevoir.
» C'est alors que l'on vit nos bandes renommées,
» Nobles vainqueurs des rois , du peuple et des armées ,
» Après avoir dans Vienne imposé les Anglais ,
» Sous le ciel du Morave offrir encor la paix.
» Mais l'implacable Autriche entend d'autres oracles ;
» Le Russe au bras de fer lui promet des miracles ;
» Et les serfs du Volga , le Tartare indompté ,
» Le bouillant Polonais par la gloire emporté ,
» Les durs enfans du nord de l'Europe et d'Asie ,
» Suivent les étendards de la vaste Russie.
» Séduit par son courage et le nombre des siens ,
» Le czar veut nous voir fuir jusqu'aux bords alsaciens.
» Nos pacifiques vœux flattent son espérance.
» Ils pâlisent enfin ces héros que la France
» Offrait avec orgueil ceints d'immortels lauriers...
» Ainsi parle Alexandre. A nos ardens guerriers,

- » Soldats ! dit une voix en prodiges féconde ,
- » Sommes-nous les vaincus ou les vainqueurs du monde ?
- » Fuyons-nous à l'aspect des esclaves du Nord ?
- » Évitions-nous la guerre et craignons-nous la mort ?
- » Il est vrai que nombreux l'ennemi nous menace ;
- » Mais a-t-il ma prudence ? aura-t-il votre audace ?
- » Il prétend qu'effrayé de ses seuls bataillons ⁽⁶⁾
- » Jusques aux bords du Rhin tremblans nous reculions...
- » Téméraires !... sachez ce que peut le courage
- » D'un chef qu'on méconnaît, d'un peuple qu'on outrage.
- » Évitez sa vengeance ! accordez-nous la paix...
- » Ils sont sourds à ma voix... Plus de pitié... Français !
- » C'est trop nous avilir... Terminons cette guerre ,
- » Confondons cet orgueil par un coup de tonnerre.
- » Entre les murs de Brünn et les champs d'Austerlitz ⁽⁷⁾
- » Où repose au tombeau le célèbre Kaunitz
- » Est un pays marqué par la nature même
- » Pour recevoir d'un camp l'ingénieux système :
- » Un mont superbe à gauche en couvre les contours ;
- » Devers le centre une onde , après mille détours ,
- » Creuse de longs ravins élargis par la pluie ,
- » Et forme un lac immense où la droite s'appuie.
- » Mais du sol toutefois les accidens divers
- » Sont à moitié comblés par la main des hivers.

» Feignant d'être réduite aux plus rudes alarmes ,
» C'est là que notre armée attend le sort des armes.
» Bientôt sur nos desseins l'ennemi se méprend
» Et vient s'offrir lui-même au piège qu'on lui tend.
» Il forme le projet , tant l'ignorance est folle ,
» De vaincre les vainqueurs de Zurich et d'Arcole
» Et sans prévoir le sceau d'un éternel affront
» Il développe en cercle un vaste et faible front ;
» D'une marche de flanc vent tourner notre droite,
» Précipite sa gauche en une gorge étroite
» Où vont s'ensevelir ses projets destructeurs.
» Cependant les Français , terribles spectateurs ,
» Impatients du frein qui les retient à peine ,
» Bénissant dans leur camp la main qui les enchaîne,
» Disposent en silence avec un front serein
» Le salpêtre , le plomb , et le fer et l'airain.
» Telle était notre armée attendant la bataille ⁽⁸⁾
» Le soir sur nos faisceaux mille fanaux de paille
» Nous rappellent encore un serment solennel
» Et semblent nous prédire un triomphe éternel.
» Reconnu dans les rangs , qu'en secret il visite ,
» Le chef , heureux témoin des transports qu'il excite,
» S'y dérobe avec peine : et , livrés au repos ,
» Les bataillons armés dorment sous leurs drapeaux.

» Mais tel qu'un fier lion qu'on arrache au sommeil⁽³⁾,
» L'œil à peine éclairé des rayons du soleil,
» Napoléon, alors, d'une voix enflammée :
» Soldats ! elle est à vous cette orgueilleuse armée.
» Elle osait espérer de nous anéantir :
» Dans l'abîme qu'elle ouvre il nous faut l'engloutir !
» Aussitôt dans les airs les casques se balancent ;
» Au bruit de longs vivat nos bataillons s'avancent ;
» Aussi prompt que les vents sur d'agiles coursiers,
» Murat va commander ses ardents cuirassiers ;
» Lannes volé au Santon sur la gauche en bataille
» Protéger de Songis la terrible mitraille ;
» La garde est en réserve ; en silence arrivant
» Davoust masque sa troupe au loin par un couvent ;
» Soult, en colonne à droite au pied des monts concentre
» Ses épais bataillons ; Bernadotte est au centre ,
» Ce héros, qui long-temps fut la terreur du nord ,
» Et qui... Mais poursuivons. La terreur et la mort
» Vient des deux côtés ; des deux côtés la rage
» Vient dissiper la crainte et doubler le courage ;
» La marche des tambours, les accens du clairon,
» Le cri des combattans, et la voix du canon ,
» Des ennemis blessés la plainte lamentable
» Déchirent les échos d'un bruit épouvantable.

- » La fumée et la flamme ont envahi le camp.
» Sur les champs ravagés s'élève un noir volcau ,
» Dont les brillans éclairs et les laves brûlantes
» Inondent de Cérès les campagnes tremblantes
» Et remplissent les airs d'une sublime horreur.
» Le Russe est furieux ; mais que peut sa fureur ?
» Soult, au coup d'œil profond que le génie enflamme ⁽¹⁰⁾,
» Monte avec Saint-Hilaire et le bouillant Vandamme ,
» Par sa droite en colonne , au sommet d'un coteau ,
» Dont le fier Kutusow défendait le plateau.
» De ce poste fameux apprenant l'importance ,
» Le Russe à la valeur unissant la constance ,
» Croise la baïonnette , et la charge qu'il bat ,
» Par de sanglans efforts rétablit le combat.
» Trois fois sur nos guerriers il fait gronder l'orage ;
» Trois fois sous nos carrés vient échouer sa rage ;
» Vainement d'un sang noir il rougit les sillons ,
» Son feu redouble en vain, Legrand , par échelons,
» Des monts incessamment a couronné le faite.
» Mais alors , convaincu de l'erreur qu'il a faite ,
» Kutusow , à sa gauche engagée au hasard ,
» Ordonne la retraite... Encore est-il trop tard.
» Elle va payer cher sa superbe insolence.
» Au centre cependant la fortune balance.

- » Constantin y prélude à de brillans succès ,
» Orgueilleux il s'avance... Aussitôt des Français
» En deux remparts de fer la ligne se partage...
» Bernadotte au torrent laisse un libre passage.
» Comme un sable emporté par d'affreux tourbillons,
» Essen passe au milieu de nos fiers bataillons;
» Il se croit triomphant , mais la garde et Bessière
» Le font d'un coup mortel rouler dans la poussière.
» Le fier Bagration , au même instant marchait
» Vers le mont sourcilleux , défendu par Suchet .
» Ses légers cavaliers , sa lourde infanterie ,
» Se groupent sous le feu de notre artillerie ;
» Il faut à coup de foudre abattre ces remparts !
» Le feu , le plomb , le fer volent de toutes parts ;
» Mais des soldats vaincus d'autres prennent la place ;
» L'artillerie est prise , une autre la remplace !...
» Alors d'un double effort l'ensemble est combiné ,
» Le corps battu de front , par son flanc est tourné ,
» Et la mort plus terrible aveuglément moissonne.
» Adieu , cher Valhubert , l'heure fatale sonne...⁽¹¹⁾
» On veut le secourir... Quand vous aurez vaincu ,
» Dit-il ; s'ils sont vainqueurs je n'ai que trop vécu...
» Le combat continue avec plus de furie ;
» On se bat corps à corps ; le centre ennemi plie...

- » Mais le Russe en désordre a reçu des renforts.
» La résistance augmente, on redouble d'efforts...
» Égorgés par le glaive, écrasés par la bombe,
» Tout ce qui nous résiste ou nous attend succombe.
» Hélas ! jeune Morland, ton intrépidité ⁽¹²⁾,
» Ni l'art de ton coursier, ni sa rapidité,
» Ne te sauveront pas d'une atteinte cruelle,
» Tu meurs pour ta patrie !... et la palme immortelle
» Qu'agitent sur ton front les ombres du trépas,
» Au temple de la gloire accompagne tes pas.
» La garde russe accourt sur le champ de bataille,
» Deux cents bouches d'airain vomissent la mitraille.
» Deux cent mille guerriers croisent leurs fers sanglans :
» C'est une lutte immense, un combat de géans.
» Napoléon, guidé par son bouillant génie,
» Dirige tous les coups, vole, se multiplie,
» Commande aux généraux, enflamme les soldats;
» Ce n'est plus un mortel, c'est le dieu des combats,
» Dont l'aveugle fortune attend l'ordre suprême.
» Murat joint la vitesse à sa bravoure extrême,
» Il charge... et l'aigle prend un plus rapide essor ;
» On ne distingue plus ses habits chargés d'or,
» Ni son casque azuré qu'un bras ferme protège,
» Ni son bouillant coursier, ni son brillant cortège.

- » Tel d'un orage au loin éclate le courroux ;
 » On ne voit point la foudre , on n'entend que ses coups.
 » Une noble poussière enveloppe sa gloire.
 » On tremble pour ses jours ; mais les chants de victoire
 » Attestent sa présence au milieu de nos preux.
 » L'air éteint , par degré , le tourbillon poudreux.
 » On entend , on distingue une immense colonne ;
 » La victoire au retour accompagne Bellone ;
 » Le triomphe est complet... et Rapp et Nansouti,
 » Et d'Haupoult , et Beaumont et Sébastiani ,
 » Ramènent les vaincus par troupeaux dans la plaine.
 » Le combat cesse au centre... Oh! quelle horrible scène
 » Termine sur la droite un jour si glorieux ⁽¹³⁾ !
 » Trente mille ennemis , entourés , furieux ,
 » Éternisant du czar le fol apprentissage ,
 » Tentent le glaive en main de se faire un passage
 » A travers les ravins et les feux dévorans
 » Qui sillonnent le front de nos terribles rangs.
 » Mais leur sang toutefois vainement se prodigue ,
 » Ils n'ont pour s'échapper qu'une imparfaite digue,
 » Dont la surface étroite et s'allonge et s'étend
 » Sur la glace qui couvre un désastreux étang.
 » Rendez-vous, malheureux ! le vainqueur vous l'ordonne ;
 » Nos foudres sont éteints , Napoléon pardonne.

- » D'un carnage inutile évitez-nous l'horreur...
 » Ils nous ont répondu par des cris de fureur.
 » Alors, plus de pardon ; la foudre se rallume :
 » Le sol couvert de morts, de sang abreuvé fume ;
 » La garde fait gronder ses canons , ses mortiers ,
 » Chaque décharge à terre étend des rangs entiers.
 » Le désastre s'accroît ; l'arbitre des batailles
 » S'émeut même à l'aspect de tant de funérailles !
 » L'horreur est à son comble ; et des nobles vainqueurs
 » En faveur des vaincus , ont palpité les cœurs.
 » Nous suspendons nos coups. Mais cette masse informe ,
 » Ces canons, ces caissons chargés d'un poids énorme,
 » Qu'un superbe ennemi conduisait dans ses rangs,
 » Ses soldats entassés l'un sur l'autre expirans ;
 » Ceux qui pour se sauver , suivant la même trace ;
 » Se pressent sur le lac... Le sol tremble, et la glace
 » Trop fragile soutien d'un si pesant fardeau ,
 » Se brise... et dans l'abîme ouvre un vaste tombeau
 » Aux débris glorieux de cette immense armée.»

Suivant avec ardeur l'agile renommée
 Des héros d'Austerlitz , le valeureux captif ,
 Racontait les exploits au vieillard attentif ;
 Ceux dont le sang conla pour fixer la victoire ,
 Ceux qu'un trépas vainqueur a placés dans l'histoire ,

Et ceux-là que la mort n'a peut-être trahis
Que pour être immolés au sein de leur pays,
Paraissent tour à tour sur le plan qu'il achève;
Lorsque dans la forêt un léger bruit s'élève,
Comme un son onduleux par le vent emporté,
Se précipite, approche avec rapidité.
« C'est Paulowna, dit-il, j'entends sa voix, c'est elle.
Séduit par l'espérance, en son erreur mortelle,
Il vole vers les lieux d'où vient ce bruit flatteur,
Presse de tous ses vœux un retour enchanteur,
Appelle son idole... O funeste missive!
Libre, et de sang couvert, son coursier seul arrive.
Peignez-vous Sénarmont : « C'est trop long-temps souffrir ;
» Ami, je vais, dit-il, la chercher ou mourir. »
Aussitôt du coursier il a saisi les rênes.
Le vieillard s'en afflige, et ses plaintes sont vaines.
A travers les buissons, au milieu des grands bois,
Il s'enfonce au hasard. Tel d'un cerf aux abois
Le vigilant chasseur, ayant perdu la trace,
Interroge les vents, les échos et l'espace.
Sénarmont ralentit son élan vagabond,
Poursuit, s'arrête, appelle, et rien ne lui répond !...
« Amour ! entends la voix d'une âme qui t'implore... »
Aux débris du feuillage, à l'herbe humide encore,

Il voit que son coursier , en désordre arrivant ,
Traversa telle enceinte... Il tressaille... Et suivant,
Dans son rapide essor , cette trace fidèle ,
Il arrive... O douleur ! ô vengeance éternelle !
Qui pourra retracer ce mélange d'horreur ,
D'espérance , d'effroi , d'amour et de fureur ?
« Fuyez , monstres , fuyez , un dieu vengeur me guide. »
Hélas ! il n'est plus temps , une horde homicide
De l'astre des forêts a détruit le flambeau ,
Et Paulowna descend dans la nuit du tombeau.
Comme une tendre fleur que frappa la tempête ,
Le pourpre , l'incarnat ne parent plus sa tête ;
Une froide pâleur va bientôt la couvrir ;
Elle tombe... Un seul jour la vit naître et mourir.
Ainsi gît Paulowna sur le sol étendue...
A cet affreux tableau , l'aigle qui fend la nue ,
De l'œil couvrant sa proie , est moins sûr et moins prompt,
Moins de sang altéré que l'ardent Sénarmont.
De la mort dans ses traits la menace est vivante.
D'un glaive qu'il arrache il s'arme... et l'épouvante
S'empare des brigands ; ils tremblent. « Combattez ,
» Défendez-vous , bourreaux , je suis seul , arrêtez. »
Cris terribles ! Son fer , dans le sang des Tartares ,
S'est plongé mainte fois. « Attendez-moi , barbares.

» Lâches, cherchez, bravez un trépas glorieux. »
La voix d'un dieu puissant semble tonner sur eux.
La foudre les atteint. Cependant en silence,
Leur chef d'un bras nerveux lève sa lourde lance,
Et dans les airs troublés pousse d'affreux houras...
Un seul coup jette à terre et sa lance et son bras.
Et la foule aux dangers d'une ardente poursuite,
A travers la forêt, échappe par la fuite.
Mais dans sa course alors s'arrête le vainqueur ;
La paix règne partout, excepté dans son cœur.
Détestant sa victoire, et les dieux, et soi-même,
Il revole où repose... O volonté suprême !
Ton arrêt s'exécute... Un Tartare odieux,
Vil rebut de la terre et la honte des preux,
Trompant d'un coup mortel la douleur assoupie,
Fait un dernier effort, bande son arc impie ;
La corde s'étend, vibre, et le trait assassin
Du guerrier intrépide a traversé le sein!...
Ainsi jeune, indompté, dans ses forêts sauvages,
L'Ardennais va des loups arrêter les ravages ;
S'il frappe un sanglier, sous le plomb dévorant,
Un grand courroux s'allume, et le monstre mourant
Suit l'imprudent chasseur, l'atteint et le dévore !
Tel périt ce héros dont le sang fume encore.

Comme un taureau superbe égorgé sur l'autel ,
Son front audacieux s'empreint d'un froid mortel.
Il veut lutter en vain , sa force l'abandonne ;
« Je succombe , dit-il , monstre je te pardonne. »
Il jette sans retour un regard douloureux
Sur celle qu'il aima ; tombe , et ses derniers vœux
Interprètes sacrés d'une âme fière et tendre ,
Sont pour la liberté qu'il ne peut plus défendre !..

La mort avait à peine atteint son cœur sanglant ,
Lorsque le bon vieillard , inquiet et tremblant ,
Suivant de son ami la trace fugitive ,
Sur cette scène affreuse incessamment arrive.

Dieux ! supportera-t-il tant d'horreurs à la fois ?

Comme un marbre qui pleure , immobile et sans voix ,

Il reste tout à coup... Mais bientôt il s'écrie :

« Voilà donc le bonheur promis à ma patrie !

» Impitoyable sort , ne m'as-tu réservé

» Que pour être de pleurs et de sang abreuvé !

» Ne me conseille plus une vaine défense .

» J'ai fatigué le ciel que sans doute j'offense.

» Prends pitié des tourmens que tu me fais souffrir .

» Quand on n'a plus d'amis il est doux de mourir !

» Après tant de rigueurs , un jour sois-moi propice ;

» Qu'enfin sur moi ta rage éclate et s'assouvisse .

Il s'arme... et poursuivant son désastreux dessein,
 D'une main défaillante il se meurtrit le sein,
 Des pleurs mêlés de sang inondent son visage,
 Et de ses sens troublés il a perdu l'usage.

Dans ce moment terrible, à son œil languissant,
 Apparaît un guerrier de gloire éblouissant.

Son glaive est à ses pieds; mais sa main désarmée
 Semble guider encor l'ardente renommée.

Il n'a point sur ses pas ce pompeux appareil

Qui d'un tyran superbe annonce le réveil;

Il n'est point entouré de courtisans avides,

De maréchaux, de pairs, ni d'ennemis perfides...

Il a pour toute cour deux modestes guerriers.

Son corps repose en paix sur d'immortels lauriers,

Son front est couronné d'une sainte auréole,

C'est le dieu de la guerre ou le vainqueur d'Arcole.

« Faible vieillard, dit-il, connais mieux nos travaux;

» La mort pour un guerrier, c'est le moindre des maux.

» Qui triomphe et succombe a désarmé l'envie;

» Tout est fini... que dis-je ! il est une autre vie;

» Il est d'autres honneurs : là, sous de frais abris

» Se rassemblent des preux les glorieux débris;

» Ceux qui pour la patrie ont bravé tant d'alarmes

» D'un printemps éternel vont savourer les charmes:

» La coupe du bonheur surpasse leurs désirs ;
» Ils sont morts de souffrance, ils vivent de plaisirs.
» Mais ton sang brûle encor ; lève-toi, fais l'histoire
» De ce jeune guerrier que déjà la Victoire
» Sur son aile immortelle a porté dans les cieux.
» Remplis ce noble but , console-toi , fais mieux ,
» A ses restes sacrés offre un dernier asile ,
» Joins celle qu'il aima dans sa couche d'argile ;
» D'un modeste gazon couvre leur froid tombeau ,
» Et que de verts lauriers un immortel rameau ,
» A l'ombre de ces bois que l'aquilon protège ,
» Les préserve à jamais d'un oubli sacrilège ,
» Que l'avenir enfin y respecte ces mots :
» Passant , ne trouble point les mânes d'un héros. »

Il dit et disparaît. Le vieillard se relève ,
Sous ses nobles efforts le monument s'achève ;
Il est près d'un ruisseau par un saule abrité ,
Et le corps d'un captif repose en liberté.

Là , soit que les hivers exercent leurs ravages ,
Soit qu'un ciel de printemps brille sur ces rivages ,
Tant qu'il existera parmi nous quelque preux ,
Tant que la gloire aura des amis généreux ,
Enfin , tant que la France éclairera le monde ,
Dans le sein de la guerre ou d'une paix profonde ,

On viendra tour à tour , en ces vastes forêts ,
Apporter un tribut d'amour et de regrets.

Ainsi , loin du pouvoir et de la servitude ,
Exempt d'ambition , exempt d'inquiétude ,
J'occupais mes loisirs à retracer sans art
Quelques faits glorieux amassés au hasard.
Je consultais mon cœur à défaut de mémoire ;
Je rêvais au repos... , quelquefois à la gloire... ,
Et le sol tant chéri , qui me donna le jour ,
Avait mon dernier vers et mon dernier amour.

FIN DU SEPTIÈME ET DERNIER SOUVENIR.

NOTES

DU SEPTIÈME SOUVENIR.

NOTE PREMIÈRE, PAGE 341.

Les rochers sourcilleux de l'antique Ionie
M'offrent d'autres écueils, veulent d'autres accords;
Et l'hymen de la gloire attend l'hymne des morts.

L'auteur a voulu parler de la division du Levant, qui partit après la conquête de l'Italie pour prendre possession des îles de Corfou, Zanté, etc. Ces braves eurent bientôt à lutter contre les Anglais et les Turcs réunis, et succombèrent après des prodiges de valeur. Quelques-uns, échappés au glaive de leurs bourreaux, furent chargés de chaînes et trainés dans le baigne de Constantinople, où ils eurent les plus horribles tourmens à supporter. Les détails que nous a donnés le brave colonel Tissot, sur les traitemens qu'il essuya de la part de ces barbares, sont bien faits pour nous faire désirer leur juste châtement et l'entier affranchissement de cette belle Grèce, qui gémit depuis tant de siècles sous la plus infâme tyrannie.

NOTE DEUXIÈME, PAGE 342.

Mars de plus d'une palme a formé sa guirlande,
Humbert s'est illustré sur les plages d'Irlande.

Pendant le cours de cette guerre , deux expéditions partirent de nos ports pour soutenir les patriotes irlandais : la première , forte de dix mille hommes , commandée par Hoche , fut dispersée par les tempêtes ; la seconde , conduite par Savary , n'était que de mille trente-deux hommes de débarquement , commandés par le brave Humbert.

Cette faible troupe , déjà remarquable par son audace , débarque à Kilata , soutient différens combats , et obtient d'abord de grands succès.

Un grenadier , à l'attaque de Castelbar , attaque deux pièces de canon chargées à mitraille , sabre deux canonniers , trouve une mèche sous sa main , met le feu à l'une des pièces , après l'avoir tournée contre l'ennemi. Le capitaine des grenadiers Langerat a l'épaule fracassée par un biscaien : « *Amis* , s'écria-t-il , *ne faites pas attention à moi ; marchez à la victoire : je reste , et je meurs content !* »

Cette étonnante expédition , composée d'une poignée de braves , se termina par une sanglante bataille où les Français furent accablés par le nombre. Le général anglais , allant au-devant du général Humbert , couvert

de sang et de poussière , lui demanda où était son armée : *La voilà* , répondit celui-ci en montrant 400 hommes faits prisonniers avec lui. L'Anglais , pénétré de surprise et d'admiration , ajouta : Et où prétendez-vous aller ? — *A Dublin* , répondit Humbert. Un tel projet , répondit l'Anglais , ne pouvait naître que dans une tête française.

NOTE TROISIÈME, PAGE 342.

Évitant et Capoue et les Fourches Caudines ,
Des modernes Verrès condamnant les rapines ,
Victime de son zèle après de grands exploits ,
Championnet au tombeau réclame aussi ma voix.

Après avoir rendu des services de la plus haute importance à la cause de la liberté , en qualité de général de division aux armées de Sambre-et-Meuse et du Rhin , Championnet fut chargé de la conquête du royaume de Naples comme général en chef. Ses succès surpassèrent les espérances du directoire , qui l'accusa , et le fit passer à un conseil de guerre. Tout son crime était d'avoir chassé les infâmes dilapidateurs qui marchaient à la suite de l'armée. Ce fut à Grenoble , ville éminemment patriote , que le conquérant de Naples fut mis en jugement. On força son aide-de-camp Romieu à déposer le premier dans cette affaire. « Que n'appellez-vous aussi , s'écria cet

» officier , tous les compagnons de ses victoires ? leur
 » témoignage sera unanime comme leur indignation.
 » Entendez cet arrêt d'un historien célèbre : *La puis-*
 » *sance peut maltraiter un brave homme , mais non*
 » *le déshonorer.* » Une nouvelle révolution dans le
 gouvernement mit fin à ce procès odieux.

Rendu à la carrière des armes , Championnet com-
 manda l'armée des Alpes en 1799 , battit l'ennemi à
 l'Assiette , emporta Suze , et débloqua Fénestrelle et
 Coni. Il s'avançait dans la plaine lorsque Joubert
 perdit la sanglante bataille de Novi.

Le petit nombre de nos soldats seconda mal leur
 courage ; nous fûmes battus. Cependant Championnet
 avait encore de plus redoutables ennemis que les Au-
 trichiens ; la famine et l'épidémie lui faisaient la guerre,
 et son armée était dans le dénûment le plus absolu.
 « Si de prompts secours ne me sont envoyés pour les
 » hôpitaux , écrivait-il au ministre , je ferai connaitre
 » aux pères et aux mères de famille les assassins de
 » leurs enfans , et à la république entière les bour-
 » reaux de ses défenseurs. »

Un trait peindra le désespoir de Championnet au
 milieu des calamités de son armée : rougissant de
 honte , il donna l'ordre de courir sur mer pour ar-
 rêter les bâtimens chargés de subsistances. « Ah !
 » s'écriait-il dans sa fureur , j'ai avalé le calice jusqu'à

» la lie ; je ne crains plus les coups du sort ; il a tout
 » épuisé : je me transforme en brigand. »

Une contagion aussi rapide que la peste achevait de dépeupler son armée ; une mélancolie sombre s'empara de son cœur, et sembla effacer même jusqu'au souvenir de ses victoires. L'épidémie vint le surprendre dans ce cruel affaissement ; il ranime un instant ses forces pour se traîner au combat. Sa maladie prit alors un caractère désespéré. Il ne parla dans son agonie que des besoins de l'armée et du salut de la république. Il demandait sans cesse si des vaisseaux chargés de blé étaient arrivés du port de Marseille, et si on avait battu les Autrichiens : « Mes amis, s'écria-t-il » en expirant, allez consoler ma mère. Mon seul regret est de ne pas mourir comme Joubert, sur le » champ de bataille. » Il mourut à Antibes, le 19 nivôse an 8 (1799). Valence lui avait donné le jour.

NOTE QUATRIÈME, PAGE 347.

- » Je rejoignis l'armée aux fêtes de Boulogne,
- » Le jour où dans son camp le nouvel empereur
- » Formait de vieux héros la Légion d'Honneur.

Nous n'avons trouvé dans aucun ouvrage la scène que nous offrons à nos lecteurs ; mais une tradition fidèle nous assure que l'empereur donna la décoration de la Légion d'Honneur à un jeune conscrit qui

vint la lui demander, et dit à ceux qui lui observèrent qu'il n'avait point encore vu le feu : « *S'il ne l'a point méritée, il la méritera.* » Peut-être nous saura-t-on gré d'avoir rapporté un fait qui prouve combien Napoléon connaissait le caractère français. Cependant, quoi qu'il arrive, nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire cette fête vraiment nationale, d'après la belle description qui en est faite dans les *Victoires et Conquêtes*.

« L'armée était réunie dans plusieurs camps placés sur les hauteurs qui se trouvent derrière, à droite et à gauche de Boulogne, formés de baraques, et portant les noms d'*Outreau*, de *Boulogne*, de *Wimille* et d'*Ambletuse*. Le palais, ou plutôt la baraque de l'empereur (car on pouvait lui donner ce nom, puisqu'elle était construite en bois, de même que les autres habitations des camps) était en avant du camp de droite; et c'est non loin de cette baraque qu'on avait dû choisir naturellement le local de la fête : la nature d'ailleurs semblait l'avoir indiqué, en présentant la forme d'un sinus propre à rapprocher la vue de cent mille hommes qui devaient à la fois former ce spectacle extraordinaire et en jouir.

» Le plan général était celui d'un théâtre antique dont les gradins demi-circulaires étaient figurés par les mouvemens naturels du terrain. Vingt colonnes

d'infanterie de soixante hommes de front, sur une hauteur indéterminée, devaient figurer les spectateurs ; les intervalles des colonnes, les vomitoires ou issues ; et la totalité, couronnée par la cavalerie, les loges des théâtres anciens. La platée, ou espace conservé pour la cérémonie, ne devait contenir que les états majors généraux, les drapeaux des corps placés en avant des légionnaires qui devaient prêter le serment. Un rayon de cinquante toises donnait à ce théâtre une scène de cent pieds. Au centre était élevé le trône de l'empereur ; à ses côtés étaient la garde et sa musique.

» Le trône était formé d'un tertre dans le goût antique, tel que dans les camps romains on en élevait aux césars lorsque ceux-ci voulaient haranguer l'armée, et tel que les médailles nous les ont transmis sous la dénomination d'*allocutions*.

» Cette plate-forme carrée, de seize pieds sur huit de hauteur, était entourée de drapeaux et d'étendards surmontés d'aigles d'or. Au centre était posé, sur deux gradins, le siège antique du roi Dagobert. Audessus, en forme de baldaquin, on avait placé un trophée d'armes composé des drapeaux, étendards et guidons pris dans les batailles de Montenotte, de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, de Castiglione, des Pyramides, du mont Thabor, d'Aboukir et de Marengo.

Au milieu du groupe était l'armure en pied des électeurs d'Hanovre, et le tout était surmonté d'une immense couronne de laurier en or, sur laquelle s'agitaient les queues pourprées des guidons des beys d'Égypte.

» Les décorations qui devaient être distribuées aux légionnaires avaient été placées dans le casque de Duguesclin et dans le bouclier de Bayard, portés par des adjudans généraux ou colonels d'état major.

» Le 15 août, le soleil, que d'épais nuages avaient tenu caché la veille, parut dans tout son éclat sur l'horizon, et fut salué par les cris de joie de l'armée, heureuse de voir que la journée allait être en harmonie avec la plus imposante des fêtes. A neuf heures la générale se fit entendre dans tous les camps, et les troupes, s'avancant majestueusement en colonnes, vinrent occuper l'espace qui leur était destiné. A midi l'empereur sortit de sa baraque. Une salve générale des batteries de la côte annonça son arrivée au lieu de la cérémonie.

» Lorsque Napoléon parut, deux mille tambours battirent aux champs, et ne purent couvrir les bruyantes acclamations de la masse des soldats et des citoyens qui exprimaient l'enthousiasme excité par la présence du monarque; mais un roulement ayant annoncé que la solennité allait commencer, un silence respectueux

régnait de toutes parts. L'empereur prit place sur son trône ; à ses côtés vinrent se ranger ses deux frères Joseph et Louis, le grand-amiral Murat, les ministres, les maréchaux de l'empire, les grands officiers de la couronne, les colonels généraux, les sénateurs présens à Boulogne ; derrière, un capitaine de chaque corps de l'armée tenait un drapeau déployé ; les aides-de-camp de Napoléon, disposés sur les seize marches du trône, étaient là pour recevoir et transmettre les ordres de ce prince ; et plus bas on remarquait les légionnaires déjà décorés, et dont les têtes étaient ombragées par deux trophées formés, ainsi que celui qui surmontait le fauteuil du roi Dagobert, de drapeaux et d'étendards conquis sur l'ennemi.

» Les colonels d'état major, qui portaient les décorations que l'empereur allait décerner, s'étaient déjà rendus à la place qui leur était assignée, et l'on avait vu, à leur passage, des officiers et des soldats s'incliner respectueusement et baiser avec une émotion religieuse le cimier du casque du héros breton, et le pavois du guerrier sans peur et sans reproche. Le grand-chancelier de la Légion d'Honneur ayant pris les ordres de l'empereur, prononça un discours dans lequel il s'attacha principalement à relever le mérite de cette institution toute nationale, et à faire connaître l'étendue des devoirs qu'elle imposait aux

légionnaires. Après que le grand-chancelier eut cessé de parler, un second roulement de tambours appela de nouveau l'attention générale, et Napoléon se levant alors de dessus son siège royal, prononça la formule du serment que devaient prêter les membres de la légion; ceux-ci s'écrièrent unanimement : Nous le jurons; et par un mouvement spontané, toute l'armée répéta ce serment de fidélité et de dévouement. Les cris de *vive l'empereur Napoléon!* retentirent de toutes parts; les soldats élevèrent leurs armes en l'air.

» Les grands officiers, les commandans, les officiers et les simples légionnaires, s'approchèrent successivement du trône et reçurent individuellement des mains de l'empereur la décoration de la Légion.

» L'aspect de cette brillante armée, des camps, des forts, des falaises, retentissant du bruit des vagues et du canon; des côtes blanchâtres de l'Angleterre; la vue du soleil vainqueur des nuages éclairant de ses rayons cette scène auguste; de la mer sillonnée au loin par les vaisseaux britanniques; du vainqueur de l'Italie et de l'Égypte distribuant ainsi des marques d'honneur à ses anciens compagnons d'armes, aux fonctionnaires publics, aux hommes distingués par leur savoir et par leurs talens, et montrant à ses guerriers le champ où d'autres lauriers restaient en-

core à cueillir : tant d'objets réunis étaient bien propres à donner aux sentimens et aux pensées des spectateurs de cette scène magique une grandeur et un charme aussi sublimes que difficiles à exprimer... »

NOTE CINQUIÈME, PAGE 351.

- » Vous eussiez vu les uns pâles, muets, tremblans,
- » Baiser avec respect ces vieux lambeaux sanglans ;
- » Les autres au témoin de leurs premières armes
- » Adressent quelques mots : tous le baignent de larmes.
- » O belliqueux amour ! invincible pouvoir !
- » Il faut être Français pour te bien concevoir.

Maître du pas de Sharnitz, le maréchal Ney accéléra la marche de ses troupes sur Inspruck, où il arriva le 7 novembre 1805, à cinq heures du soir ; l'ennemi avait abandonné cette ville. Les Français y trouvèrent un arsenal rempli d'une artillerie considérable, seize mille fusils, et un grand approvisionnement de poudre.

Le soixante-seizième avait perdu, pendant la dernière campagne, deux drapeaux qui lui avaient été pris dans le pays des Grisons. Cette perte était depuis long-temps, pour tout le corps entier, le motif d'une affliction profonde ; et, bien que l'armée ne pût en accuser leur valeur constante, ces braves ne se regardaient pas moins comme entachés aux yeux de leurs camarades des autres régimens. Un officier de ce

même soixante-seizième , parcourant les salles de l'arsenal , reconnaît les deux enseignes , objets d'un si noble regret. Avertis par lui , tous les soldats du régiment accourent pour contempler ces trophées que le corps entier vient de reconquérir , et dont ils ne peuvent disposer pour eux-mêmes sans l'aveu du maréchal qui les commande. Une scène touchante et vraiment pittoresque s'offre alors aux regards de tous ceux que la curiosité a attirés sur les pas du soixante-seizième régiment. Les deux drapeaux sont entourés par un groupe immense de ces dignes guerriers , qui se pressent et se heurtent afin de pouvoir toucher ces enseignes qui les guidèrent si souvent à la victoire , qu'ils avaient perdues par une circonstance indépendante de leurs efforts , et qu'ils retrouvent par l'effet de leur constance à braver de nouveaux dangers : leur joie est muette comme avait été leur douleur ; elle ne s'exprime que par des larmes et des sanglots. Spectacle sublime , et qui ne peut être senti comme il peut l'être que par ceux qui savent apprécier les vertus militaires du Français !

Les drapeaux furent rendus au soixante-seizième régiment. En les recevant des mains du vainqueur d'Elchingen , les vieux soldats jurèrent de ne les quitter désormais qu'à la mort : ce serment fut répété par les jeunes conscrits , qui , étrangers à la perte des

enseignes françaises, étaient fiers d'avoir contribué à les ravir à l'ennemi.

(*Victoires et Conquêtes.*)

NOTE SIXIÈME, PAGE 352.

- » Il prétend qu'effrayés de ses seuls bataillons
- » Jusques aux bords du Rhin tremblans nous reculions.

Après la glorieuse campagne d'Ulm, Napoléon mit à l'ordre de l'armée la proclamation suivante, autant pour rendre compte à ses soldats des avantages qu'ils avaient remportés, que pour les préparer à la nouvelle lutte qu'ils allaient soutenir contre les troupes russes. Nous aurions pu en trouver l'analyse chez plusieurs historiens ; nous avons préféré faire parler lui-même l'homme qui présida à tant de travaux immortels.

« Soldats de la grande armée ,

» En quinze jours nous avons fait une campagne. Ce que nous nous propositions est rempli. Nous avons chassé les troupes de la maison d'Autriche de la Bavière, et rétabli notre allié dans la souveraineté de ses états. Cette armée, qui, avec autant d'ostentation que d'imprudence, était venue se placer sur nos frontières, est anéantie. Mais qu'importe à l'Angleterre? Son but est rempli. Nous ne sommes plus à

Boulogne, et son subside ne sera ni plus ni moins grand.

» De cent mille hommes qui composaient cette armée, soixante mille sont prisonniers; ils iront remplacer nos conscrits dans les travaux de nos campagnes : deux cents pièces de canon, tout le parc, quatre-vingt-dix drapeaux, tous les généraux, sont en notre pouvoir; il n'est pas échappé quinze mille hommes de cette armée.....

» Mais nous ne nous arrêterons pas là : vous êtes impatiens de commencer une seconde campagne. Cette armée russe, que l'or de l'Angleterre a transportée des extrémités de l'univers, nous allons lui faire éprouver le même sort..... »

L'oracle ne fut point menteur. Les premières colonnes de l'armée russe qui se présentèrent pour défendre la ligne de l'Inn, furent battues sur tous les points : Vienne est au pouvoir de l'armée française, et les alliés se replient en désordre en Moravie, dans les environs de Vischau. Fidèle au système qu'il s'était proposé, Napoléon fit offrir la paix. Sa proposition fut acceptée; mais il lui fut facile de voir que l'ennemi ne voulait que gagner du temps. Pour s'en assurer, il envoya Savary complimenter l'empereur Alexandre. Ce général revint bientôt, et trouva Napoléon faisant la reconnaissance des positions enne-

mies en avant de Vischau. Il se loua du bon accueil de l'empereur de Russie; mais il comprit, par les conversations qu'il eut avec une trentaine de jeunes seigneurs qui, sous différens titres, environnent Alexandre, que la présomption et l'imprudence régneraient dans les décisions du cabinet militaire russe.

Une armée ainsi conduite devait faire des fautes. Le plan de Napoléon fut, dès ce moment, de les attendre et d'épier le moment d'en profiter. Il donna l'ordre de la retraite à son armée, se retira de nuit comme s'il eût éprouvé une défaite, prit une position à trois lieues, et la fit fortifier avec beaucoup d'ostentation.

Il fit proposer une entrevue à l'empereur de Russie, qui lui envoya son aide-de-camp, le prince Dolgorouki. Cet officier remarqua que tout respirait, dans la contenance de l'armée française, la réserve et la timidité. Le placement des grands-gardes, les fortifications que l'on faisait en toute hâte, lui firent voir une armée à demi battue.

Contre son usage, Napoléon le reçut aux avant-postes avec une apparente circonspection. Après les complimens d'usage, le jeune ambassadeur proposa la retraite de notre armée jusqu'au delà du Rhin, l'évacuation de toute l'Italie, et la remise de la Belgique

aux souverains alliés. La négociation ne fut pas longue. Dolgorouki retourna près de son souverain, rendit compte de la détresse dans laquelle se trouvait l'armée française. Il ne s'agit plus de la battre; il faut la détruire, il faut qu'il n'en échappe pas un seul corps, il faut.... L'événement prouvera bientôt jusqu'à quel point ses assertions étaient fondées.

NOTE SEPTIÈME, PAGE 352.

- » Entre les murs de Brünn et les champs d'Austerlitz
- » Où repose au tombeau le célèbre Kaunitz.

L'auteur a cru devoir donner la description topographique du champ de bataille. Les militaires qui ont assisté à cette mémorable scène, ceux qui en ont suivi toutes les chances sur les cartes, ou dans les récits de nos meilleurs auteurs, reconnaîtront toute la justesse de cette description, qui dans tout autre ouvrage pourrait être oiseuse, et qui, dans nos souvenirs tout militaires, peut offrir quelque intérêt.

La bataille d'Austerlitz a été donnée sur le tombeau du célèbre Kaunitz. Cette circonstance a fait la plus grande impression sur la tête des Viennois. A force de prudence et de bonne conduite, et en la maintenant toujours en bonne harmonie avec la France, il avait porté l'Autriche au plus haut degré de prospérité.

NOTE HUITIÈME, PAGE 355.

- » Telle était notre armée, attendant la bataille.
- » Le soir, sur nos faisceaux mille fanaux de paille...

Napoléon, dans la soirée qui précéda cette mémorable bataille, parcourut les bivouacs de son armée. Il voulait garder le plus stricte incognito, mais il fut bientôt reconnu, et comme c'était la veille de l'anniversaire de son couronnement, on le fêta. Une partie des soldats vint à lui en le saluant des plus flatteuses acclamations. Il traversait le front de bandière du 57^e. en disant : Souvenez-vous qu'il y a bien long-temps que je vous ai nommé *le terrible*, lorsqu'une illumination subite vint éclairer tout le front du camp ; chaque soldat avait ramassé la paille sur laquelle il devait reposer, l'avait placée sur la ligne des faisceaux, et en avait fait des feux de joie. — Un vieux grenadier s'approcha de l'empereur et lui dit : *Tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets au nom de tous les grenadiers de l'armée que tu n'auras à combattre que des yeux ; demain nous t'amènerons les canons et les drapeaux de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.* Napoléon, ému jusqu'aux larmes, dit en se retirant : *Cette soirée serait la plus belle de ma vie, si elle n'était empoisonnée par l'idée que demain je perdrai beaucoup de ces braves.....*

Cette harangue d'un grenadier à son général en chef m'en rappelle une dont je fus témoin en 1815. — Le général P....d, après un discours digne de son objet, venait de distribuer des drapeaux aux gardes nationaux du Rhône, sur la place Bellecour, à Lyon. Quand les troupes eurent défilé, un groupe de canonniers de marine s'approche du général; le plus hardi d'entre eux, trois chevrons sur le bras, la croix d'honneur sur la poitrine, s'avance : *Mon général*, dit-il d'une voix émue; le général s'arrête pour lui demander ce qu'il veut. — *Je vous estime!*... Il n'eût pu dire davantage; le général lui prit la main et s'éloigna.

NOTE NEUVIÈME, PAGE 354.

- Mais tel qu'un fier lion qu'on arrache au sommeil,
- L'œil à peine éclairé des rayons du soleil,
- Napoléon alors, d'une voix enflammée :
- Soldats, elle est à vous cette orgueilleuse armée!

Le 11 frimaire (2 décembre 1805), le soleil se leva radieux; et ce premier anniversaire du couronnement de l'empereur, où allait se passer un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

Cette bataille, que les soldats s'obstinent à appeler *la journée des trois empereurs*, que d'autres appellent *la journée de l'anniversaire*, et à qui l'empereur im-

posa le nom d'Austerlitz, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation.

Napoléon, entouré de tous les maréchaux, attendait pour donner ses derniers ordres que l'horizon fut bien éclairci. Aux premiers rayons du soleil, les ordres furent donnés, et chaque maréchal rejoignit son corps au galop.

Le maréchal Lannes commandait l'aile gauche, à l'extrémité de laquelle se trouvait la division Suchet, appuyée au Santon, que le général Songis avait fait garnir d'artillerie.

Le prince Murat, avec les hussards aux ordres du général Kellermann, les divisions de dragons Walther et Beaumont, ayant en réserve les divisions de cuirassiers d'Hauptoult et Nansouty, liait la gauche au centre, commandé par le maréchal Bernadotte.

Le maréchal Soult, qui commandait la droite de l'armée, avait sous ses ordres les divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Le Grand.

Le maréchal Davoust, en arrière à droite près du couvent de Reigernn, avait avec lui la division Friant et les dragons de la division Bourcier.

La garde était en réserve avec les grenadiers Oudinot. Au signal donné, Napoléon dit en passant sur le front de bandière de plusieurs régimens : *Soldats, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre*

qui confonde l'orgueil de nos ennemis. » Et aussitôt les chapeaux au bout des baïonnettes et les cris de *vive l'empereur!* furent le véritable signal du combat. Un instant après, la canonnade se fit entendre sur l'extrémité de notre droite, que l'ennemi avait débordée. Cette circonstance, qui dans toute autre occasion aurait pu donner de l'inquiétude au soldat, lui inspira la plus noble confiance en démontrant ce que l'empereur avait prédit deux jours auparavant en voyant la manœuvre de l'ennemi. *Si je voulais empêcher l'ennemi de passer,* disait-il en montrant les défilés de Sokolnitz à Menitz, *c'est ici que je me placerais, mais je n'aurais qu'une bataille ordinaire. Si au contraire je renforce ma droite en la retirant vers Brünn, et que les Russes abandonnent ces hauteurs, fussent-ils trois cent mille hommes, ils sont pris en flagrant délit et perdus sans ressource. C'est ce qui arriva.*

NOTE DIXIÈME, PAGE 355.

- Sault, au coup d'œil profond que le génie enflamme,
- Monte avec Saint-Hilaire et le bouillant Vandamme
- Par sa droite, en colonne, au sommet d'un coteau
- Dont le fier Kutusow défendait le plateau.

Un aide-de-camp vint annoncer à Napoléon que les Russes descendaient en masse dans la plaine, et que leurs troupes faisaient un grand circuit pour enve-

lopper toute l'armée. Napoléon demanda au maréchal Soult combien de temps il lui fallait pour couronner les hauteurs du Pratzen? *Moins de vingt minutes*, répondit le maréchal, *car nos troupes sont placées dans le fond de la vallée; couvertes par le brouillard et la fumée des bivouacs, l'ennemi ne peut les apercevoir.* — *En ce cas*, dit Napoléon, *attendons encore un quart d'heure.*

Le moment opportun arrivé, Soult s'élança avec les divisions Vandamme et Saint-Hilaire sur la hauteur du Pratzen, où Kutusow arrivait avec la quatrième colonne russe. Ce dernier se trouvant attaqué quand il se croyait attaquant, sentit toute l'importance de l'occupation du plateau; et comprit que, si les Français s'en rendaient maîtres, il n'y avait plus de retraite pour sa troisième colonne, qui venait d'en descendre pour se porter en avant. Ainsi, après avoir été la clef de la position des alliés, le plateau du Pratzen, disputé par les deux partis, devait fixer le sort de la journée. Kutusow fit donc les plus grands efforts pour empêcher les Français d'y parvenir, et lorsqu'ils y furent, pour les en déloger. De nouvelles colonnes d'infanterie revinrent jusqu'à trois fois à la charge, quatre régimens de cavalerie du prince de Lichtenstein chargèrent successivement; tout fut inutile. Rien ne put empêcher le maréchal Soult de se

maintenir dans sa nouvelle position et de fixer le sort de la bataille.

NOTE ONZIÈME, PAGE 356.

- » Adieu, cher Valhubert, l'heure fatale sonne....
- » On veut le secourir.... Quand vous aurez vaincu,
- » Dit-il; s'ils sont vainqueurs, je n'ai que trop vécu.

Le général Roger Valhubert reçut dès le commencement de la bataille une blessure grave. Les soldats, qui l'aimaient beaucoup, voulaient le secourir et le porter à l'ambulance; mais il les arrêta en leur disant : « *Souvenez-vous de l'ordre du jour : si vous revenez vainqueurs, on me relèvera après la bataille; si nous sommes vaincus, je n'attache plus de prix à la vie.* »

Satisfait après avoir vu la victoire décidée en faveur de sa patrie, ce général, au lit de la mort, écrivit la lettre suivante à Napoléon : « J'aurais voulu plus » faire pour la France. Je meurs dans une heure. Je » ne regrette point la vie, puisque j'ai participé à » une victoire qui vous assure un règne heureux. » Quand vous penserez aux braves qui vous étaient » dévoués, pensez à ma mémoire. Il me suffit de vous » dire que j'ai une famille.... je n'ai pas besoin de » vous la recommander.... »

On cite un autre trait qui prouve combien le soldat français aime les généraux dont il connaît la va-

leur. Le général Thiébaud, blessé à l'attaque de notre droite, sous les ordres du maréchal Soult, était porté à l'ambulance par des prisonniers russes. Des blessés français s'en aperçoivent, réclament l'honneur d'un si noble fardeau, et portent eux-mêmes le général qu'ils ont vu combattre si vaillamment, et dont ils adoucissent les souffrances par les soins les plus touchans.

NOTE DOUZIÈME, PAGE 357.

- » Hélas! jeune Morland, ton intrépidité,
- » Ni l'art de ton coursier, ni sa rapidité,
- » Ne te sauveront pas d'une atteinte cruelle.
- » Tu meurs pour ta patrie!... Et la palme immortelle
- » Qu'agitent sur ton front les ombres du trépas,
- » Au temple de la gloire accompagne tes pas.

Le colonel Morland, officier du plus grand mérite et de la plus rare intrépidité, commandant les chasseurs à cheval de la garde, fut tué d'un coup de mitraille en chargeant l'artillerie de la garde impériale russe. Cette artillerie fut prise, mais ce brave colonel trouva la mort. Ses chasseurs embaumèrent les restes glorieux de leur colonel, et les ramenèrent à Paris avec les canons ennemis qu'il avait teints de son sang. C'est de la fonte de cette artillerie qu'est recouverte cette colonne triomphale que nous admirons sur la place Vendôme. Ce fut aussi après cette mémo-

nable bataille que Napoléon conçut le projet du temple de la Gloire , sur l'emplacement de la Madeleine.

NOTE TREIZIÈME, PAGE 358.

- » Le combat cesse au centre. Oh ! quelle horrible scène
- » Termine sur la droite un jour si glorieux !

Napoléon , qui pendant toute la journée s'était montré à toutes les attaques , étant arrivé sur le plateau de la chapelle d'Aujest , au moment de la déroute du général russe Buxhowden et de la prise du général Prébischewski , vit se passer sous ses yeux un événement bien terrible : quatre bataillons de réserve russe et les restes des 1^{re}., 2^e. et 3^e. colonnes de cette même armée , protégeaient une batterie de cinquante pièces de canon , qui , n'ayant pu faire leur retraite du côté d'Aujest , occupé par la division Vandamme , suivaient une ancienne digue abandonnée et couverte d'eau , qu'ils croyaient assez gelée pour supporter le poids d'une masse aussi considérable : tout d'un coup la glace se rompit avec fracas , et entraîna au fond des eaux , hommes , chevaux , voitures et canons !!!

(*Dictionnaire des batailles.*)

Les Français , dans la journée d'Austerlitz , firent prisonniers dix - neuf mille Russes et six cents Autrichiens ; tuèrent dix mille hommes , en blessèrent

un très-grand nombre ; on peut porter à quarante mille au moins le nombre des alliés mis hors de combat. L'armée française , composée de soixante mille hommes , dont quarante-cinq mille seulement prirent part au combat , vainquit dans cette bataille quatre-vingt-deux mille Russes et vingt-cinq mille Autrichiens , tous présens à l'action ; leur prit quinze généraux et près de quatre cents officiers. Sept cent soixante-seize Français perdirent la vie ; et sur six mille hommes qui furent blessés , trois mille , au bout de huit jours , purent reparaître dans les rangs. Blessé dès le commencement de l'action , le général Saint-Hilaire ne voulut pas quitter le champ de bataille. On compta parmi les blessés , les généraux de division Walther et Kellermann , les généraux de brigade Thiébaud , Sébastiani , Compans et Rapp ; le prince Repnin , commandant les chevaliers gardes russes , fut fait prisonnier par ce dernier , chargeant à la tête des grenadiers à cheval de la garde. Le général Friant eut quatre chevaux tués sous lui.

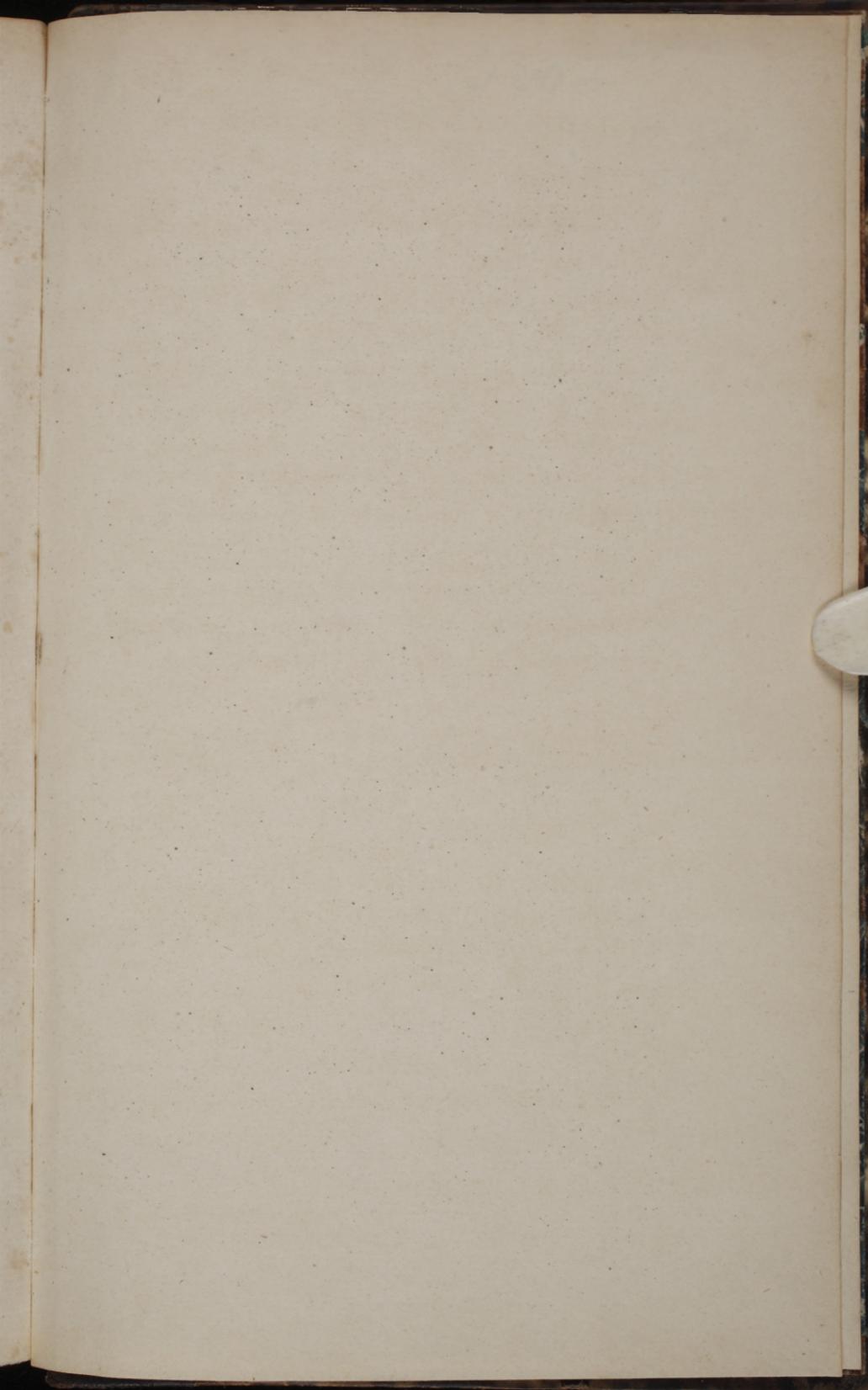
Il faut toute ma puissance , disait Napoléon , pour récompenser dignement tous ces braves gens. — Aussi les traita-t-il largement : généraux , officiers , soldats , tout fut récompensé , et par la proclamation suivante , il leur témoigna toute sa satisfaction.

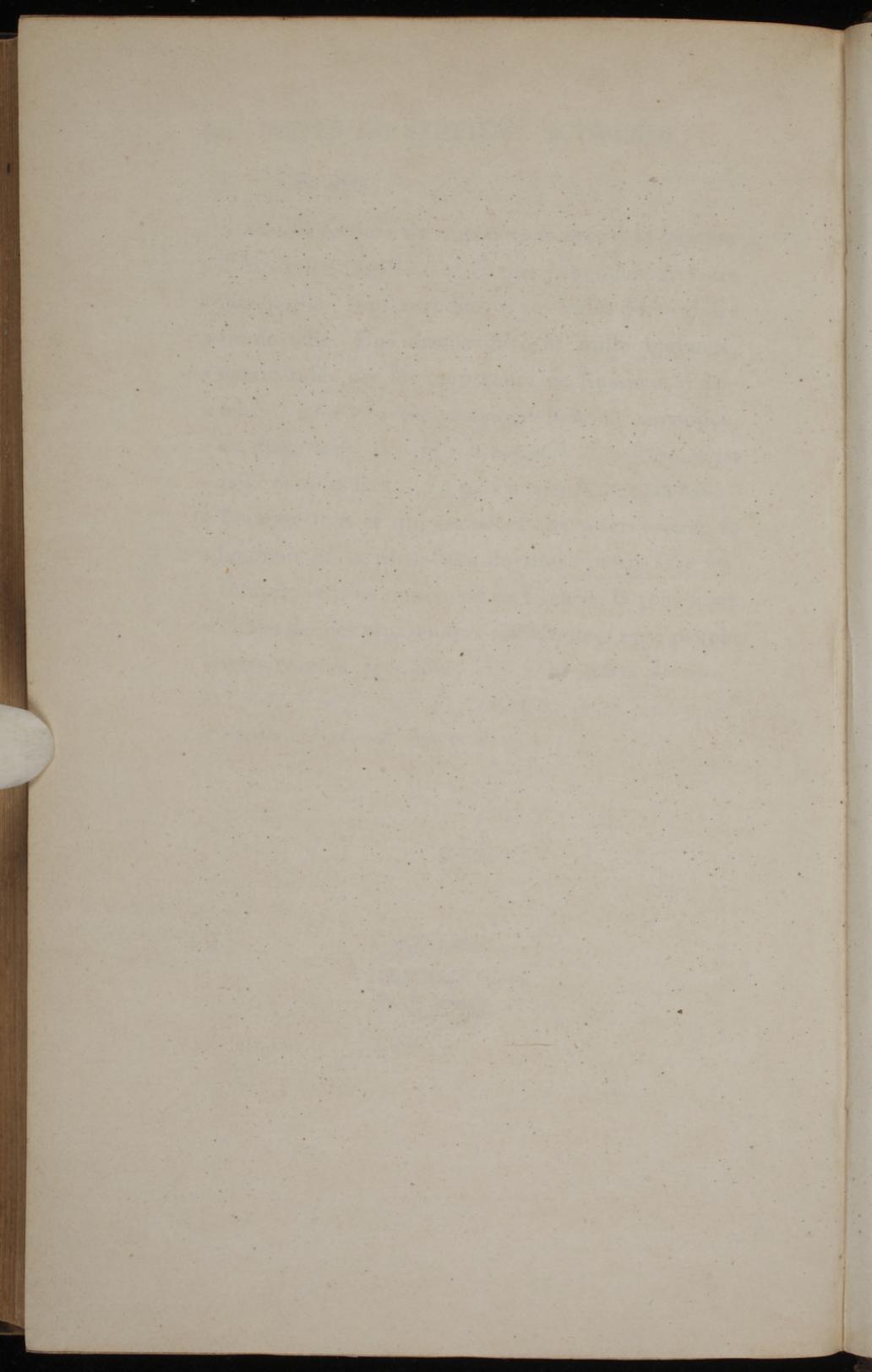
« Soldats ,

» Je suis content de vous ; vous avez à la journée
 » d'Austerlitz justifié tout ce que j'attendais de votre
 » intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une gloire
 » immortelle. Une armée de cent mille hommes ,
 » commandée par les empereurs de Russie et d'Au-
 » triche , a été en moins de quatre heures , ou coupée ,
 » ou dispersée ; ce qui a échappé à votre fer , s'est
 » noyé dans les lacs.... La paix ne peut être éloignée...
 » Lorsque tout ce qui est nécessaire pour assurer le
 » bonheur et la prospérité de notre patrie sera ac-
 » compli , je vous ramènerai en France ; là vous serez
 » l'objet de mes plus tendres sollicitudes ; mon peuple
 » vous reverra avec joie , et il vous suffira de dire :
 » *J'étais à la bataille d'Austerlitz* , pour qu'on ré-
 » ponde : *Voilà un brave.* »

FIN.







$\frac{h}{oh}$

330 - ~~40~~

6.12.62

03898.



